N° 469 — Tome CXXV 1er Janvier 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

GUILLAUME APOLLINAIRE, DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS,
G. AUBAULT DE LA HAULTE CHAMBRE, PIERRE BENOÎT, J.-W. BIENSTOCK,
GEORGES BOHN, JEAN BRAUD, ALBERT DAUZAT,
HENRY-D. DAVRAY, LÉON DEFFOUX, GUSTAVE FUSS-AMORÉ,
CHARLES-HENRY HIRSCH, AUGUSTE MARGUILLIER, JEAN MARNOLD,
ALEXANDRE MAVROUDIS, HENRI MAZEL, PAUL MORISSE, JEAN NOREL,
JOSEPH REINACH, ANDRÉ ROUVEYRE, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 469. — 1er JANVIER 1918

J.-W. Bienstock	*La Révolution russe : Kornilov* (I-III)	5
G. Aubault de la Haulte Chambre	*La Prière sur l'Acropole*	29
André Rouveyre	*Visages* (2e série) : *XV. M. Desfontaines et Mme Simone*	38
Jean Braud	*Evocation*, poésie	40
Joseph Reinach	*Gambetta*, Souvenirs personnels	42
Albert Dauzat	*Les Argots militaires de la Guerre à l'Etranger*	56
Léon Deffoux	*Petite Chronologie du Testament et de l'Académie Goncourt*	70
Pierre Benoît	*Kœnigsmark*, roman (III suite-V)	75

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	105
Docteur Paul Voivenel	*Sciences médicales*	109
Henri Mazel	*Science sociale*	113
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	118
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Sciences psychiques*	124
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	128
Jean Marnold	*Musique*	136
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	139
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	146
Démétrius Astériotis	*Lettres néo-grecques*	149
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	154
Divers	*A l'Etranger* :	
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	165
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	167
	A travers la Presse (Paul Morisse)	172
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	179
Mercvre	*Publications récentes*	183
—	*Echos*	184

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie
116, Boulevard Saint-Germain, Paris (VIe) — *Téléph. : Gobelins 44-01*

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

PAUL GÉRALDY

TOI ET MOI

Nouvelle édition, ornée de deux dessins d'ÉDOUARD VUILLARD

Un volume in-16 (13 × 19), imprimé sur vergé Lafuma, orné de deux dessins d'ÉDOUARD VUILLARD tirés sur les presses de LEON MAROTTE, couverture papier à la forme de Fabriano ..... **10** fr.

Il a été tiré : 2 exemplaires vieux Japon (hors commerce), numérotés I et II.

Et 5 exemplaires vieux Japon **contenant chacun un dessin original d'Edouard Vuillard**, numérotés III à VII. — Prix..... **200** fr.

ANDRÉ GERMAIN

RENÉE VIVIEN

Un volume in-16 raisin. — Prix..... **4** fr.

Il a été tiré : 25 ex. vélin du Marais (dont 5 hors commerce), numérotés de 1 à 20 et de 21 à 25. — Prix..... **12** fr.

MAURICE BARRÈS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIECI GIORNI IN ITALIA

(DIX JOURS EN ITALIE)

Texte français et traduction italienne

Edition ornée de bois originaux en noir et en couleur par Emilio Mantelli.
Un volume in-8° PRESQUE ENTIÈREMENT SOUSCRIT (tirage limité)..... **4.50**
Livre appelé à devenir très rare.

MIREILLE HAVET

LA MAISON DANS L'ŒIL DU CHAT

Dessins de JEANNE DE LANUX

Avertissement de COLETTE WILLY

Un volume in-4° couronne, vélin teinté. — Prix *franco* **5.50**

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, Rue Racine, PARIS

Nouveautés : **BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE**

Dirigée par le Dr GUSTAVE LE BON

L. DUGAS

Agrégé de Philosophie, Docteur ès Lettres

LA MÉMOIRE ET L'OUBLI

Un volume in-18. Prix..... **3 fr. 50**

Cette monographie de la mémoire, qui vient après tant d'autres, s'en distingue par le point de vue (strictement psychologique) et la méthode (introspective). L'auteur rattache la mémoire à la personnalité et la définit la synthèse du passé individuel. L'oubli normal est, par suite, l'élimination des éléments qui n'entrent pas dans cette synthèse, l'oubli pathologique, la désintégration du moi.

Jean des VIGNES-ROUGES

ANDRÉ RIEU

OFFICIER DE FRANCE

ROMAN

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

André Rieu résume toutes les ardeurs, les exaltations, les amertumes, les révoltes aussi, qu'un idéaliste peut ressentir lorsqu'il est submergé par l'esprit de la collectivité. Nous le voyons se cabrer devant la grossièreté et l'horreur des spectacles de la bataille. Avec des accents touchants, il confie ses anxiétés à Franceline qui symbolise la « marraine de guerre » au sens le plus noble du mot.

Georges D'ESPARBÈS

CEUX DE L'AN 14!

Un volume in-18. — Prix..... **3 fr. 50**

Ceux qui, naguère, s'étonnaient aux imaginations du barde de l'épopée impériale et n'y voulaient voir que fictions hyperboliques, reconnaîtront, sans doute, devant ces réalisations de la grande guerre, que le rêve du poète n'était qu'une lucide divination des gestes merveilleux de **Ceux de l'An 14 !**

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

Majoration temporaire **50** centimes

SELECT-COLLECTION

LE VOLUME (contenant un roman complet), **60 centimes**

avec couverture illustrée en couleurs

Paul BOURGET

de l'Académie Française

LES DEUX SŒURS

ROMAN

Couverture illustrée en couleurs d'ALBERT GUILLAUME

— Un volume —

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

LA RÉVOLUTION RUSSE

KORNILOV

—

Le mercredi 30 août-12 septembre, le Président du Conseil Kerensky envoyait à toutes les institutions et organisations militaires russes le télégramme suivant :

A tous les comités de l'Armée et du front. Camarades, l'ancien Commandant en chef, général Kornilov, a trahi sa patrie et la révolution.

Le chef d'Etat-major, général Loukomsky, s'est également rendu coupable de trahison, refusant d'exécuter l'ordre du gouvernement provisoire de prendre le commandement des armées après la destitution du général Kornilov, rendant ainsi possible la guerre civile au front, la rupture du front en face des Allemands et la conclusion d'une paix séparée.

Le gouvernement provisoire, en plein accord avec la Commission centrale du Comité des délégués ouvriers et soldats, prend les mesures nécessaires pour écraser le complot contre-révolutionnaire fomenté par des traîtres à leur patrie.

Le général Kornilov est destitué et sera puni de sa trahison. Les mesures les plus énergiques ont été prises pour parer à la tentative du général Kornilov de marcher sur Petrograd à la tête de ses troupes.

La Commision centrale du Comité exécutif enjoint à tous les corps d'armée, divisions, régiments, compagnies et comités maritimes de ne pas obéir à un seul ordre émanant des généraux Kornilov et Loukomsky.

Les organisations militaires doivent apporter au gouvernement provisoire et au Comité central exécutif leur collaboration la plus

entière et la plus efficace dans la lutte poursuivie contre la contre-révolution.

La conspiration n'a pas de racines profondes dans le commandement de l'armée.

Il convient de conserver le plus grand calme et la plus grande fermeté et d'apporter tous les efforts à la lutte contre l'ennemi extérieur.

Toutes les mesures prises par les organisations militaires devront être préalablement soumises au Comité central exécutif des délégués ouvriers et soldats.

Ce télégramme résumait ce qu'on a appelé dans la presse russe et à l'étranger la « rébellion » du général Kornilov.

De tous les épisodes tragiques de la révolution russe, l'affaire Kornilov est l'un des plus troublants et des plus importants. Il marque un tournant de la révolution même. C'est de cette affaire que date l'ascendant du parti maximaliste qui mené la Russie à l'abîme.

Qu'est-ce donc que cette « rébellion » du général Kornilov? Sommes-nous ici en présence d'une tentative contre-révolutionnaire visant à étouffer dans la guerre civile la liberté q vient de naître? Le général Kornilov est-il un monarchist convaincu, qui a voulu restaurer sur le trône la dynastie de Romanov, comme l'ont prétendu les uns; ou n'est-il qu'un patriote éclairé, aimant par-dessus tout son pays pour le salut duquel il est prêt à sacrifier sa vie, comme d'autres le pensent Ou enfin cette affaire ne serait-elle pas la plus formidable, la plus effroyable des provocations que l'histoire ait connue?

Nous n'avons pas la prétention d'apporter ici la solution de cette angoissante question, notre but est plus modeste, nous voulons seulement grouper, dans leur ordre chronologique, les événements et les faits indiscutables, tels qu'ils ressortent des documents mêmes. De ceux-ci, présentés sans commentaires, mais si caractéristiques de la mentalité des chefs de la révolution russe, quelques conclusions se dégageront nécessairement. Mais avant de commencer l'examen des faits et des documents dont nous disposons, pour comprendre le développement de cet épisode, il est nécessaire de dire quelques mots sur la position des partis en présence et la situation du ministère Kerensky non seulement au moment où éclate la « rébellion » du général Kornilov, mais au moment

de la grande Assemblée des notables, réunie à Moscou trois semaines auparavant, car à cette Assemblée remonte, en effet, l'origine de cette affaire. En outre il nous faudra dire aussi quelques mots du héros, le général Kornilov, assez peu connu du public français.

I

La révolution russe, du commencement même, présentait un vice fondamental : la dualité du pouvoir, partagé entre le gouvernement provisoire, issu de la Douma, et le Conseil des délégués ouvriers et soldats.

La cause de ce vice, de cette dangereuse dualité du pouvoir, provenait de cette circonstance grave qu'avec la chute de l'ancien régime, le pays, dans l'impossibilité de convoquer immédiatement l'Assemblée constituante se trouvait privé de toute *source* du pouvoir ; de sorte que le gouvernement provisoire et le Conseil des délégués, d'abord, puis le ministère Kerensky et le Conseil des Commissaires du peuple des maximalistes ensuite n'étaient, en somme, que des usurpateurs.

Le 2/15 mars, quand, aussitôt après la formation du gouvernement provisoire, Milioukov prononça son grand discours, devant une foule immense de citoyens et de soldats, quelqu'un de la foule lui ayant lancé cette question : « Qui vous a choisis ? » Milioukov répondit par cette phrase, saluée d'applaudissements formidables : « C'est la révolution qui nous a choisis. » Mais cette phrase n'était malheureusement qu'une phrase, car la révolution ne pouvait être la source du pouvoir. Le parti des cadets, le seul parti en Russie qui ait un vrai sens politique et gouvernemental, le sentait bien et voulait parer à ce grave défaut. Dans ce même discours, à cette question posée également par quelqu'un de la foule : « Et la dynastie ! », Milioukov répondit :

Vous me demandez : Et la dynastie ? Je sais d'avance que ma réponse ne satisfera pas tout le monde ; cependant je la dirai. L'ancien despote qui a mené la Russie jusqu'au bord de l'abîme renoncera bénévolement au trône ou sera renversé. (*Tonnerre d'applaudissements.*)

Le pouvoir passera au régent, le grand-duc Michel-Alexandrovitch. (*Bruits prolongés. Applaudissements.*) C'est Alexis qui sera héritier. (*Cris ; « Mais c'est la vieille dynastie ! »*) Oui, messieurs, c'est la vieille dynastie que peut-être vous n'aimez pas et que peut-être moi

aussi n'aime pas, mais à cette heure, il ne s'agit pas de ce que nous aimons. Nous ne pouvons pas laisser sans réponse et sans décision la question de la forme du gouvernement. Nous nous la représentons comme la monarchie constitutionnelle parlementaire. Peut-être d'autres se la représentent-ils autrement, mais si maintenant nous discutons cela au lieu de décider sur l'heure, la Russie se trouvera dans l'état de guerre civile et l'ancien régime renaîtra.

Mais, sous la poussée des événements, le premier gouvernement provisoire n'eut pas l'énergie de s'en tenir à cette déclaration ; et il renonça à la dynastie des Romanov.

Cette répudiation faite, le gouvernement se trouvait sans aucun point d'appui et la dualité du pouvoir était la conséquence fatale de cette situation. Kerensky prit le pouvoir en des conditions déjà difficiles : l'anarchie se développait de plus en plus ; les aspirations démagogiques se faisaient jour dans tout le pays ; l'esprit de séparatisme des différentes provinces de la Russie se manifestait avec une ardeur de plus en plus grande. On peut dire que de ce moment même commençait la dislocation graduelle de la Russie. En outre, Kerensky avec ses nombreuses et indiscutables qualités avait un grand défaut : son manque d'énergie.

Il avait parfois assez d'énergie pour prendre les décisions les plus extrêmes, mais jamais assez pour les mettre à exécution. Par exemple dans son discours à la grande Assemblée des notables, Kerensky disait entre autres : « De quelque côté que se montrent les tentatives contre-révolutionnaires, nous les réprimerons par le fer et par le feu », et il annonça, aux applaudissements de l'assemblée, le rétablissement de la peine de mort. Quelques jours après, à la séance du Conseil démocratique, à l'interpellation du parti maximaliste qui lui reprochait le rétablissement de la peine de mort et lui criait : « Marat! », Kerensky répondit : « Vous pourrez me faire ce reproche quand j'aurai signé le premier arrêt de mort! »

Le résultat de cette politique a été l'anarchie à l'arrière, l'anarchie sur le front.

Telle était la situation quand, le 9/22 août, se réunit au grand théâtre de Moscou l'Assemblée des notables, où devait se jouer le premier acte de la tragédie dont le général Kornilov est le héros.

Mais d'abord quelques notes biographiques. Labre Grigorié-

vitch Kornilov est né en 1870, dans le Turkestan, d'une famille de simples paysans cosaques, dont une autre branche a déjà donné un homme célèbre, l'amiral Kornilov, qui défendait le fameux mamelon de Malakov. Dans son enfance, le futur général aidait ses parents dans leurs travaux agricoles, ce qui ne l'empêchait pas d'apporter beaucoup d'ardeur à l'étude. Il rentra à l'école des cadets, d'où il passa à l'école d'artillerie, qu'il termina brillamment. Envoyé comme officier d'artillerie au Turkestan, il resta là trois ans. Ce stage terminé il entra à l'Académie de l'Etat-major général. Kornilov, qui ne connaît pas moins de quinze langues, parmi lesquelles toutes les langues européennes, le tartare, le persan, le japonais et le chinois, fut nommé, à sa sortie de l'Académie, attaché militaire à Pékin, où il demeura cinq ans, après quoi il reçut le commandement d'un régiment de tirailleurs sibériens. Quand la guerre éclata, on lui donna le commandement de la 48e division surnommée par les Allemands « la division de l'enfer ». En avril 1915, lors de la retraite des Carpathes, cette division se trouva cernée par des forces supérieures. Le général Kornilov, en tête d'un petit détachement, couvrit la retraite de sa division. Après un combat acharné, blessé au bras, il fut fait prisonnier avec sept soldats, tout ce qui restait du détachement qui, par son héroïque résistance, avait sauvé la division. Kornilov fut emmené en captivité en Autriche et interné, avec d'autres officiers, dans le château Esterhazy. C'est de là qu'en août 1916 il s'enfuit et, par la Transylvanie, gagna la Roumanie. Cette évasion provoqua la fureur du haut commandement autrichien qui promit une récompense de 100.000 couronnes à qui arrêterait le fugitif. Pendant vingt jours Kornilov chemina à pied à travers l'Autriche. Le sixième jour de sa fuite, les vivres qu'il avait emportés étant épuisés, le soldat qui s'était enfui avec lui s'aventura dans un village afin de trouver quelque subsistance. Malheureusement il fut surpris et arrêté par des gendarmes autrichiens. Pressé de questions sur l'évasion du général Kornilov, sur la direction qu'il avait pu prendre, ce soldat, plutôt que d'être exposé à trahir son chef, saisit un couteau qui se trouvait à portée de sa main et se trancha la gorge.

Sous l'aspect d'un mendiant, trouvant juste de quoi ne pas mourir de faim, Kornilov parcourut les deux cents kilomètres

qui le séparaient de la frontière roumaine, où il arriva enfin le 15/28 août 1916. Juste ce même jour la Roumanie déclarait la guerre à l'Autriche. On fit à Kornilov un accueil triomphal. Mais il ne s'accorda pas un long repos et trois semaines plus tard il était sur le front.

Dans l'armée de cette époque le nom de Kornilov était presque légendaire. Cet homme petit, maigre, au type mongol, avait reçu de ses officiers et de ses soldats les surnoms caractéristiques de « Cœur de lion », l' « Invulnérable », le « Courageux », etc. Encore avant la révolution et l'établissement de ces comités de soldats qui ont contribué à la désorganisation de l'armée, Kornilov, avant chaque attaque, faisait venir devant lui trois soldats de chaque compagnie et leur demandait comment, à leur avis, il fallait prendre telle place, occuper telle hauteur, disposer l'artillerie, etc. Les premiers jours de la révolution, Kornilov fut nommé commandant de la circonscription militaire de Pétrograd. Mais la politique n'étant pas son affaire, il demanda à retourner sur le front. Ayant reçu le commandement en chef du frond sud-ouest, quand il vit en quel état se trouvait l'armée à la suite de l'abominable propagande maximaliste et des manœuvres des agents allemands, il adressa à Kerensky et à Broussilov la dépêche suivante :

Une armée d'hommes fous, que le pouvoir n'a pas su garder de la dépravation systématique et qui ont perdu tout sentiment de dignité humaine, s'enfuit. Sur les champs qu'on ne peut même plus appeler champs de bataille, surgit, dominant l'honneur, une honte que l'armée russe ne connaissait pas encore. Le malheur peut cependant être enrayé, cette honte doit être lavée par le gouvernement révolutionnaire, sinon la marche fatale de l'Histoire fera surgir cependant d'autres hommes qui laveront cette honte, mais en même temps détruiront les conquêtes de la révolution, et ainsi ne pourront donner le bonheur au pays.

Il n'y a pas le choix : le pouvoir révolutionnaire doit se tracer une voie ferme et définie. Cela seul peut assurer le salut de la patrie et de la liberté. Moi, dont toute l'existence a été consacrée au service de mon pays, je déclare que la patrie est en danger.

En conséquence, bien qu'on n'ait pas sollicité mon avis, j'exige la cessation immédiate de l'offensive sur tous les fronts, afin d'assurer le salut de l'armée par sa réorganisation sur les bases d'une discipline de fer et pour ne pas sacrifier en vain la vie des héros, très peu nombreux, qui ont le droit de voir des jours meilleurs. Comme

mesure provisoire mais immédiate, il est nécessaire de rétablir la peine de mort et les cours martiales sur le théâtre des opérations militaires. Il ne faut pas se leurrer. Les mesures de clémence du gouvernement, en ébranlant la discipline dans l'armée, provoquent la cruauté immonde des masses qui ne sont retenues par rien, et cette cruauté se manifeste pas des rixes, des violences, des pillages, des meurtres. Il ne faut pas se le dissimuler : la mort, non seulement d'une balle ennemie, mais de la main de ses propres frères, rôde sans cesse autour du soldat. La peine de mort sauvera beaucoup de vies innocentes au prix de la perte de quelques traîtres et lâches. Je déclare qu'occupant un poste de haute responsabilité jamais je ne consentirai d'être un instrument de perte pour mon pays.

Je déclare que si le gouvernement ne confirme pas les mesures que je propose et me prive ainsi de l'unique moyen de sauver l'armée et de la diriger dans sa voie légitime de la défense de la patrie et de la liberté, moi, général Kornilov, je déposerai de moi-même mon pouvoir de commandant en chef.

Tel était l'homme qu'on attendait le dimanche 13/26 août 1917, à Moscou, où il venait prendre part aux travaux de la grande Assemblée des notables.

L'accueil que lui réservait la population de Moscou mérite d'être rapporté.

On attendait Kornilov vers trois heures. La nouvelle de son arrivée s'était répandue rapidement par toute la ville, et une foule innombrable se dirigeait vers la gare.

Le perron et le buffet regorgaient de monde : des officiers, des soldats, des volontaires des bataillons de femmes, des sœurs de charité, une foule de citoyens. A deux heures arriva la garde d'honneur des officiers de l'Ecole militaire Alexandre; une députation de l'Union des officiers de Saint-Georges, des Cosaques, etc. Les quais de la gare et les salles d'attente étaient ornés de montagnes de fleurs. Dehors la place de la gare était archicomble d'un public varié, les poteaux télégraphiques et les becs de gaz étaient transformés en grappes humaines Sur la place était rangé un bataillon de Cosaques, les croix de Saint-Georges et autres brillaient sur presque toutes les poitrines. A trois heures, le train qui amenait le généralissime entra en gare. Le général parut, entouré de sa garde de Caucasiens en leurs pittoresques costumes. La musique de la garde d'honneur salua le héros populaire au-

quel la foule fit une ovation formidable. Le commandant du district de Moscou, colonel Verkhovsky ; son adjoint, le chef d'Etat-major, le député Roditchev, le prince Mansyrev, le général Kaledine, le maire de Moscou, qui tous étaient venus attendre Kornilov, s'avancèrent vers lui ainsi que la députation de l'Union des officiers et de l'Union de Cosaques. Après l'échange des salutations, le maire de Moscou souhaita la bienvenue au généralissime au nom de la ville. Le délégué de l'Union des Cosaques affirma que les Cosaques maintenaient fermement leur résolution de défendre la patrie jusqu'au bout. Le généralissime remercia les Cosaques, « l'appui le plus fidèle et le plus sûr du pouvoir, qui mettra fin à l'arbitraire et mènera la Russie à son glorieux avenir ».

Dans un discours chaleureux, le député à la Douma, Roditchev exprima sa confiance qu'avec le général Kornilov en tête de l'armée, dont il saluait le talent, l'énergie et l'amour de la patrie, la Russie sortirait de la terrible épreuve.

Le général Kornilov remercia et se déclara heureux de pouvoir apporter à l'armée non pas le mot d'ordre de l'internationalisme, mais le mot d'ordre du salut de la patrie pour la continuation de la guerre jusqu'à la victoire.

Le généralissime sortit de la gare sur la place, où la foule lui fit une formidable ovation, et il se rendit directement au Kremlin.

Dans cette réception faite par Moscou au général Kornilov, on remarque l'absence complète du gouvernement. Ni Kerensky, ni aucun des ministres présents à Moscou — et ils y étaient presque tous, — ne se trouvaient à l'arrivée de Kornilov. Et cette abstention n'était pas accidentelle ; elle était voulue.

Depuis quelque temps déjà, tous les journaux de l'extrême-gauche, c'est-à-dire les journaux des maximalistes et des soviets, menaient une campagne violente contre Kornilov, dont le nom était devenu populaire dans toute la Russie.

Kerensky avait déjà peur de se compromettre par une alliance trop étroite avec le généralissime. La mésintelligence entre ce dernier et le gouvernement de Kerensky devait se faire jour à l'Assemblée des notables. Nous verrons quelles forces occultes et criminelles ont élargi ce fossé, tâchant de faire du soldat loyal et du chef remarquable un rebelle aux lois du pays et un traître à la révolution.

II

Dans cette Assemblée des notables, toutes les plaies du nouveau régime furent étalées, tous les maux dont souffre la Russie furent dénoncés; malheureusement les remèdes ne furent pas trouvés.

La plaie principale, c'était la désorganisation de l'armée. Le discours du général Kornilov fut longuement consacré à cette question et à une autre non moins douloureuse, celle de la situation des officiers devenus, depuis la révolution, de véritables martyrs.

Pour donner une idée de l'atmosphère dans laquelle eurent lieu les débats, nous citerons parmi les discours qui furent prononcés à l'Assemblée de Moscou les plus caractéristiques : celui de l'ancien président de la Douma, Goutchkov, et celui du généralissime Kornilov.

Rappelez-vous, a dit Goutchkov, l'acte d'accusation dressé contre l'ancien régime : la guerre criminellement impréparée, les opérations militaires dirigées en dépit du bon sens, la défectuosité des fournitures pour l'armée.

En outre, sous l'influence des forces occultes, notre pouvoir troublait nos rapports avec nos alliés et organisait des désordres à l'intérieur du pays. Tout cela se produisait parce que le pouvoir était entouré d'influences irresponsables. Quand vint l'heure du règlement de comptes, il nous sembla que tout irait bien : que le nouveau pouvoir terminerait brillamment la guerre contre l'Allemagne et mènerait le pays dans la voie du progrès.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi? Pourquoi notre foi est-elle bafouée et nos espoirs déçus? Pourquoi le pouvoir est-il venu ici dans une angoisse mortelle? Pourquoi s'est-on adressé à nous avec des cris maladifs de désespoir? La réponse est simple. Auparavant nous menions la guerre très mal, maintenant encore pire; nous marchons à la défaite complète. Les fabrications pour l'armée ont diminué, le ravitaillement du pays devient un rêve irréalisable, le transport est à la veille d'une catastrophe, le crac financier est déjà un fait accompli. La société est pleine de colère et de crainte; malgré soi vient l'idée de la ressemblance complète avec ce qui était avant la révolution. Notre pouvoir actuel souffre du même mal que le pouvoir tzariste : il est malade de ce qu'il n'existe pas. Il est l'ombre du pouvoir. Il possède les attributs pompeux du pouvoir, la gesticulation du pouvoir, si l'on peut dire. Il a même les manifestations extérieures du pouvoir, jusqu'aux nuances dont nous sommes déjà déshabitués,

et cependant il n'existe pas. Il n'y a que les tentatives spasmodiques du pouvoir, l'angoisse terrible après le pouvoir. Et il n'en pouvait être autrement. Ce qu'on nomme la démocratie révolutionnaire a exclu de son sein de nombreux éléments profondément démocratiques; elle a rejeté tous les éléments cultivés de la société russe, de sorte qu'en réalité ce n'est pas la démocratie, mais la minorité organisée de la démocratie qui a pris sous sa tutelle despotique tout le gouvernement.

Rappelez-vous mon départ du gouvernement. C'était le seul moyen de protester contre cet état de choses où celui qui avait le pouvoir n'avait pas la responsabilité, et celui qui avait la responsabilité était sans pouvoir. Tout est resté comme alors, c'est pourquoi j'envisage l'avenir avec un profond désespoir.

Avec les discours des généraux : du général Alexéiev, ancien chef d'Etat-Major général et ancien généralissime, du général Kaledine, ataman des Cosaques, et surtout du général Kornilov, alors généralissime, la discussion atteignait son point culminant.

Tous les généraux, d'accord en cela, du reste, avec la plupart des orateurs, indiquèrent à l'Assemblée que la désorganisation de l'armée était due entièrement à la propagande néfaste des partis extrêmes contre laquelle le gouvernement ne prenait aucune mesure.

Ils ne cachèrent pas que cette transformation rapide de l'armée, auparavant disciplinée et héroïque, en une horde de brutes sans discipline ni honneur menaçait le pays des pires catastrophes. Le général Kaledine présenta, sous forme d'un projet de résolution, presque un ultimatum des douze armées des Cosaques, ce qui lui valut cette réplique de Kerensky :

Le gouvernement désire connaître l'opinion des représentants de tout le pays; je vous prie de vous rappeler que nous ne vous avons pas appelés ici pour entendre vos exigences.

Cette réplique était une sorte de gage que Kerensky donnait aux partis extrêmes qui le regardaient avec méfiance, et le soupçonnaient de connivence avec Kornilov.

Le discours de celui-ci doit être cité en entier. Entre le général Kornilov et le gouvernement, il y avait depuis quelque temps une série de pourparlers pour l'adoption de mesures tendant à relever le niveau de l'armée, à rétablir la discipline, à restaurer le prestige des officiers. Parmi ces mesures, la

principale était le rétablissement de la peine de mort sur le front et à l'arrière contre les déserteurs et les traîtres.

Le gouvernement avait promis de décréter promptement ces mesures, mais continuait à tergiverser. Ainsi se montrait la faiblesse de Kerensky, résolu quand il s'agissait de promettre des mesures énergiques et se dérobant quand il s'agissait de les appliquer.

Dans l'entourage de Kerensky, Kornilov n'était soutenu que par un seul homme, dont nous parlerons tout à l'heure, le gérant du Ministère de la guerre, Savinkov. Celui-ci ne pouvant admettre le retard apporté dans l'application des mesures réclamées par Kornilov donna sa démission, retirée ensuite le jour même où Kornilov devait prendre la parole à l'Assemblés des notables, c'est-à-dire le 14/27 août. Dans une atmosphère d'angoisse et d'attention soutenue, Kornilov prit la parole après cette courte déclaration de Kerensky :

Le gouvernement provisoire vous a présenté hier la situation générale de l'armée, les mesures prises par le gouvernement provisoire, qui seront traduites en actes. En même temps le gouvernement a reconnu la nécessité de faire venir le généralissime et de lui demander d'exposer devant cette haute Assemblée la situation du front et l'état de l'armée.

Général, vous avez la parole.

De longs et chaleureux applaudissements saluèrent l'apparition de Kornilov à la tribune. Seul le côté gauche de l'orchestre, où étaient assis les représentants du Conseil des délégués ouvriers et soldats, s'abstint d'applaudir. Des différents points de la salle éclatèrent des cris indignés réclamant que les soldats assis au parterre, à gauche, se levassent. Mais les soldats refusèrent de se lever et aux cris qu'on leur adressait répondaient par les cris : Esclaves ! Le vacarme devint général. Enfin, Kerensky étant parvenu, avec beaucoup de peine, à le calmer, s'adressa à la salle :

Je prie l'Assemblée de rester calme et d'écouter le premier soldat du pays avec le respect qui lui est dû et le respect dû au gouvernement provisoire. Vous avez la parole, général.

Kornilov commença :

Comme général en chef, je salue le gouvernement provisoire, je salue toute l'Assemblée au nom des armées. Je serais heureux d'ajouter que je vous salue au nom de ces armées qui sont là-bas, à la

frontière, comme un mur infranchissable, défendant le territoire russe, la dignité et l'honneur de la Russie. Mais à ma grande tristesse il me faut dire franchement que je n'ai pas l'assurance que l'armée russe remplit sans hésitation son devoir envers la patrie. Mon télégramme du 9 juillet (1), sur le rétablissement de la peine de mort contre les traîtres et les lâches, est connu de tous. La raison qui a provoqué ce télégramme, c'est la honte de la débâcle de Tarnopol, de cette débâcle qui dure encore et telle que l'armée russe n'en avait jamais connu jusqu'à ce jour. La honte de Tarnopol est la conséquence directe, fatale, de la dépravation inouïe où a été amenée notre armée, autrefois glorieuse et victorieuse, par des influences du dehors, par des mesures imprudentes prises pour sa réorganisation.

Les mesures prises par le gouvernement après mon télégramme ont apporté indiscutablement une certaine amélioration.

Mais la propagande des traîtres, dans l'armée, se poursuit jusqu'à présent. Je vous citerai quelques faits. En ces quelques jours, depuis le commencement d'août, les soldats, devenus des brutes ayant perdu toute apparence même du soldat, ont tué le commandant du régiment de la garde, colonel Bykov (*cris*) ; le capitaine du même régiment, Kolobov ; deux officiers, les frères Abramovitch, tués à la gare de Kalinitch ; ils ont blessé grièvement les commandants des 437e et 43e régiments sibériens, le colonel Doubinsky ; le colonel Kandiassov a été soulevé à la baïonnette par ses soldats (*cris : Est-ce que les coupables sont pendus?*) Le régiment refusa d'abord de livrer les instigateurs et les auteurs de ce crime. Mais sous la menace du Commissaire du gouvernement, qui fit cerner le régiment par un détachement, de donner l'ordre de tirer sur le régiment si on ne livrait pas les coupables, ce furent des pleurs et des supplications de grâce (*cris : quelle honte !*) et tous les criminels furent livrés. Ils ont été traduits devant le tribunal militaire révolutionnaire et attendent maintenant le châtiment auquel ils n'échapperont pas. (*cris : Très bien.*)

Tous ces meurtres sont commis par les soldats dans des conditions de cruauté la plus vile, la plus stupide, la plus répugnante. Il y a quelques jours, quand commença l'offensive des Allemands contre Riga, le 56e régiment de Sibérie, autrefois si glorieux, a abandonné ses positions et, après avoir jeté ses armes et ses munitions, s'est enfui (*cris : Quelle honte !*) Et ce n'est que sous la menace de le faire passer par les armes, comme j'en donnai l'ordre télégraphique, que ce régiment est retourné au front.

Nous devons donc combattre implacablement l'anarchie dans l'armée. Sans doute elle sera finalement réprimée, mais le danger de

(1) Cité plus haut.

nouvelles débâcles pèse constamment sur le pays et menace de la perte de territoires et de la capitale même. La situation sur le front est si mauvaise que nous avons perdu en entier la Galicie et la Bukovine ainsi que tous les fruits de nos victoires récentes et passées.

Sur quelques points l'ennemi a traversé notre frontière et menace nos fertiles provinces du sud. Il s'efforce de détruire l'armée roumaine, en même temps qu'il frappe aux portes de Riga; et si notre armée ne le contient pas sur les rives du golfe de Riga, la route de Pétrograd lui sera largement ouverte.

L'ancien régime a légué à la libre Russie une armée qui, en dépit de tous les défauts de son organisation, était néanmoins animée de l'esprit de combat et prête à tous les sacrifices. L'ensemble de toutes les mesures prises par le peuple, et qui étaient complètement étrangères à l'esprit et aux affaires militaires, a transformé l'armée en une collectivité de groupes individuels qui ont perdu tout sens du devoir et ne tremblent que pour leur sécurité personnelle. Il y en a eu des exemples quand des régiments ont exprimé le désir de conclure la paix avec les Allemands, proposant de leur abandonner les provinces occupées et de leur payer une contribution de deux cents roubles par homme.

Si la Russie veut être sauvée, l'armée doit être régénérée à tout prix. Nous devons immédiatement prendre les mesures que j'ai élaborées et que le gérant du ministère de la guerre a approuvées dans son ensemble. En quelques mots je vous exposerai les bases principales de mon rapport. Les leçons de l'histoire et de l'expérience militaire nous ont appris que, sans discipline, il n'y a pas d'armée. Seule l'armée fondue par une discipline de fer, conduite par la volonté inébranlable de ses chefs, seule une armée pareille est capable de vaincre et seule est digne de la victoire. Seule une armée pareille peut soutenir les épreuves des combats.

La discipline doit être confirmée par le travail quotidien de l'armée, par le pouvoir des chefs, officiers et sous-officiers, qui doivent avoir la possibilité d'organiser le travail intérieur nécessaire, de forcer les soldats à nettoyer et panser les chevaux, à ranger leurs locaux, qui sont maintenant en un état de saleté incroyable et présentent pour l'armée et le pays un danger d'épidémies.

A ceux qui ont pour but la lutte pour la paix, je dois rappeler qu'étant donné l'état de l'armée, si même, à la grande honte du pays, on pouvait conclure la paix, elle ne saurait être réalisée ; il serait en effet impossible d'organiser la démobilisation, qui est liée indissolublement à la paix, car la foule non disciplinée se jetterait sur le pays quelle mettrait en ruines. (*Longs applaudissements.*)

Il est nécessaire de rehausser le prestige des officiers. Le corps des officiers, qui se sont battus courageusement pendant toute la guerre

et dont la grande majorité s'est rangée au côté de la révolution et lui demeure fidèle, doit maintenant être récompensé moralement pour toutes les humiliations qu'il a subies. Il faut améliorer la situation matérielle des officiers et de leurs familles, des veuves et des orphelins des héros tombés sur le champ de bataille. Il est juste de remarquer que c'est peut-être l'unique corporation en Russie qui jusqu'ici n'a pas soufflé mot de ses besoins et n'a pas exigé l'amélioration de sa situation matérielle. Et quelle est cette situation ? Un exemple vous le dira : récemment un lieutenant est tombé mort d'inanition dans une rue de Pétrograd.

Je ne suis pas l'adversaire des Comités des soldats, j'ai travaillé avec eux comme commandant de la 8e armée et comme commandant en chef du front sud-ouest, mais j'exige que leur activité se borne aux intérêts matériels de l'armée, dans des limites qui doivent être indiquées exactement par la loi, sans aucune immixtion dans le domaine des questions stratégiques et le choix des chefs. Je reconnais l'institution des Commissaires comme une mesure nécessaire pour le moment, mais la garantie de l'efficacité de cette mesure tient à la personne même du commissaire qui doit unir à l'esprit démocratique le tact, l'énergie, l'absence de crainte d'une responsabilité souvent très pénible.

Il n'y a pas d'armée sans l'arrière. Toutes les mesures sur le front seront inopérantes si nous n'améliorons pas l'arrière. Le sang qui coulera inévitablement pour le rétablissement de l'ordre dans l'armée ne sera pas racheté par le bonheur du pays, si l'armée disciplinée, combative, reste sans vivres, sans munitions, sans vêtements. Les mesures prises sur le front doivent être prises également à l'arrière, avec la seule idée de leur utilité pour le salut de la patrie.

Cependant, d'après les renseignements très exacts que je possède, notre réseau de chemins de fer est présentement en tel état que, vers novembre, il ne pourra amener tout ce qui est nécessaire à l'armée. L'armée restera sans vivres. Inutile d'insister sur les conséquences d'un tel fait. Sur notre front sud-ouest, qui, de par les conditions locales, doit être le mieux pourvu, la situation, toutes récoltes faites, est actuellement la suivante, d'après ce que le commandant du front sud-ouest me télégraphie : « Sur le front nous manquons de farine, et les magasins sont vides ; les envois de vivres des comités locaux sont minimes. Toutes les usines de biscuits chôment ; les dépôts de biscuits, pour la première fois depuis la guerre, sont dépensés pour nourrir la garnison à l'arrière. Il n'y en aura pas pour longtemps. Je vous cite ce fait comme un mal de la plus haute importance. Pour sauver provisoirement la situation, pour éviter la révolte de la famine, le chef de l'intendance du front sud-ouest a ordonné de réquisitionner tout ce qui peut se trouver dans le pays. L'interven-

tion du gouvernement est urgente car le front ne peut plus vivre ainsi longtemps. »

Je vous citerai maintenant quelques chiffres, qui vous donneront une idée de la situation de l'armée au point de vue des munitions. La production de nos usines qui travaillent pour la Défense nationale a diminué de plus de 60 p. 100, si l'on compare les chiffres de la production d'octobre 1916 à ceux de janvier 1917. Si cela continue notre armée se trouvera bientôt dans la situation où elle était au commencement du printemps 1915, quand nos armées, faute de munitions, durent abandonner la Pologne, la Galicie et les Carpathes. Voilà des chiffres. Notre armée a besoin d'yeux, je veux dire d'aéroplanes. La situation de notre flotte aérienne est telle que nous ne pourrons pas, même avec ce que nous recevons de l'étranger, suppléer nos pertes. De même nous ne pouvons pas suppléer les pertes de nos aviateurs, faute d'appareils pour les instruire. En ce moment la production de nos usines qui travaillent pour l'aviation s'est abaissée de 80 p. 100. Si donc les mesures les plus énergiques ne sont pas prises, notre flotte aérienne, qui a fait tant pour la victoire, n'existera plus au printemps.

Si l'on prend sur le front des mesures décisives pour rénover l'armée et rehausser sa combativité, je pense qu'il ne doit pas y avoir de différence entre le front et l'arrière quant à la sévérité du régime nécessaire pour le salut de la patrie. Mais sous ce rapport, le front qui est face à face avec le danger doit avoir la préférence: s'il faut ne pas manger à sa faim, que ce soit l'arrière et non le front qui souffre.

Mais pour ranimer vraiment la volonté du peuple, il est nécessaire de traduire par des actes les mesures que je viens d'indiquer. Il est impossible d'admettre que certaines mesures ne puissent être appliquées que sous la pression des défaites ou des abandons de territoire. Si les mesures décisives prises pour ramener la discipline sur le front l'ont été après la débâcle de Tarnopol et la perte de la Galicie et de la Bukovine, on ne peut pas admettre que l'ordre à l'arrière doive être la conséquence de la perte de Riga, ou que la crise des transports cesse au prix de l'abandon de la Moldavie et de la Bessarabie.

Je crois au génie du peuple russe. Je crois à la raison du peuple russe et au salut de la patrie. Je crois à l'avenir glorieux de notre pays. Je crois aussi que notre armée retrouvera son ancienne combativité, son ancienne gloire, mais je déclare qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il ne faut pas perdre une minute.

Ce remarquable discours de Kornilov était un avertissement à toute la Russie sur le danger de la voie dans laquelle s'engageait le gouvernement provisoire. Kornilov, comme il l'a dit

lui-même dans sa déposition devant la commission d'enquête, n'est pas un homme politique, il n'appartient à aucun parti, il comptait des amis et des ennemis dans tous, mais il voyait que sans un gouvernement fort et une armée disciplinée c'en était fait et de la révolution et de la Russie.

Kerensky était d'accord avec Kornilov. Il avait approuvé les mesures que le généralissime lui avait proposées, mais il craignait par-dessus tout d'être acculé par cela à la nécessité de rompre avec le Soviet qui regardait d'un œil peu bienveillant la tentative de Kornilov de soustraire l'armée à son influence. Kerensky avait peur encore d'être accusé par les organisateurs démocratiques d'aspirer à la dictature. C'est pour cela qu'au moment décisif, quand un geste de sa part pouvait sceller l'accord entre lui et Kornilov et doter la révolution d'un pouvoir fort et énergique, Kerensky recula et même se retourna contre Kornilov.

III

Le 30 juillet-12 août, une conférence à laquelle participaient le ministre du ravitaillement et le ministre des travaux publics eut lieu au quartier général. On entendit le rapport de l'ingénieur Choubersky sur la désorganisation complète des transports. Ce rapport impressionna si vivement tous les auditeurs que le général Kornilov, en levant la séance, exprima l'idée que maintenant il était nécessaire d'avoir trois armées : une sur le front, une dans les usines et une troisième dans les chemins de fer, et que toutes trois devaient être soumises à une discipline de fer. Cette déclaration fut accueillie par toutes les personnes présentes par des marques d'approbation, et le général Kornilov confia à différentes sections de son Etat-major le soin de rédiger un rapport dans ce sens.

Le 3-16 août, le général Kornilov se rendit à Pétrograd pour faire son rapport au gouvernement provisoire. Au préalable il alla voir le ministre président qui, dans la conversation, lui fit comprendre que depuis qu'il était généralissime son ton envers le gouvernement provisoire était trop impérieux et rappelait trop l'ultimatum. Kornilov répondit que cela tenait aux circonstances exceptionnelles dans lesquelles il fallait maintenant travailler. Kerensky demanda ensuite au général Kornilov s'il jugeait désirable que lui, Kerensky, res-

tât à la tête du gouvernement provisoire, et s'il croyait qu'il pût contribuer à la création d'un pouvoir fort. Kornilov lui répondit que, malgré qu'il ait perdu un peu de son influence après son insuccès sur le front, cependant, lui, personnellement ne voyait pas un autre que Kerensky comme ministre président.

La séance était fixée à 4 heures de l'après-midi.

Avant le séance, Kornilov apprit par Savinkov que le ministère de la guerre avait élaboré également un rapport analogue à celui du généralissime, sur les mesures à prendre pour ramener la discipline dans l'armée et l'ordre à l'arrière. Vu cette circonstance, Kornilov décida de ne pas lire son rapport ce jour-là et, à la séance, il ne fut question que de l'armée, de son état d'esprit au point de vue combativité et de son ravitaillement. Il parla en outre de la situation stratégique, indiquant Ixhul et Riga comme les objectif possibles des opérations actives de l'ennemi. Quand il passa en revue des secteurs du front où il serait possible de développer des opérations actives de notre côté, Kerensky, qui était assis à côté de lui, lui chuchota à l'oreille de ne parler de ces questions qu'avec beaucoup de réserve. En même temps Savinkov lui passa un billet lui donnant le même avertissement. Kornilov abrégea son discours et, après la séance, par Savinkov et Kerensky il apprit que tous deux en l'avertissant d'être circonspect avaient eu en vue la présence de Tchernov, devant lequel on ne pouvait pas dire tout. Cet incident produisit sur Kornilov une impression déprimante, sous laquelle il retourna au quartier général.

A dater de ce moment dans la presse de gauche commençait une furieuse campagne contre Kornilov, qui, d'autre part, recevait de nombreuses félicitations de différentes organisations militaires et sociales.

Quelques jours plus tard, le chef de cabinet de Kerensky, Vonvizin, fit savoir à Kornilov que sa démission était presque résolue. A cela Kornilov répondit qu'après les nombreuses adresses de félicitations qu'il avait reçues, il lui était permis de penser que sa démission pouvait avoir des conséquences indésirables.

Le 8/21 août, Kornilov apprit que le ministère de la guerre avait achevé d'élaborer le projet des mesures pour la réorga-

nisation du front et de l'arrière et que ce projet concordait avec le sien. Kornilov pria alors Savinkov de présenter les deux rapports, le sien et celui du ministère, dans la séance du gouvernement provisoire du 10/23 août. Mais Savinkov télégraphia à Kornilov qu'il serait préférable qu'il vînt personnellement à cette séance ; le texte du télégramme permettait à Kornilov de penser que tel était le désir de Kerensky. Kornilov partit donc pour Pétrograd. C'est là que le 10/23 août, il reçut, de retour du quartier général, le télégramme que Kerensky lui avait envoyé et dans lequel il disait que la présence de Kornilov à Pétrograd n'était pas nécessaire et que le gouvernement provisoire déclinait toute responsabilité quant aux conséquences possibles de l'absence du généralissime du quartier général, vu la situation militaire sur le front.

Kornilov alla chez Kerensky. Celui-ci, après avoir dit au général qu'il ne connaissait pas son rapport, lui déclara qu'il ne jugeait pas possible de le soumettre au gouvernement provisoire, et qu'il n'avait pas chargé Savinkov de le mander à Pétrograd. Après cette conversation, Kornilov vit Savinkov, qui l'assura que Kerensky connaisait bien son rapport, car, bien que ne lui ayant pas été présenté dans sa forme définitive, il lui avait été lu par parties. Savinkov confirma qu'il avait fait venir Kornilov avec l'approbation de Kerensky et qu'il ne savait absolument rien du télégramme lui enjoignant de ne pas se rendre à Pétrograd.

Après ces explications, Kornilov signa le rapport élaboré par Savinkov et Filonenko (Commissaire général du gouvernement sur le front) et le présenta à Kerensky.

Pour discuter le rapport du généralissime, Kerensky ne convoqua pas la séance plénière du conseil des ministres. Seuls Kerensky, Kornilov, Tereschenko et Nekrassov étaient présents. Ayant entendu le rapport, les ministres déclarèrent à Kornilov qu'en général ses idées étaient acceptables, mais que son projet de la militarisation des usines de guerre et des chemins de fer devait être remanié de fond en comble. On lui posa alors quelques questions, entre autres sur la situation de Riga, et le général Kornilov répondit que maintenant, quelques mesures qu'on prît, on ne pourrait pas sauver Riga. Kornilov laissa son rapport entre les mains de Kerensky et quitta Pétrograd.

Kornilov emportait de ce voyage l'impression que Kerensky avait été mécontent de son arrivée, et qu'il n'avait pas l'intention de présenter son rapport à l'examen du gouvernement. En outre, à ce voyage, Kerensky lui avait de nouveau posé la même question qu'au voyage précédent; à savoir s'il jugeait désirable que lui, Kerensky, conservât la présidence du conseil. Cette fois encore Kornilov lui avait répondu affirmativement. Avant son départ, Kornilov avait eu un second entretien avec Savinkov qui lui apprit que, les derniers temps, ses relations avec Kerensky avaient été très froides. En route pour Mohilev, Kornilov apprit la démission de Savinkov. Aussitôt il télégraphiait à Kerensky que c'était là une décision très regrettable.

Dans cette séance du 10/23 août, il avait été décidé que le généralissime prendrait part à l'Assemblée des notables qui devait se réunir à Moscou. Le lendemain, Kornilov reçut en effet une invitation officielle, et le 13/26 août, il était à Moscou.

Auparavant, Kornilov avait reçu à la stavka le ministre des travaux publics Uréniev, qui lui demanda de ne parler à l'assemblée que le 14-27 août et de borner son discours à la situation stratégique. Aussitôt Kornilov se mit en communication télégraphique avec Kerensky. Celui-ci lui expliqua que le gouvernement s'étant déjà prononcé sur toute les principales questions concernant l'armée, il estimait que le discours du généralissime devait se limiter aux questions stratégiques, car, au cas contraire, ou il répéterait ce qui avait déjà été dit, ou son opinion différerait de celle du gouvernement, ce qui n'était pas désirable. Kornilov demanda sa liberté dans le choix du sujet affirmant qu'il n'y aurait aucune divergence de vues entre lui et le gouvernement, qu'il ne se livrerait à aucun excès de langage, mais qu'il ne jugeait pas possible de s'en tenir à la stratégie seule, car le pays devait connaître toute la vérité sur l'armée. Le lendemain 14/27 août, Kornilov prononçait le discours que nous avons reproduit ; le soir même il retournait au quartier général.

Le 24 août-16 septembre, un Congrès des Commissaires du front avait lieu au quartier général pour discuter le nouveau projet sur les Commissaires et les Comités militaires. Savinkov devait assister à ce congrès. En descendant du train, il alla directement chez le général Kornilov et lui demanda un entretien particulier. Savinkov tenait à spécifier au géné-

ralissime que Kerensky était en ce moment le chef des partis de gauche, alors que lui, Kornilov, était celui des partis de droite, ou tout au moins qu'il était l'homme jouissant de la plus grande confiance dans les milieux non socialistes. Dans ces conditions, seule la collaboration étroite des chefs de ces deux éléments de la société pouvait sauver la Russie. Par conséquent Kornilov et Kerensky devaient marcher la main dans la main. Savinkov demanda alors au général Kornilov s'il envisageait la possibilité d'une pareille collaboration et quelle était son opinion sur Kerensky.

Kornilov se défendit d'être « le chef de la droite », mais il admit qu'un désacord entre lui et Kerensky, s'il se produisait, pouvait avoir des conséquences graves. Quant à la personne du ministre président, Kornilov ne cacha pas qu'il le tenait pour un homme de caractère faible, subissant facilement les influences étrangères, en outre ne comprenant rien aux choses militaires, de sorte qu'il estimait que, même sans la participation de Kerensky dans le cabinet, le gouvernement provisoire pouvait remplir sa sâche.

Les deux interlocuteurs s'entretinrent encore un peu sur le même sujet, et, à la fin de la conversation, Kornilov convint qu'étant donné la situation politique actuelle et les rapports d'une grande partie de la population envers Kerensky, lui seul, en effet, pouvait être à la tête du gouvernement et que pour lui, personnellement, il souhaitait de toutes ses forces la présence de Kerensky si le bonheur du pays l'exigeait.

Après cet entretien eut lieu la conférence, à laquelle participèrent Kornilov, Savinkov, le général Loukomsky et Filonenko. Savinkov déclara que le gouvernement se préparait à entrer résolument dans la voie indiquée par le général Kornilov, mais que la publication d'un acte pareil hâterait indiscutablement le coup de force des maximalistes, au côté desquels pourraient se ranger alors les soviets de Pétrograd. Dans ce dernier cas, c'est-à-dire si aux maximalistes s'adjoignait le conseil des ouvriers et des paysans, le gouvernement provisoire serait forcé d'agir contre eux aussi et d'agir par les armes. Dans cette conjoncture, Savinkov, au nom du gouvernement, demandait à Kornilov de concentrer des troupes autour de Pétrograd. Il fut convenu que la concentration des troupes une fois effectuée, Kornilov en informerait le gouver-

nement provisoire par un télégramme chiffré, lequel serait le signal pour déclarer Pétrograd en état de siège et promulguer l'acte du gouvernement établissant les nouvelles mesures touchant l'organisation de l'armée, au front et à l'arrière. Savinkov posa seulement cette condition qu'on n'envoyât pas la division du Caucase, dite « sauvage », faisant observer qu'il n'était pas commode de confier la défense de la liberté russe aux montagnards du Caucase. En outre, il s'éleva contre le choix du général Krymov pour commander ces troupes; sans lui dénier ses mérites de bon général, Savinkov ne le jugeait pas indiqué pour une mission aussi grave et délicate.

Le 25 août-7 septembre, Savinkov retourna à Pétrograd; le lendemain se terminait le congrès des Commissaires et des délégué des comités de l'armée. En clôturant le congrès, Kornilov déclara qu'il protestait de toutes ses forces contre le droit des Commissaires et des Comités de faire des rapports sur le commandement supérieur. Cette déclaration avait trait à ce que Savinkov et Filonenko, dans la séance du 24 août-6 septembre, avaient promis à Kornilov de rayer le paragraphe du projet des Commissaires et des Comités exprimant leur droit de faire des rapports sur le haut commandement, et de ne pas faire état de ce paragraphe au congrès. Or, cette promesse n'avait pas été tenue, et ce paragraphe avait été voté par le congrès.

Le 25 août-7 septembre au matin, arriva au quartier général V. N. Lvov, que Kornilov n'avait rencontré que deux fois dans sa vie, à Pétrograd, quand il commandait les troupes de la garnison de la capitale. Lvov n'était donc pas un ami de Kornilov, à peine une connaissance. Lvov se déclara envoyé par Kerensky et posa à Kornilov la même question que le ministre président lui avait posée à deux reprises, les 3 et 10 août. Il ajouta que si Kornilov estimait que Kerensky ne pouvait pas consolider le pouvoir du gouvernement provisoire, alors Kerensky se retirerait, et qu'il resterait si Kornilov s'engageait à le soutenir. Kornilov répondit que, dans la situation actuelle, il jugeait nécessaire l'établissement immédiat d'une dictature, sous quelque forme qu'elle fût établie, collective ou personnelle, et que, quel que fût le dictateur : Kerensky, Kaledine, Alexeiev, ou tel autre, il se soumettrait à lui sans réserve.

Lvov demeura d'accord que le gouvernement serait bientôt

amené à l'idée de la nécessité de la dictature, et il demanda à Kornilov quelle serait sa réponse, si le gouvernement le proposait comme dictateur. Kornilov répondit que si une pareille proposition lui était faite, vu les circonstances, il ne croirait pas possible de refuser. Il pria Lvov de bien dire au ministre président qu'en tout cas, et dans quelque combinaison que ce fût, la participation de Kerensky et de Savinkov dans le gouvernement était nécessaire. Il ajouta que ne pouvant à Petrograd garantir leur sécurité, il les priait de venir à la Stavka, où, sur sa parole d'honneur, il se portait garant de leur sécurité absolue. Kornilov renouvela ce dernier engagement en présence de son ordonnance Zavoïko, qui entrait en ce moment. Lvov prit congé du général en lui exprimant qu'il le tenait pour l'homme le plus noble au monde.

Le soir du 26 août-8 septembre, Filonenko, Zavoïko, et l'ancien député à la première Douma, Aladine, se trouvant réunis chez Kornilov, celui-ci leur raconta les conversations qu'il avait eues avec Savinkov et avec Lvov, et l'on discuta la question de la forme la plus désirable de la dictature. L'idée d'une dictature personnelle fut rejetée. La meilleure combinaison semblait être la suivante : 1° Un conseil de la défense nationale composé de six personnes munies de pouvoirs dictatoriaux : président, le généralissime ; vice-président, Kerensky; membres : Savinkov, Filonenko et autres; 2° Auprès de ce conseil siégerait un cabinet des ministres.

Dans la nuit, Filonenko informa de ce résultat Savinkov, avec qui il eut une conversation par fil direct sur l'appareil Hughes.

Kornilov pensait élaborer définitivement ses plans de réorganisation gouvernementale avec Kerensky et Savinkov, qu'il attendait au quartier général, et se proposait d'inviter à cette discussion encore tout un groupe d'hommes politiques.

La même nuit, Kornilov fut appelé à l'appareil Hughes par Kerensky; V.-N. Lvov était près de lui. Le ministre président demanda au général de lui confirmer s'il pouvait agir conformément aux renseignements que lui avait transmis Lvov. Kornilov répondit que les événements exigeaient des décisions rapides. Alors Lvov le pria de confirmer encore plus clairement la mission qu'il lui avait confiée. A cela, Kornilov répondit : « Je confirme que j'ai prié Alexandre Feodorovitch

(Kerensky) de venir à Mohilev. » Kerensky déclara qu'il comprenait le conseil de Kornilov comme la confirmation des paroles de Lvov; qu'il était trop tard maintenant pour partir, mais qu'il espérait partir le lendemain. Il demanda encore si Savinkov devait venir aussi, et si ce voyage était nécessaire au cas seulement de démonstrations maximalistes ou en tous cas. Kornilov pria Kerensky de venir sans faute avec Savinkov, indépendamment des démonstrations maximalistes : « Alors, au revoir et à bientôt », termina Kerensky.

Le 27 août-9 septembre le général Kornilov attendait l'arrivée du ministre-président, mais à sa place on recevait au quartier général un télégramme signé de Kerensky contenant l'ordre à Kornilov de remettre immédiatement ses fonctions au général Loukomsky.

A ce télégramme du ministre-président, le général Loukomsky répondit par la dépêche suivante :

Tous ceux qui touchent de près aux choses militaires savent parfaitement que dans l'atmosphère qui s'est créée du fait que le pouvoir appartient en réalité à une organisation irresponsable, dont l'influence dépravante sur les masses de l'armée est immense, tous savent qu'on ne peut pas réorganiser celle-ci, et que l'armée, comme force combative, doit s'effondrer définitivement d'ici quelques mois, après quoi la Russie sera forcée de conclure la honteuse paix séparée dont les conséquences pour le pays seront épouvantables.

Le gouvernement a pris des demi-mesures, qui ne font que prolonger l'agonie, destinées à sauver la révolution, mais qui ne sauvent pas la Russie.

Cependant on ne peut sauver la conquête de la révolution qu'en sauvant la Russie. Pour cela, il faut avant tout créer un pouvoir fort, capable de régénérer l'armée et d'assainir l'arrière. Le général Kornilov avait présenté à cette fin une série de mesures dont la réalisation a traîné en longueur. Le général Kornilov ne poursuivait là aucun but personnel, ce qu'il voulait, toute la partie saine de la société et de l'armée le voulait, aussi ; le pouvoir fort qu'il réclamait, pour appliquer les mesures qu'il préconisait, il le voulait pour rétablir l'ordre dans le pays. Les propositions dans ce sens que Savinkov et Lvov sont venus lui faire ont incité Kornilov à prendre une décision définitive, et à donner des ordres qu'il est maintenant trop tard pour modifier.

Votre télégramme d'aujourd'hui indique que la décision que vous aviez prise et qui, en votre nom, avait été communiquée par Savinkov et Lvov, est maintenant changée. Je crois de mon devoir, n'ayant

en vue que le salut de la patrie, de vous déclarer qu'il est impossible d'arrêter maintenant l'œuvre commencée avec votre approbation. Cela ne ferait qu'amener la guerre civile, l'effondrement définitif de l'armée et la honteuse paix séparée dont la conséquence ne serait pas, en tout cas, l'affirmation des conquêtes révolutionnaires. Pour le salut de la Russie, il est nécessaire que vous marchiez la main dans la main avec le général Kornilov et ne le remplaciez pas. Sa retraite amènerait des horreurs que n'a pas encore connues la Russie. Moi, personnellement, je ne puis prendre sur moi la responsabilité du commandement, ne fût-ce même que pour un court délai, et je ne considère pas possible d'accepter les fonctions du général Kornilov, car sa révocation sera suivie de la révolte de l'armée qui perdra la Russie. J'attends vos ordres urgents. 27 août 1917, 18 heures. Loukomsky. N° 6406.

(*A suivre.*)

J.-W. BIENSTOCK.

LA PRIÈRE SUR L'ACROPOLE

Cum grano salis.

A Madame Gabrielle Réval.

I

Le « vieux papier » que Renan retrouva, comme « par hasard », parmi ses notes de voyage, et qu'il publia dans ses *Souvenirs*, contenait ceci : « Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté. »

Bien candides, vraiment, seraient ceux qui prendraient cette phrase au pied de la lettre et croiraient, sur la foi des écritures moulées, que la prière fameuse a été improvisée et réellement prononcée dans la *Cella* du Parthénon.

Il n'en est rien : elle n'est point sortie de la tête de Renan comme Minerve tout armée du cerveau de Zeus qui enfanta sa fille « après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément » : elle fut méditée longuement, composée à loisir, polie et repolie; d'où son extrême perfection de forme.

On ne réfléchit pas assez, dit Em. Gebhart, à la figure même de cet acte de foi païenne et rationaliste, œuvre laborieuse d'érudition, plus semblable à la docte compilation d'une encyclopédie allemande qu'à un élan spontané de mysticisme. Je vois encore, ajoute-t-il, en notre bibliothèque française d'Athènes où Renan venait travailler à son gré, les monuments de philologie germanique d'où il était si facile de tirer le trésor d'attributions théologiques ou métaphysiques ou esthétiques d'Athéna.

J'imagine qu'en écrivant le titre de sa *Prière* Renan dut sourire, car il commettait une de ces petites supercheries littéraires dont il avait coutume et que sa conscience d'harmonieux écrivain ne réprouvait pas. Et qu'on ne m'aille point accuser

de faire un jugement téméraire ou de m'ériger en « contradicteur obstiné » de la légende ; j'appuie mon dire sur les confidences de Renan lui-même. Dans la préface de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il écrit :

Ce qui est une qualité dans l'histoire eût été ici un défaut : tout est vrai dans ce petit livre, *mais non de ce genre de vérité* qui est requis pour une Bibliographie universelle. *Bien des choses* ont été mises afin qu'on sourie ; si l'usage l'eût permis, j'aurais dû écrire à la marge : *cum grano salis*.

Cette confession est d'une ingénuité charmante. Il y a d'ailleurs, dans les *Souvenirs* toujours, un aveu plus suggestif encore : au moment de faire son examen de conscience, Renan déclare, en toute sincérité d'âme, que depuis 1851, il ne croit pas avoir commis un seul mensonge, « excepté, naturellement, « les mensonges joyeux de pure entrapélie, les mensonges « officieux et de politesse que tous les casuistes permettent, « et aussi les *petits faux-fuyants littéraires* exigés, en vue « d'une vérité supérieure, par les nécessités d'une phrase bien « équilibrée ». Renan n'avoue-t-il pas aussi, à propos du *bonhomme Système*, avoir reçu de M. Duportal de Goasmeur des détails nouveaux qui ne confirment pas certaines suppositions que faisait sa mère, et n'avoir rien changé à sa rédaction première, pensant qu'il valait mieux laisser à M. Duportal le soin de dire la vérité sur ce personnage singulier, ce qui est du Vertot tout pur. Renan pouvait d'ailleurs, en agrémentant la vérité de légères fioritures, s'autoriser de l'exemple de J.-J. Rousseau qui confesse avoir écrit souvent « pour le plaisir d'écrire, ajoutant à des choses réelles des ornements inventés ». C'est ce que l'on peut lire dans les *Rêveries d'un Promeneur Solitaire*, à l'endroit où Jean-Jacques, parlant de ses *Confessions*, affirme « s'être peint de profil ».

L'on ne pourra pas, après cela, en épiloguant sur le titre de la Prière, traiter Ernest Renan de *Crétois*, comme le faisait un jour, en ma présence et avec une malice infinie, le feu Cardinal Mathieu. Epiménide, qui était Crétois, et saint Paul, qui les connaissait bien, assurent tous deux que les Crétois *étaient* menteurs (je dis *étaient*, car je ne saurais attenter à l'honneur des insulaires de la moderne Candie) : « *Cretenses semper mendaces* », remarque ethnologique d'autant plus

désobligeante que l'Apôtre était inspiré du Saint-Esprit et qu'elle est consignée dans les « cahiers sacrés ».

Mentir, c'est parler contre sa pensée à dessein de tromper; or Renan prend soin de nous avertir qu'il économise ou farde quelquefois la vérité ; donc il ne ment point puisque nous sommes prévenus. Je prendrai donc la Prière sur l'Acropole *cum grano salis*, avec un grain de sel, pour complaire à son auteur et obéir à ses intentions.

Renan, après coup et à tête reposée, se livra, par dilettantisme, au *lusus estheticus* d'assembler des phrases d'un nombre et d'une eurythmie admirables, qui rappellent fort la Prière de Salambô à la Lune, et cela pour égayer ses esprits, comme aussi pour le plaisir de brûler en l'honneur de la Déesse aux yeux bleus ce qu'il avait adoré au temps de sa primevère. Et il aurait pu dire, comme Fr. Jehan des Entommeures, en une glose explicative du grain de sel, quoiqu'en un sens moins accommodatice que celui où l'employait le moine de Rabelais : « Ce sont couleurs de rhétorique cicéroniane. » Il cisela une coupe avec un art infini, à la manière exquise de Benvenuto Cellini, pour faire à Pallas une libation de nectar et d'ambroisie; cette libation, il la fit en chambre, seul et loin des fouies, et non pas au milieu du parfum de l'oliban, tout en immolant des colombes sur les marbres écroulés du Parthénon. Venu à l'Acropole en archéologue, il ne fut saisi d'aucun transport; il ne s'assit point sur le trépied, il ne célébra pas d'orgie au sens dionysiaque du mot qui signifie *être dans un état d'excitation d'âme*, et l'on ne saurait dire de lui ce que l'Ecriture, qu'il aimait tant citer, proclame de la pythonisse qui évoqua l'ombre de Samuel devant Saül apeuré : « *Est mulier Pythonem habens in Endor!* » Il ne fut pas possédé par un Python.

Ce ne fut pas sous l'archontat de Dyonisodore, qui était l'Eponyme au temps de saint Paul, mais bien l'an 1865, en février, qu'Ernest Renan, accompagné de sa femme, arriva, un beau jour, à Athènes. Il revenait d'Egypte, descendit à l'hôtel d'Angleterre qui se trouvait rue d'Eole, et sitôt reposé alla saluer M. Daveluy qui dirigeait alors l'Ecole Française.

Voici d'après Emile Gebhart, qui s'y trouva intimement mêlé, la véridique histoire de la visite de Renan au Parthénon, « *par un après-midi d'un hiver grisâtre* ». Il la conta jadis, avec

infiniment de charme et d'esprit dans *l'Opinion*, en un article qu'il eut la gracieuseté de me faire tenir et que je garde toujours; moi-même j'ai recueilli de sa bouche, à Rome, un soir, à l'heure de l'*Ave Maria*, chez S. E. le cardinal Mathieu quelques détails complémentaires sur la façon dont l'auteur de la *Prière* se comporta quand il fut sur l'Acropole.

Or, donc, raconte Gebhart, un matin de février 1865, le directeur de l'Ecole Française d'Athènes, Daveluy, me manda en son cabinet et me dit :

M. Renan vient d'arriver à Athènes avec Mme Renan. Je vous prie de lui servir de guide pendant quelques jours; lui-même il désire votre compagnie.

A une heure de l'après-midi nous montions tous les trois à l'Acropole, parmi les rouges anémones et les pâles asphodèles. La visite dura deux heures. M. Renan connaissait d'avance tous les mystères archéologiques. L'incomparable ruine se déployait à ses yeux telle qu'un livre où il lisait à haute voix sans jamais hésiter. A aucun moment, il n'eut l'émotion plus littéraire encore que religieuse dont témoigne *la Prière*. Il admirait et expliquait comme il eût fait en une séance de l'Académie des Inscriptions. Mais il ne fit entendre ni *Magnificat* ni *Gloria in excelsis*, en l'honneur de Minerve aux yeux glauques.

Ceci est la vérité toute nue. Ce fut peut-être, dira-t-on, le lendemain ou le surlendemain que le coup de foudre éclata : ce qui signifie : un élégant travail de rhétorique païenne amusa et occupa l'esprit de M. Renan. Il le *confia à loisir* à ce fragment de papier que, plus tard, il retrouva fortuitement. Mais que nous sommes loin du ravissement de saint Paul!

Cependant la *Prière* est un si bel ouvrage d'orfèvrerie alexandrine qu'on ne saurait l'abandonner comme une fiction romanesque. La litanie d'Athéna dut chanter dans la pensée de Renan, verset par verset, alors qu'assis sur la colline opposée à l'Acropole, appuyé contre le dé de pierre qui fut la tribune de Démosthènes, le pèlerin d'Athéna contemplait chaque soir les Propylées et le Parthénon dorés par les rayons du soleil couchant. En ces quelques pages de prose harmonieuse sont encloses les sensations délicates du merveilleux dilettante au temps de son séjour à Athènes. La *Prière* eut ainsi une *réalité symbolique*...

Comme on le voit, Gebhart penche vers les distinctions élégantes, et il arrange toutes choses au moyen d'un « procédé d'entente qui n'eût point déplu à Renan, en établissant un *distinguo* entre la vérité historique qui séduit les gens d'es-

prit simple, et la vérité symbolique qui enchante les raffinés, les lettrés subtils, les chevaliers errants et les *cavaliers de chevaux factices* ».

Est-ce à dire que la Prière à Pallas n'a jamais été prononcée sur l'Acropole ? — Que non point : elle a été récitée plusieurs fois sur l'Acropole et ailleurs; sur l'Acropole par des Anglaises et quelques dilettantes épris de couleur locale qui trouvaient que cela faisait bien dans le tableau ; — ailleurs, notamment à Tréguier où elle le fut en musique, lors de l'érection de la statue de Renan, ce qui, à parler franchement, était plutôt un manque de tact *pommé*, comme on dit en Bretagne, étant donné la Province, le décor et l'ambiance. — Et voilà quelques années, M. Jean Richepin, évoquant le grand poète italien Giosue Carducci, qui,comme Baudelaire, fit une litanie à Satan, mélopa, de sa belle voix, la *Prière* à Pallas Athéné « devant des gens qui n'y pensaient point ».

§

Les déportements de M. Renan, sur l'Acropole, en présence « du miracle grec », furent tels : arrivé au sommet formant plateau du roc sacré des Cécropides, il s'arrêta, s'émerveilla et, les mains derrière le dos, se répandit en épiphonèmes admiratifs; puis il se mit à parcourir l' « incomparable ruine » en connaisseur documenté de la bonne manière, expliquant, citant, commentant, esthétisant à ravir, répondant par des *mais bien certainement* aux observations du bon Gebhart, courant, descendant, montant, redescendant, remontant, cherchant, se fatiguant à plaisir, — cependant que Mme Renan s'était assise, lasse, sur un fût de colonne où elle s'abîma dans une contemplation muette. Il s'extasia longuement devant ce délicieux temple de Nikè Aptère à qui les Athéniens coupèrent les ailes pour qu'elle ne s'envolât pas de chez eux; il refit doctement l'histoire de la citadelle merveilleuse, célébra Phidias et les architectes Ictinas et Callicrates qui surent y « cristalliser l'idéal en marbre pentélique » ; la pensée que les Turcs furent cause de la destruction de l'Acropole,pour y avoir installé une poudrière dont l'explosion ravagea le chef-d'œuvre de Beauté, l'irrita extrêmement, et il se ressouvint fort à propos d'un hymne guerrier qu'il avait composé en strophes saphiques et adoniques, lorsqu'il faisait ses humanités à Saint-Nicolas du Chardonnet et dont le refrain, *Sternite Turcos*,

lui sembla tout à fait de circonstance : il s'indigna fort contre Lord Elgin, « ce Calédonien qui brisa le temple, à coups de marteau, pour l'emporté à Thulé » et fit des vœux pour appeler le jour où toutes les villes qui ont pris des débris du temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareraient leurs larcins et formeraient des théories sacrées pour rapporter les reliques qu'elles possèdent, puis rebâtiraient les murs aux sons de la flûte pour expier le crime de l'infâme Lysandre. Il lui plut de rappeler le voyage de saint Paul à Athènes, sa promenade à travers les parvis et l'autel du Dieu inconnu ; il établit des comparaisons entre le style dorique du Parthénon et le style gothique, déprisant un peu trop le second qu'il qualifia de paradoxe architectural. Toutes ces choses trouvèrent plus tard un écho dans sa *Prière*, mais il faut convenir qu'il erra lorsqu'il dit à la Déesse que ces temples gothiques, trois fois hauts comme le sien et semblables à des forêts, ne sont pas solides, qu'ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans : la cathédrale de Reims qui compte près de huit siècles de vie aurait certainement duré bien longtemps encore si les Barbares n'étaient venus la ruiner; mais, comme le dit si bellement M. Edmond Rostand :

> Rendons grâce aux pointeurs du stupide canon,
> Puisque, de leur adresse allemande, il résulte
> Une honte pour eux, pour nous un Parthénon!

La visite dura deux heures pendant lesquelles M. Renan se montra bien plus occupé d'archéologie et d'histoire que de mysticisme. Il n'eut pas l'air un seul instant de vouloir entrer en oraison et, pour m'exprimer en termes bibliques, il ne fut pas le prophète qui sacrifie sur les hauteurs. Il ne parla pas du tout de s'attacher au stylobate du temple ou de se faire stylite sur ses colonnes, et il ne lui vint pas en pensée, ce jour-là, de rouler sa foi abolie dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts.

Quand il eut bien vu, bien admiré, bien disserté, il redescendit vers la ville, *plenus sermonibus* ; il s'arrêta pour cueillir quelques-unes des anémones rouges et des asphodèles qui fleurissaient les pentes ; il les offrit galamment à Mme Renan et en inséra deux ou trois dans le portefeuille qu'il avait sur lui. Et il rentra, rue dÉ'ole, à l'hôtel d'Angleterre, préférant, au fond, sa chambre à une cellule sur l'architrave du Miner-

vium. Il retint aimablement Em. Gebhart à dîner et ne cessa de discourir de la plus agréable façon du monde; durant le repas, il déplora la perte de la « Chrysséléphantine », s'apitoya encore sur le sort des marbres émigrés ailleurs et nota d'un caillou blanc la journée qu'il avait dédiée à Athéné Pallas.

II

J'ai insinué que la Prière sur l'Acropole n'était pas sans rappeler la prière à la lune de *Salammbô*, et cela au point qu'on a pu se demander si celle-ci n'avait pas influé sur celle-là ; même forme litanique, même rythme, mêmes phrases lapidaires. Et de fait si l'on confère des textes, il s'y rencontre des analogies telles, et de telles ressemblances, qu'on pourrait être porté à croire, comme d'aucuns l'ont fait, que Flaubert avait inspiré Renan.

Salammbô parut en 1862 ; la prière sur l'Acropole ne fut publiée, pour la première fois, que le 1er décembre 1876, dans la *Revue des Deux Mondes* : les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* ne sortirent des presses de Calmann-Lévy que plus tard, c'est-à-dire en 1883. — Le livre de Flaubert fit du bruit, tant dans le monde des Chartes que dans le monde des Lettres : les discussions passionnées qu'il souleva en sont la preuve. Je m'assure que Renan, épris des choses antiques, fut des premiers à le lire et, malgré qu'il en eût, il ne put point n'admirer pas le parfait styliste qu'était l'auteur de la prière à la Lune. — Mais penser pouvoir oser dire que Renan imita Flaubert, c'est à mon humble avis faire montre de bien peu de clergie et surtout de bien peu de lecture.

Il faut avouer d'abord que Renan ne professait pas grand dévotion pour l'auteur de *Mme Bovary*. Quand il parle de lui, dans ses *Souvenirs*, c'est avec un sourire d'ironique compassion : il l'appelle « *ce pauvre Flaubert* » et le déprise jusque-là qu'il lui reproche de n'avoir pu jamais comprendre ce que Sainte-Beuve raconte, dans son *Port-Royal*, de ces solitaires qui passaient leur vie dans la même maison en s'appelant Monsieur jusqu'à la mort, et cela, parce que, d'après lui (et somme toute, c'est bien possible), Flaubert ne se faisait pas une idée de ce que sont les natures abstraites. Ce jugement n'est pas pour surprendre de la part de Renan qui craignait de donner du corps même à l'amitié et qui, cherchant à se

représenter l'unique paire d'amis qu'étaient Berthelot et lui, se figurait deux prêtres en surplis se donnant le bras, ce qui est tout de même une fantaisie assez singulière et qui ne répond pas à l'image qu'on se fait généralement de l'amitié.

Non, Renan n'imita point Flaubert, encore qu'on puisse illustrer d'une glose comparative les textes. La vérité est autre : ils avaient lu tous deux Apulée ; c'est Apulée qui les inspira. La Prière à la Lune et la Prière sur l'Acropole ne sont que des pastiches admirables, plus admirables même que les modèles, de la double Prière de Psyché à Cérès et à la Lune, et de la conjuration du prêtre Zaclas.

Indépendamment du roman d'Apulée qu'il possédait mieux qu'homme du monde, E. Renan avait dû trouver, à la bibliothèque française d'Athènes, l'inscription de Nisa, rapportée par Diodore, et les hymnes d'Andros, d'Ios et de Cius, compositions grecques et latines en l'honneur d'Isis ; et à ce propos qu'il me soit permis de parler ici d'une litanie d'Isis qui fait partie de la précieuse collection des papyrus d'Oxyrhynchus et qui a été éditée, en 1915, à Londres, par MM. Grenfell et Hunt. M. Georges Lafaye l'a expertement étudiée et traduite dans la *Revue de Philologie*. C'est une de ces Litanies Sacerdotales comme on en retrouve chez presque tous les peuples antiques : elle a, comme le remarque M. G. Lafaye, une parenté évidente avec les trois morceaux d'Apulée, l'inscription de Nisa, et les trois hymnes que j'ai citées plus haut : elle est fort longue, écrite en demi-onciale, et présente cette particularité d'évoquer tous les noms qu'on donnait à la Déesse dans les divers sanctuaires qui lui était consacrés. Je glanerai parmi les noms de la Déesse Polyonyme. L'Invocateur l'appelle : « Unique, Dispensatrice des Grâces, Douce, Tendre, Immortelle, Longue sans père, Joie et Salut des hommes, Toute-Puissante et très Grande, Isis Souveraine, Hestia maîtresse du monde, Calculatrice, Chérie des dieux, Parfaite, Reine Sainte, ATHÉNA Victorieuse, Elément primordial, Arbitre du Succès, Prophétesse, Providence, Sagesse, Habile à écrire, Bonne fortune, Imagination, Dame de la mer, VÉRITÉ, ATHÉNA, CORÉ, Qui mène au bon port, Immaculée, LUNE, DÉESSE DE LA PENSEE !... »

On trouve, dans l'illation, des phrases amples et majestueuses : en voici quelques-unes :

Tu conduis le soleil depuis son lever jusqu'à son coucher et tous les dieux se réjouissent.

Au lever des astres les peuples t'adorent sans se lasser, toi et les animaux sacrés, dans le sanctuaire d'Osiris, et ils deviennent joyeux quand ils prononcent ton nom.

Tu purifies toutes choses : tu as fixé chacun des jours faits pour la joie.

Ayant découvert toute la saveur du vin, tu l'as distribué d'abord dans les fêtes des dieux.

C'est toi qui as créé tous les éléments humides et secs, chauds et froids, dont se compose l'Univers.

C'est toi, Maîtresse de la terre, qui pousses les fleuves hors de leur lit, le Nil d'Egypte, l'Eleuthéros de Tripoli, le Gange de l'Inde ; c'est toi qui assures l'existence du monde.

Tu règnes sur les vents, la foudre, l'éclair et la neige : tu commandes à la lumière et aux flammes !...

Apulée devait connaître cette prière ou quelque autre du même genre : Renan, s'il n'eut pas entre les mains le papyrus d'Oxyrhynchus en eut certainement d'autres analogues où il puisa l'idée et la forme de sa prière ; morceau de rhétorique savante, sans rien de décousu, d'un art fignolé, rythmé, parachevé.

Il m'est tombé récemment entre les mains deux livres de M. Ch. d'Orino ; ce sont des livres spirites : du sein de l'*erraticité* Renan parle beaucoup ; il a dicté des chapitres entiers sur les premières incarnations humaines, sur l'homme sauvage, sur les progrès par l'intelligence, l'influence des astres, le socialisme, les missions diverses des esprits. Je suis sûr que si on l'interrogeait au sujet de la Prière « *qu'il fit sur l'Acropole* », il répondrait qu'il faut prendre cette manière de dire *cum grano salis*.

G. AUBAULT DE LA HAULTE CHAMBRE.

M. DESFONTAINES

et Mme SIMONE (dans *les Bators et la Finette*).

ÉVOCATION

—

A l'Auteur du « Disciple ».

Sous le gros visage en boule
D'une lune trop blanche au
Centre du ciel lourd et chaud
L'eau de la rivière coule ;

Et du sentier où je suis
Dans le noir que font les branches
Des vieux saules qui se penchent
Sur l'eau noire, je la suis...

Je la suis; fade m'imprègne
L'odeur des herbages mous
Qui monte des lents remous
De l'eau tiède. — Je m'y baigne

En imagination,
Je m'y baigne et m'y contemple
En un dédoublement : ample
Et fine sensation!

Je m'y baigne! une invisible
Main me glisse autour du rein...
Quelle faunesse m'étreint
Par les bras de l'eau flexible ?

Je clos mes paupières sous
La pénétrante finesse
Des baisers de la faunesse
Aux bras mous, et m'y dissous...

Je m'y vois, mélancolique
Noyé bien mort et bien vert
Et deci, delà couvert
De mousse et de vase, oblique

Le long des joncs et roseaux
Descendre au fil de l'eau, courbe,
Toujours jambe ou tête lourde
Allant bas entre deux eaux ;

Tantôt jambe, tantôt tête
A l'aval, en descendant
Je tournoie... et, se pendant
A mon orteil maigre tette

Un fin gourmet de goujon ;
Quand, plein de gaz, en calotte
Sphérique mon ventre flotte
Comme un bizarre bouchon ;

Les yeux de la lune louchent
Vers ce blanc sosie au sein
Des eaux tièdes sous l'essaim
Bourdonnant des grosses mouches...

JEAN BRAUD.

GAMBETTA

(SOUVENIRS PERSONNELS)

—

« Il n'y a pas un seul jour depuis la guerre, me disait le général Gallieni, où Gambetta n'ait encore grandi. »

§

J'ai abordé Gambetta pour la première fois en 1876. J'avais vingt ans et je faisais mon droit. Comme tous les républicains de ma génération, je professais pour Gambetta une vive admiration. Anatole de la Forge, préfet de l'Aisne en 1870 et défenseur de Saint-Quentin, me donna une lettre d'introduction pour lui. Je ne me présentai point sans quelque émotion, un certain dimanche de septembre, aux bureaux de la *République française*. Gambetta me reçut aussitôt, s'amusa, je pense, de mon trouble. Albert de Mun a dit de lui qu' « il avait le charme de l'accueil et le secret des mots encourageants ». Il me questionna sur mes études et sur la politique au Quartier Latin, tout comme il venait d' « ordonner » l'invalidation du noble orateur catholique, « avec des paroles d'une grâce infinie ».

Bien qu'il m'y eût invité, je n'osai pas retourner chez Gambetta. Je ne le revis que l'année d'après, le 16 mai 1877, dans la soirée du jour où le maréchal de Mac-Mahon avait congédié un peu vivement Jules Simon. C'était dans un salon ami où il fréquentait quelquefois. La maîtresse de la maison me présenta à lui. Il me reconnut, ou fit semblant, et me fit reproche de n'être pas revenu le voir. Je m'y risquai peu après. Il avait lu, ou parcouru, une dissertation où j'avais esquissé à grands traits un très grand sujet (*l'influence historique de la*

France sur l'Allemagne), et qui avait été mes débuts à la *Revue Politique et Littéraire*. Il était au plein de la grande lutte contre l' « Ordre moral ». Il m'entretint de mon article, comme si le baromètre avait été au calme. On me pardonnera de noter ici que je l'entends encore me dire de ce juvénile essai : « Cela est vu de haut. » Il m'invita à collaborer par des articles littéraires à la *République française* et à m'entendre à cet effet avec le rédacteur en chef du Journal, Challemel-Lacour. Il me demanda encore d'écrire une brochure de propagande républicaine pour la réélection des 363.

Je sortis de chez lui à peu près ivre de joie et d'orgueil. Après tant d'années, cela ne me paraît pas si ridicule.

L'accueil de Challemel-Lacour ne ressembla point au sien. Comme je lui dis, sur son interrogation, que je n'avais jamais fait de journalisme : « Qu'est-ce que ces petits jeunes gens, grogna-t-il, que m'envoie *Monsieur* Gambetta ? » Il fut, par la suite, le plus tendre et le plus paternel des amis et il est l'un des hommes que j'ai le plus aimés. Mais il avait le caractère et, aussi, la digestion difficiles, et il avait, sans doute, ce jour-là, quelque sujet de mauvaise humeur. Il prit sur son bureau l'*Histoire des Hongrois* de Sayous et me « commanda » de lui faire une *Variété* sur ces deux gros volumes. Je me crus ramené au lycée, à la classe, plutôt austère de mon professeur de seconde, M. Foucart.

Je préférai, nécessairement, travailler « pour » Gambetta. Je mis l'*Histoire des Hongrois* dans un coin, et j'écrivis d'un trait ma brochure de propagande : *la République ou le Gâchis*, le gâchis étant l'Ordre moral. J'en portai aussitôt le manuscrit à Gambetta qui me pria de lui en faire la lecture ; il l'approuva, la fit imprimer, et l'un des parquets de M. le duc de Broglie, celui de Tarascon, ordonna contre moi des poursuites « pour outrage au maréchal ».

Voici quel était le passage incriminé : « Si les élections sont républicaines, le maréchal ne pourra choisir qu'entre ces deux partis : Ou faire exécuter la volonté souveraine du pays, ou donner sa démission de Président de la République. » Je cherchai par la suite à me persuader, sans y parvenir, que Gambetta, ayant cueilli ces lignes au vol, en avait fait son fameux dilemme : *Se soumettre ou se démettre*.

J'étais dans la grande bataille ! Je serais condamné ! Je

connaîtrais, moi aussi, la paille humide des cachots de l'infâme Réaction !

O jeunesse ! printemps de la vie !

Je devais être, finalement, compris dans la première loi d'amnistie, présentée par Dufaure, après la victoire des 363.

Désormais, j'allai fréquemment chez Gambetta, je l'accompagnai dans les réunions publiques, il m'enrôla dans un de ses comités d' « action ».

Je n'avais pas cherché à revoir Challemel-Lacour, je le rencontrai quelque temps après à une soirée chez Emile de Girardin ; il s'informa, mais, cette fois, avec beaucoup de bonne grâce, de mon article sur « les Hongrois ». Il était de belle humeur et charmant. Je lui dis qne je venais de terminer l'article et que je me proposais de le lui porter le lendemain. Je l'écrivis dans la nuit. Il le parcourut, m'en fit compliment et le fit paraître sans délai. About m'écrivit le lendemain : « Mon cher confrère, après votre magnifique article sur les Hongrois, je n'ose plus me dire le vôtre... » Les hommes de ce temps-là aimaient les jeunes gens et les poussaient. Puis, Gambetta me fit entrer dans la rédaction politique de la *République française ;* Challemel-Lacour me donna à traiter les questions de politique étrangère ; c'est une façon comme une autre de commencer à s'en instruire.

L'année d'après, Gambetta me confia la publication de ses discours « avec commentaires historiques ». Il en avait précédemment chargé Eugène Spuller, le plus ancien et le plus cher de ses amis. Mais Spuller était député et absorbé par le travail parlementaire. Gambetta m'écrivit que Spuller était « enchanté de m'avoir pour substitut » et me souhaita « bonne nage ». Je ne devais achever qu'après sa mort ce travail dont je tirai grand profit pour mon éducation politique. Les onze volumes des discours de Gambetta sont un véritable cours de politique générale et de politique parlementaire. Lors de son court ministère, il me prit comme chef du cabinet à la présidence du conseil ; Auguste Gérard, depuis ambassadeur, et Hanotaux étaient chef et sous-chef de cabinet aux Affaires étrangères. Je rédigeai l'exposé des motifs de son projet de révision de la Constitution ; il en donna lecture à la Chambre dans la séance du 14 janvier 1882. Il lisait à merveille, de sa voix pleine et chaude. L'accueil fut franchement mauvais. Si-

lence à gauche et au centre. Rumeurs à droite, à la gauche radicale, et à l'extrême-gauche. La Commission, qui fut élue dans les bureaux pour l'examen du projet, compta 32 membres hostiles (Clemenceau, Ribot, Camille Pelletan, Andrieux, Marcère, Horace de Choiseul, Barodet, etc.) et un seul membre favorable, Marcellin Pellet, rédacteur à la *République française*. Le ministère fut renversé le 26 janvier.

§

Etais-je trop jeune pour bien comprendre Gambetta? Ou bien, l'ai-je tout au contraire mieux compris parce que j'étais jeune et que j'avais pour lui une admiration sans arrière-pensée?

Sa fortune avait été trop rapide et sa supériorité trop éclatante, pour que nombre de ses contemporains, et ses cadets autant que ses aînés, n'en eussent pas de la jalousie, ce qui ne lui échappait point, comme il s'apercevait aussi que certains se servaient de lui pour leurs intérêts plus qu'ils ne le servaient pour sa politique. Surtout, sa puissante personnalité débordait de beaucoup les cadres du parti républicain, qui ne tenait pas à ouvrir ses rangs aux convertis des anciens partis, alors que, même à l'époque des luttes les plus ardentes, il eut l'ambition raisonnée de faire entrer le pays tout entier dans la République. Il ne voulut rien être que par son parti et il ne comprit pas la République autrement qu'entourée d'institutions républicaines ; mais il ne faisait pas dater de la République ni de la Révolution l'histoire de France, il en avait l'intelligence profonde et il aspirait davantage à y tenir devant la postérité une grande place qu'à être chômé sur le calendrier des républicains de profession.

Aussi ses jeunes amis étaient-ils plus accessibles à son action, dans ce qu'elle avait de plus général et de plus noble, que ses plus anciens compagnons. Il se trouva plus d'une fois dans la nécessité de se justifier devant ceux-ci précisément des actes et des desseins qui parlaient d'eux-mêmes à l'âme de ceux-là et qui l'ont porté devant l'histoire, au-dessus des autres chefs républicains, dans une sphère plus lumineuse et plus pure.

Il m'emmenait assez souvent promener avec lui, parlant devant moi plus qu'il ne causait avec moi et, je dirais volontiers, essayant ses idées. Plus elles étaient larges et plus elles

portaient loin, plus j'en étais ravi, ce qui n'était point sans lui faire plaisir. Quand j'allais ensuite aux bureaux du journal, j'y éprouvais comme une sensation de resserrement. Sans doute, la bataille quotidienne ne peut pas se poursuivre comme une offensive de grand style vers l'avenir. Tout de même, il y avait souvent entre la pensée de Gambetta et la politique de son journal un écart trop considérable.

C'est dans la correspondance de Gambetta avec Mme Léonie Léon, quand on la pourra publier toute entière, que la postérité trouvera sa véritable pensée sur les événements et sur les hommes. Les fragments qui en ont paru en donnent déjà une idée assez exacte. Apparemment, l'ardeur qu'il porte dans les grandes affaires de l'Etat le fait éclater quelquefois en des diatribes sans mesure et des doléances excessives. Il aurait révisé lui-même, à tête reposée, plus d'un de ses jugements, non seulement sur les personnes, mais sur l'ensemble de la représentation populaire, issue, à la vérité, du scrutin d'arrondissement qu'il maudissait en public comme dans le particulier, et sur la démocratie. Pourtant, c'est bien du plus profond de son cœur angoissé, pour l'avenir et avec toute la lucidité de son cerveau qu'il menace « d'abandonner à leur irrémédiable impuissance » les médiocrités et les haines parlementaires qui se sont coalisées contre sa politique « de fierté nationale » et sa volonté d'établir dans la République « un gouvernement digne de ce nom ». Pourtant, encore, c'est en toute sérénité d'esprit qu'errant dans les rues de Gênes et s'oubliant dans « la rêverie du passé : l'admirable aventure de Colomb, les audacieuses courses marines des Doria, les grands coups d'épée des Spinola », il envie au berceau de sa famille paternelle « une République où la force et la dignité marchaient de pair avec la liberté populaire ». Lui faudra-t-il se « résigner à ne plus fatiguer ses aveugles contemporains de ses projets de restauration nationale » (1) ?

Je serais taxé pour le moins d'inexactitude ou de parti pris si je relatais toutes les craintes qu'il éprouvait, dès les années qui furent les meilleures, pour l'avenir du régime parlementaire, — faussé dans son principe par la détestable politique des surenchères et la politique plus misérable encore de clien-

(1) Lettres des 12 et 19 janvier, du 15 février et du 6 juillet 1882 (publiées dans la *Revue de Paris* du 1er décembre 1909).

tèles, — et pour l'avenir d'une démocratie élective dont les compétitions et les influences prétendent faire « le gouvernement d'une maison privilégiée qui voit pulluler les créatures autour d'elle ». Mais il a prononcé cette dernière phrase, en plein Belleville, au mois d'août 1881, et il revient incessamment sur ce thème dans les lettres à celle qu'il appelle « la sage Minerve ».

Il a emprunté « à son ami Peyrat », dans l'un de ses discours les plus retentissants, la formule dont il a fait un cri de guerre : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » et il resté, jusqu'à sa dernière heure, l'adversaire juré des oppressions théocratiques et de la mainmise par l'Eglise sur la politique, positiviste et libre-penseur. Mais qu'ont fait et que vont faire les sectaires de cet anticléricalisme, à la fois bouclier et épée de la liberté de conscience et des droits souverains de l'Etat, et qui n'a pas été moins dans la tradition de la monarchie capétienne que dans celle de la Révolution? Convié à une cérémonie religieuse à l'occasion de la mort de Victor-Emmanuel, il se rendra à l'église : « Ce ne sont pas les quolibets qui pourront jamais me faire peur et me barrer la route (1). » Le fait d'arrêter la carrière d'un officier ou d'un fonctionnaire, parce qu'il va à la messe, ou que sa femme fréquente les églises, ou que ses enfants reçoivent une éducation religieuse, lui aurait fait horreur. Lui aussi, ce n'est point pour cela qu'il avait vaincu à Marathon!

Je me souviens de la soirée où le télégraphe apporta la nouvelle de l'élection du cardinal Pecci qui allait être le pape Léon XIII. Il vint s'asseoir à la grande table autour de laquelle avaient coutume de s'asseoir les rédacteurs de la *République* pour les les journaux. Avisant Louis Combes, l'auteur pénétrant et érudit des *Curiosités révolutionnaires*, il l'interpella : « Eh bien! Combes, que pensez-vons de la nomination du cardinal Pecci? — Monsieur Gambetta, répliqua le petit vieillard fluet, nous ne fréquentons pas le même monde. » Evidemment. On parle d'autre chose.

Mais, le soir, Gambetta écrivit à Mme Léon ces lignes admirables dont il n'aurait pu faire passer que la petite monnaie dans son propre journal :

(1) 16 janvier 1878.

« Aujourd'hui (*20 février 1878*) sera un grand jour, la paix venue de Berlin », — un discours de Bismarck sur la question d'Orient, — « et peut-être la conciliation faite au Vatican. On a nommé le nouveau pape : c'est cet élégant et raffiné cardinal Pecci, évêque de Pérouse, à qui le vieux Pie IX, jaloux, avait essayé en mourant d'enlever la tiare en l'instituant camerlingue. Cet Italien, plus diplomate que prêtre, est passé au travers de toutes les mailles des jésuites et des clergés exotiques : il est pape, et le nom de Léon XIII qu'il a pris me semble du meilleur augure. Je salue cet avènement plein de promesses. Il ne rompra pas ouvertement avec les traditions et les déclarations de son prédécesseur; mais sa conduite, ses actes, ses relations, vaudront mieux que les discours, et, s'il ne meurt pas trop tôt, nous pouvons espérer un mariage de raison avec l'Eglise (1).

Ce ne fut point Léon XIII, ce fut Gambetta qui mourut trop tôt.

§

Il y a donc, après tant de publications, un Gambetta encore inconnu, qui ne pourra être révélé que par lui-même, par ses lettres à la compagne des dix dernières années de sa vie et dont il allait faire sa femme quand un accident stupide brisa cette noble existence. Cependant le Gambetta de ces lettres et de tant d'entretiens, qui ne sont pas morts dans tous les souvenirs, ce Gambetta ne diffère de l'autre que par des nuances surtout dans la forme, et sa conscience est si droite qu'il se les reproche parfois.

Les hommes, même les plus puissants par la pensée et par le caractère, sont assez souvent tissus de contradictions. Gambetta est, peut-être, de tous les hommes d'Etat, celui qui a été le plus fidèle dans ses manifestations publiques à son intime pensée; mais il l'a été en politique, en diplomate, en *latin* qu'il est. Sans doute, assez de différences encore apparaîtront entre l'homme public et l'amant pour que l'historien, qui aura tout à la fois sous les yeux les lettres et les discours, les pensées et les actes, éprouve un peu d'hésitation. Cependant, il ne sera à aucun moment amené à se demander, comme pour tels autres : « De ces deux sosies, quel est le vrai? » Ce grand républicain, en effet ne se déguise jamais; il ne se croit pas tenu de découvrir toute sa pensée, qui va très loin, à tous les instants; mais il ne la dénature à aucun moment : orateur, il prend des précautions oratoires ; politique, il est, bien qu'il

(1) Léon Gambetta et Léonie Léon.

repousse le mot, « opportuniste ». A la tribune, devant le peuple ou les représentants du peuple, à la petite table d'où il écrit presque tous les soirs, pendant tant d'années, à la maîtresse que, souvent, il venait à peine de quitter, il est également sincère. Seulement, quand il parle en public, c'est avec la préoccupation du moment : non pas tout ce qu'il faut dire, mais ce qu'il convient de dire à une heure précise. Quand il écrit à son amie, il plonge, au contraire, dans l'avenir. Au surplus, comme il est, à n'en pas douter, trop épris de gloire et trop constamment penché sur l'histoire pour ne pas s'inquiéter du jugement de la postérité, il s'applique à rester conséquent avec lui-même, le plus qu'il peut, et il ne laisse ni courir sa plume, ni sa parole se précipiter au hasard. Je l'ai montré méditant longuement ses discours, où la phrase est improvisée mais dont la construction solide est très étudiée, puis les faisant reviser par Spuller avec un soin extrême, et me chargeant de les publier avec des notices qui les replaceront dans le cadre des événements. Pareillement, je crois bien qu'il écrivait ses lettres à Mme Léon comme de véritables mémoires au jour le jour, avec la certitude qu'elles seraient conservées et ne mourraient ni avec elle ni avec lui, et y passant, sans que l'association singulière soit déplaisante, de la tendresse à la politique, parce qu'il ne dédaigne point d'être aussi un grand amoureux dans l'histoire.

Ayant connu par Mme Léon une très grande partie de la correspondance, il me semble bien que les lettres et les discours s'éclaireront les uns les autres pour les peintres de l'avenir. Pour moi, le vrai Gambetta, c'est celui des lettres, mais l'autre, celui de la vie publique, cherche toujours à ne s'en éloigner que le moins possible, à la fois pour s'estimer lui-même et pour que son amie ne s'étonne pas. Je pourrais illustrer cette opinion de plusieurs exemples, dont voici l'un des plus probants.

Gambetta doit prononcer, dans sa circonscription de Belleville, un discours « sur la politique, telle qu'elle découle des élections du 20 février 1876, a-t-il écrit au président de son comité, et sur la marche politique suivie et à suivre pour assurer à ce grand acte de la volonté nationale toutes ses conséquences légitimes ». Cette montagne de Belleville est un quartier presque entièrement ouvrier, déjà socialiste sous l'Empire, dernier champ de bataille de la Commune et qui est resté de

cœur avec les fédérés. Beaucoup de familles ont été éprouvées durement par la répression de Versailles et il y en a beaucoup dont un père, un fils ou un parent est encore déporté à Nouméa. La question de l'amnistie est donc très brûlante dans cet arrondissement. On y tient nécessairement pour l'amnistie plénière. Hugo, qui vient d'être élu sénateur de Paris, l'a inscrite dans son programme; la plupart des députés de la Seine la réclament, Louis Blanc, Clemenceau, Floquet, Raspail, Emile Deschanel, Brisson, les uns par conviction, les autres, toujours en quête de popularité, pour faire leur cour aux plus avancés. Cependant il est certain absolument que ni le maréchal président de la République, ni le ministère Dufaure, ni la grosse majorité de la Chambre et du Sénat, n'accepteront l'amnistie plénière : tout au plus des grâces, ou une amnistie très restreinte. Ils la voteront quatre ans plus tard, sous la parole pressante de Gambetta qui les suppliera d'écarter ce haillon de guerre civile. Mais il est encore beaucoup trop tôt, les crimes de la Commune, guerre civile sous les yeux des vainqueurs prussiens, incendies, assassinats des otages, sont trop récents, les passions trop vives; l'amnistie totale fait horreur à tous les partis de droite et à tout le gros du parti républicain. Un homme politique, qui aspire à gouverner l'Etat, qui a pris à tâche de recommander la patience et la sagesse et qui a les yeux toujours tournés vers l'avenir, peut-il se prononcer pour l'amnistie plénière de la Commune sans compromettre tout son avenir d'homme d'Etat? Mais le député de Belleville la peut-il repousser sans perdre sa popularité, déjà compromise aux couches agitées ou troubles d'une démocratie simpliste?

Voilà le problème; c'est sur l'amnistie que Gambetta a été invité à s'expliquer devant ses électeurs.

Il écrit la veille de la réunion à Mme Léon :

J'ai jeté les yeux sur le croquis que j'avais tracé devant toi de cette pénible harangue.

Pénible, parce qu'il voit les périls des deux opinions, la sienne qui est encore opposée à l'amnistie plénière, ne serait ce que parce qu'elle est impossible, et celle de son corps électoral et de toute l'extrême gauche de son parti.

Je sens comme un embarras maussade; les développements s'entassent dans ma tête; mais l'ordre et la clarté font défaut : on dirait que je suis rebelle à produire loin de la chaleur de l'auditoire.

Evidemment son parti est pris ; mais pourra-t-il s'y tenir dans la salle ardente, et mêlée d'éléments hostiles, qu'il prévoit? A nager contre le courant, ne risque-t-il pas, si vigoureux que soit son bras, d'être emporté?

Je ne trouve, il me semble, que des lieux communs, des banalités sans précision, j'abandonne ma besogne et je m'en remets à la fortune du moment. Advienne que pourra! Je préfère attendre le tête à tête avec cet autre monstre plus épais et plus difficile que celui de Varzin.

Renan écrivait-il autrement, ou Taine ? Puis, cette confession magnifique, qui n'est pas seulement la sienne, mais celle de tous les conducteurs loyaux de peuples et de foules :

Quel métier que le mien ! Il me faut, avant d'agir, gagner le droit de faire triompher la raison et la justice sous la livrée de la violence. Il faut écarter les suspicions des uns, mater les calomnies ou les terreurs des autres, et les tromper tous pour les mieux servir.

C'est du Tacite, ou du Retz.

Heureusement, il me reste la certitude au fond de ma conscience que je ne peux mieux faire. Qui donc a voulu que la vérité ne puisse cheminer dans le monde toute nue ?La plus impérieuse des volontés, le besoin qu'éprouve l'humanité de n'obéir, de ne suivre qu'à la condition d'être séduite ou violentée... Mais trêve de misanthropie ! Je reviens vers toi...

La réunion (27 octobre 1816) fut orageuse, mais Gambetta se tiendra parole, sans doute avec des habiletés de toutes sortes, bien qu'il dise et répète que l'insurrection du 18 mars a été criminelle, et que c'est faire injure aux républicains que « de les confondre de proche en proche avec les hommes les plus tarés et les plus souillés de la Commune ». L'art du discours consiste en ceci, qu'après être convenu de son désaccord avec les promoteurs de l'amnistie totale, dont il pressent peut-être et dont il donne à entendre qu'il en sera lui-même l'auteur au jour favorable, c'est moins l'objet qu'il condamne que les procédures suivies. Prenant l'offensive, il accuse les promoteurs de la mesure générale d' « avoir mal pris la question », de « l'avoir mal posée », d' « avoir présenté le glaive par la pointe au lieu de le présenter par la garde », si bien que pour conquérir un peu de clémence pour les égarés, il a été contraint, lui, de signer une demande d'amnistie partielle.

Il eût voulu qu' « une large politique, une politique intelligente » ne laissât point poser la question et qu'elle eût devancé le sentiment public. Entre un gouvernement qui a manqué de générosité et un parti extrême qui a manqué de science manœuvrière, il n'a voulu ni s'associer à la dureté des uns ni à la maladresse des autres. Et c'est donc lui qui, cherchant à sauver quelque chose dans ce conflit, aura été, vraiment, l'homme de l'oubli et du pardon.

Faire applaudir l'amnistie partielle, qui est juste et possible, par ce peuple de Belleville qui veut l'amnistie totale et irriter, en même temps, contre la fausse manœuvre des purs, est-ce de la politique florentine? En tous cas, c'est de la politique.

Cependant, il lui répugnait de n'avoir été qu'habile, et, par conséquent, il accompagne sa défense, car c'en est une, dans ce milieu ardent et nerveux, du panégyrique le plus vibrant « de la politique de transaction et de résultats » qu'il oppose « à la politique de violence et d'intransigeance ». Il sait combien est meurtrière parmi le peuple l'accusation de modérantisme. Alors il découvre sa poitrine, comme l'Empereur, au retour de l'île d'Elbe, devant ses soldats envoyés contre lui, et, s'étant déclaré « sûr de ne jamais trahir la confiance de la démocratie », il proclame qu'il est tout de même « préparé à ne pas avoir la faveur populaire ! » Comment donc ne lui viendrait-elle pas ce soir encore ? Ces ouvriers et ces petits bourgeois « du mont Aventin de la démocratie » sont des passionnés. Il ne les en blâme pas, mais il leur demande s'ils veulent, eux aussi, se conduire en maladroits. Non, évidemment. Donc suivez, une fois encore, « celui qui a la prétention de connaître, aussi bien que personne, les voies et moyens à l'aide desquels on peut assurer l'établissement de la démocratie républicaine ». Finalement il fait acclamer par cette avant-garde de prolétaires ces paroles qui, demain, iront au cœur des patriotes de tous les partis : « Ce que je rêve pour mon parti, ce ne sont pas les héroïques résistances de la rue », — qui sait mieux que Belleville ce qu'elles se payent ? — « c'est le gouvernement de la France par elle-même, parce qu'il y a quelque chose que je place plus haut peut-être que toutes mes convictions politiques et philosophiques, c'est la France ! »

« Quel métier ! » écrivait-il hier, Mais comme il *le* pratique ! Quel tacticien et, dans le même temps, quel éducateur !

§

Je n'ai connu Mme Léon qu'après la mort de Gambetta. Elle l'avait soigné, dans la petite maison des Jardies, comme savent le faire les amantes. La famille survenant après qu'il eût rendu le dernier soupir, elle le regarda longuement et s'en alla dans la nuit.

Elle avait encore sur son visage ravagé par la douleur de très grands restes de beauté quand je fus admis auprès d'elle, quelque temps après, ayant un peu forcé sa porte, mais elle savait mon admiration fidèle pour celui qui l'avait tant aimée et qu'il me portait quelque amitié. Je le revis souvent jusque dans les dernières années de sa vie où elle tomba dans une dévotion étroite et se condamna à une espèce de claustration.

Le plus qu'elle m'a raconté d'elle-même la laisse entourée d'un grand mystère. Son père était officier et avait servi auarès du duc d'Orléans. Il finit dans un drame. Ce n'est point par elle que j'ai su sa liaison, sous l'Empire, avec Hyrvoix, le chef de la police secrète; mais elle n'ignorait pas que j'en étais instruit.

Il est fait allusion dans les lettres de Gambetta à des épreuves « terribles et cruelles » qu'elle traversa avec une grande vigilance; elle ne m'en a jamais rien dit. Sa sœur avait eu un fils ; Gambetta s'étant intéressé à l'enfant, on eut vite fait de supposer qu'il était né de ses amours avec Mme Léon.

Gambetta l'avait remarquée, en 1870, à une séance du Corps Législatif qu'elle suivait d'une tribune. Il lui fit porter par un huissier un billet qu'elle déchira. Vers la fin de 1871, étant allé voir un ami malade, celui-ci l'engagea à rendre visite à sa mère ; il y trouva son inconnue, lui fut présenté. J'ai cru comprendre qu'elle ne lui résista pas longtemps. Parmi les lettres qui ont été publiées, les plus anciennes sont de 1873. Mais il suffit de les lire pour reconnaître que, si elles sont d'un amant passionné, elles sont postérieures de beaucoup à sa première victoire.

Désormais, il n'aimait plus qu'elle :

Tu es bien la plus incomparable charmeuse qui soit sortie des mains de la nature... Songe que je t'aime plus que la vie, plus que la gloire... Je t'adore du plus profond, du meilleur de mon cœur, et si tu étais là, comme tu y seras lundi, je t'embrasserais *si éloquem-*

ment (ce n'est pas lui qui souligne) que tu verrais bien que je suis tien pour toujours.

De bonne heure il voulait l'épouser, mais elle s'y refusait, alléguant son passé. Il insistait; ses lettres abondent en supplications : « Laisse-toi vaincre à ma grande âme... J'ai connu, sans en être troublé, toutes les extrémités du bonheur, de ce qu'on est convenu d'appeler parmi les hommes les joies du pouvoir et de la renommée ; mais rien ne m'est de rien sans toi, sans ton amour, sans ta présence, sans ta revanche contre l'injuste destinée.» Il lui donna une bague où il avait fait graver : *Hors cet annel point n'est d'amour*. Elle ne céda à ses instances qu'au mois d'août 1882, comme il venait de perdre sa mère, quatre mois avant sa propre mort. Il la conduisit alors en Suisse, chez sa vieille amie, Mme Arnaud de l'Ariège, qui la retint pendant quelques jours au château de Crêtes. Il lui écrivit le 11 septembre :

Je compte bien que tu es déjà installée à Ville-d'Avray, que tu y passeras ces quinze jours de séparation, que tu y présideras à la rigoureuse exécution des travaux et que tu seras, comme il convient, une maîtresse de maison préludant ainsi au rôle définitif qui t'attend et le plus vite possible.

Le dernier billet qu'il lui écrivit est du 21 novembre, huit jours avant l'accident mortel :

Ah ! que j'ai d'impatience d'en finir avec cette vie hachée, dépensée à courir l'un après l'autre... Il faut terminer ce supplice qui est d'autant plus intolérable que nous sommes seuls maîtres de ne pas le subir. Je me console en songeant que nous touchons au terme et que bientôt nous ne nous quitterons plus.

Elle fut, à la manière antique, son Egérie. Il lui racontait tout, la consultait sur tout, célébrant sa sagesse, sa clairvoyance, sa fermeté d'esprit. C'est l'un des *leit-motiv* de ses lettres.

Il y a, sans doute, de l'exaltation, de l'amour, sous toutes ses formes, dans ces incessants dithyrambes. Il était de ces hommes, comme j'en ai connu quelques-uns, qui veulent que l'objet aimé pour sa beauté, ait tous les dons de l'esprit. Ils croiraient déchoir si la beauté ou le charme étaient seuls à inspirer leur passion. Dès qu'ils vantent l'intelligence d'une jolie femme, c'est qu'ils sont de nouveau épris.

Le jugement, tantôt bienveillant, tantôt sévère, de Gambetta sur les hommes et sur d'autres femmes m'a toujours paru si droit, si pénétrant, que je ne me risquerai pas à reviser l'opinion qu'il avait de sa maîtresse. Dans les entretiens prolongés que j'ai eus avec elle, j'ai été frappé davantage de ses connaissances très étendues que de son intelligence. Elle l'avait certainement très fine et libre. Elle avait le sens de la politique. Elle avait du goût, sans être très artiste. Mais elle s'observait beaucoup, non sans quelque préciosité, et je n'ai rien retenu da nos conversations qui me l'aurait fait tenir pour une femme supérieure si Gambetta ne l'avait point proclamée « l'inspiratrice de ses meilleures actions, le guide le plus sûr de ses actes, sa Minerve personnelle ».

Il est possible qu'elle ait été seulement le miroir fidèle de son génie. Il se serait admiré en elle. Je le croirais volontiers à bien lire la lettre (du 27 janvier 1877) qui a l'allure et le ton d'un cantique :

Celui-là n'a pas connu la véritable ivresse du triomphe politique qui ne l'a pas savourée dans l'amour... Je puis dépenser sans compter, à pleines mains, dans les multiples luttes de mon existence, les épargnes et les réserves de mon esprit; je suis sûr de refaire le trésor à ton simple contact... Tu es la fontaine de ma vie, ma belle Samaritaine.

Pourtant, elle le contredisait et n'approuvait pas tout de sa politique.

Mais qu'elle ait été digne d'être aimée de lui, compagne discrète autant que délicieuse, se cachant dans son ombre et ne demandant qu'à être ignorée, ne vivant que pour lui seul, cela ne fait pas de doute; le grand fleuve d'oubli qui a emporté tant d'amours respectera le leur.

JOSEPH REINACH.

LES

ARGOTS MILITAIRES DE LA GUERRE A L'ÉTRANGER

(SUISSE FRANÇAISE, SUISSE ALÉMANIQUE, ALLEMAGNE, ANGLETERRE, ITALIE)

—

Il est intéressant de comparer au langage de nos « poilus » (1) les argots militaires qui se sont développés autour de nous à la faveur de la guerre dans les armées alliées, ennemies ou neutres. Les créations, les transformations des mots et locutions, bref les divers phénomènes du langage, se présentent partout sous un aspect analogue, sous réserve, bien entendu, des différences importantes de races, de milieux, d'antécédents.

C'est en Suisse que l'argot militaire a donné lieu à l'enquête la plus complète et la mieux ordonnée. Elle a été ouverte, dès la fin de 1914, par la *Société suisse des traditions populaires* (2) : le domaine était même beaucoup plus vaste, puisqu'il embrassait en même temps le folk-lore militaire. L'enquête a été conduite par des spécialistes dans chacune des grandes fractions linguistiques de la Suisse. Plusieurs brochures, relatives à la fois au folk-lore et au langage, ont déjà paru depuis 1916 (3).

(1) Voir le *Mercure de France*, 16 avril 1917, pp. 655-668.
(2) Siège à Bâle, 8 Augustinergasse.
(3) La plus importante est intitulée *Aus Leben und Sprache des Schweizer Soldaten*, par Hanns Bæchtold, 78 p.; les pp. 50 à 55, 65 à 73 et 74, relatives à la Suisse française, ont été rédigées en français par L. Granger et Henri Mercier. Une brochure spéciale, uniquement folklorique, est consacrée au Tessin (en italien).

Contrairement à ses voisines, la Suisse, faute d'armée permanente, n'avait pas, à proprement parler, d'argot de caserne : tout au plus pouvait-on citer quelques mots spéciaux aux écoles de recrues. Comme il n'y avait ni officiers, ni sous-officiers de métier et que le plus long séjour des soldats à la caserne ne dépassait pas deux mois, les conditions nécessaires à la formation d'une langue spéciale faisaient défaut.

Par la mobilisation successive, pour d'assez longues périodes, de toutes les fractions de l'armée massée spécialement aux frontières, par la création de cadres en partie permanents depuis trois ans, la guerre mondiale, sans toucher directement la Suisse, a développé dans l'armée helvétique une grande quantité de locutions et de mots particuliers aux soldats. Il y a aujourd'hui un argot militaire suisse, déclare M. Bæchtold (1), analogue à l'argot des étudiants, et très variable (à l'intérieur de chaque région linguistique) suivant les corps : les expressions sont empruntées, dans des proportions diverses, aux différents dialectes indigènes, à quelques argots spéciaux (2), aux langues et aux argots militaires des pays voisins.

Quelques traits intéressants de la psychologie du soldat sont notés par M. Henri Mercier. Le service militaire « apparaît à tous comme une corvée pénible, qu'il faut bon gré mal gré accomplir. Pour donner le change, la plupart prennent alors les choses « à la blague ». Tel qui aurait envie de pleurer prend des airs de rodomont et lance des galéjades à rendre jaloux un Tarasconais (3) ». Et plus loin : « C'est un symptôme très curieux de voir celui-ci [le soldat] « blaguer » tout ce qui l'entoure, pour se cacher à lui-même l'indicible mélancolie qui l'étreint, et dont il ne veut à aucun prix être la victime (4). » Ainsi s'expliquent l'ironie si accusée et les valeurs dépréciatives si nombreuses qui caractérisent tous les argots militaires.

§

Avec l'argot militaire de la Suisse française, nous restons en pays de connaissance. M. Henri Mercier note qu'un certain nombre de mots, en usage dans l'armée française à l'heure

(1) *Aus Leben und Sprache des Schweizer Soldaten*, p. 56.
(2) Pour la Suisse alémanique en particulier, M. Bæchtold cite le *Rotwelsch* (argot allemand des malfaiteurs) et le *Mattenenglisch* bernois.
(3) *Op. cit.*, p. 66.
(4) *Op. cit.*, p. 67.

actuelle, ont franchi la frontière suisse : et il cite *jus* (café), *cuistaud* (cuisinier), *becqueter des clarinettes* (se passer de nourriture) (1). L'auteur est peu au courant de notre argot militaire, car la grande majorité des mots, les neuf-dixièmes environ, qu'il cite dans les pages précédentes et suivantes, et qui lui paraissent sans doute de formation indigène, appartiennent au langage de nos poilus et relèvent même, pour la plupart, de l'argot parisien d'avant-guerre.

Citons au hasard : *litron*, *kilo* (litre de vin), *louftingue* (fou), *combine* (combinaison), *roupiller* (dormir), *bidoche* (viande), *becqueter* (manger), *croquenots*, *godillots* et *godasses* (souliers), *lance* et *flotte* (eau), *brichton* (pain), *ciboulot*, *citron*, *cafetière*, *bouillotte* (tête), et, parmi les locutions, *entrer dans le chou* (transpercer), *mettre les voiles* (se sauver), *couper dans le pont* (croire naïvement, gober), *faire du foin* (se fâcher), *se mettre la ceinture* (se passer de repas), *prendre quelque chose pour son rhume*, etc., etc. La liste serait fastidieuse : le lecteur désireux de la compléter n'aura qu'à se reporter à la brochure.

Comme anciens termes de caserne français, je relève : *as de carreau* (havresac), *cabot* (caporal), *capiston* (capitaine), *flingot* (fusil), *rata* (ragoût). Il est naturel de rencontrer des termes lyonnais comme *grollon* (soulier) et son primitif *grolle* ; et je suis surpris de ne pas trouver *niôle* (eau de vie) : c'est peut-être une omission.

Cette abondance de termes venus de France s'explique d'abord par le fait que les observations de M. Mercier ont porté sur les troupes du canton de Genève, le plus accessible à notre influence. Mais elle prouve surtout la solidarité étroite qui relie la Suisse romande à la France. La contre-partie, nous le verrons, n'existe pas, à beaucoup près, pour la Suisse alémanique et l'Allemagne (2).

Le renouvellement des mots est nécessité par l'usure des termes anciens et par le désir de recourir à des termes plus évocateurs. Pour désigner la tête, « les termes les plus en honneur à l'heure actuelle sont *bouillotte*, *bougie* et *noix*. Voilà les épithètes caractéristiques, celles qui comptent, dont

(1) *Op. cit.*, p. 70. M. Mercier ajoute *docteur* (chemin de fer), que je ne connais pas et que je n'ai pas recueilli dans mon enquête.

(2) Beaucoup de soldats venus de France, note M. Mercier, sont d'anciens légionnaires : encore une contre-partie absente du côté allemand.

le pouvoir évocateur et humoristique est encore intact... Aucune expression ne semble plus forte, à cause de sa nouveauté (1)».

Certains mots très en honneur dans l'armée française n'ont cependant pas eu de succès de l'autre côté du Jura. Il en est ainsi pour *Boche*, qui n'a pu détrôner le terme indigène *Schnock*, pour *pinard*, *poila* et *embusqué*. « Il n'est pas question d'embusqués en Suisse », remarque M. Mercier, — ce qui est un peu vexant pour nous. En revanche, il n'y a pas de *poilus*, car il faut la guerre pour les sacrer tels.

Le procédé de déformation cher à nos argots a donné lieu à de nouvelles créations chez les soldats romands, qui disent, non seulement *prolo* (prolétaire), du *fromlo* (fromage), mais *servio* (service militaire), *Lozno* (Lausanne), *de travio* (de travers). Quelques mots sont empruntés aux patois suisses, tels *modzon* (mot valaisan), qui désigne le sac par métaphore, *maillée* (ivresse), ou *pic* (cheval) qui vient de la Suisse alémanique (2).

Signalons enfin quelques métaphores locales. Le fusil ne pouvait manquer de devenir *l'arbalète* dans la patrie de Guillaume Tell. Le képi est aujourd'hui le *chapeau de guerre ;* la *rôdeuse* ou la *Louise* désigne le vent, *déhotter* veut dire débarrasser le pavé, et une perso [illegible] *es bleus* ou les *moineaux*.

§

L'argot militaire de la Suisse alémanique est plus riche et surtout beaucoup plus original. Foncièrement suisse, il est tout à fait remarquable qu'il n'emprunte à peu près aucun élément à l'Allemagne. Sur dix ou vingt synonymes que compte chacune des armées des deux pays pour désigner, par exemple, le sac, le café, le fusil, etc., on en trouve à peine un qui soit commun. Le Rhin forme vraiment un fossé entre deux races, deux mentalités, en dépit de la parenté linguistique.

Ici et là, le caractère du soldat est tout différent, observait dernièrement le colonel de Muralt, instructeur d'arrondissement : « En Allemagne la discipline est innée. Le soldat arrive au régiment en se disant : « Il s'agit d'obéir pendant deux ans, autrement, gare ! » Il n'y a donc pas de résistance à

(1) *Op. cit.*, p. 67-68.
(2) C'est le bernois *bigger*, rosse (prononcer *pikr* ; l'argot de Gumefens, en Gruyère, dit *pikre*, cheval).

vaincre. Chez nous, l'homme est frondeur, il connaît ses droits, il sait que dans peu de temps il sera de nouveau dans la vie civile, où il est autant et peut-être plus que son chef (1). »

Il y a mieux : dans l'argot militaire de la Suisse alémanique, les mots empruntés au français sont aussi nombreux que ceux qui viennent d'outre-Rhin. Plusieurs d'entre eux appartiennent au vocabulaire de l'industrie hôtelière, qui est, on le sait, très francisé : tels *portier*, qui, avec l'anglais *liftboy*, désigne le lieutenant, dont le nouvel uniforme rappelle les garçons d'hôtel ; l'adjudant est le *garçon* ou le *piccolo* (mot italien, comme *sabia* [sable] qui, par métaphore ironique, désigne l'argent). Le fantassin s'appelle *troupier*, *füsi* (lisez : fusil), et le soldat du train *tränglo* (tringlot). Voici le *cachot*, le *costüm* (uniforme), avec ses variantes *jaquet*, *ulster* (capote d'exercice) et « la Parisienne » (*D'Pariser*), blouse d'uniforme, puis le *collier* (plaque d'identité), l'*étui*, qui désigne le lit, et le « couteau » déformé en *gutti* (prononce *koutti*). L'eau-de-vie se dit *avec*, parce qu'on la prend avec... le café ou autre chose.

Les déformations de finales ne sont pas inconnues, fait assez remarquable parmi les langages germaniques dont les terminaisons manquent de souplesse. *Infanterist* (fantassin) devient *Infantillerist*, *Infanterrigel* ; *Korporal* (caporal) est abrégé en *Korpus*, *Korpis* ou *Korpitz* ; il s'altère aussi en *Kalb* (veau), où il faut peut-être voir une étymologie populaire de *kelb* (mot arabe introduit en France).

L'analyse la plus intéressante est celle des métaphores et autre changements de sens, qui font pénétrer la mentalité du soldat. Certaines formations rappellent de très près celles de notre argot : ici le capitaine est « le vieux » (*Alt*), le « père » ou le « père de la compagnie », voire le « Président » (métaphore foncièrement suisse) (2). Le « chien du bataillon » (*Bataillonshund*), surnom du caporal, évoque notre *cabot*, comme le « loup » (*Wölf* = enfant) notre *loupiot* ; le cheval est aussi désigné par d'autres noms d'animaux (*Esel*, âne ; *Chueh*, vache ; *Geiss*, chèvre) ; la cuisine roulante, qui est dite ici « canon à ragoût » (*Gulaschkanone*), est appelée dans certains secteurs français *canon à rata ;* le « canon à

(1) *La Tribune de Genève*, 28 août 1917.
(2) En Suisse, le président est l'équivalent du maire (président du conseil municipal).

choucroute » (*Chrutmesser*), désignant le sabre, est l'équivalent de notre ancien *coupe-choux*.

Les métaphores empruntées à des noms d'animaux sont nombreuses : les sapeurs s'appellent « rats des champs » ou « taupes » (*Feldmuser*, *Mulwürf*), « ver de farine » (*Mehlwurm*) le soldat boulanger, « poule à soupe » (*Suppehuehn*) le cuisinier, « zèbre » le sous-officier (à cause des rayures de l'épaulette).

Le caractère ironique est très accusé dans ce langage. Voici par exemple le cachot qui a les pittoresques surnoms de « clinique des yeux » (à cause de l'obscurité), « cabinet des sans travail », « fraîcheur d'été », « colonie de vacances », « hôtel de cure », « maison de santé », « salle d'attente » (1); la plaque d'identité est tour à tour la « carte de soupe », la « marque de lait », la « plaque de chien » et — le plus joli — la « feuille de route pour le ciel » (2); le ceinturon est le « baromètre de la faim » (*hungerbarometer*); le sac est dénommé le « singe », quand on maudit son poids (le soldat suisse est un des plus chargés), mais il redevient vite le « vieil ami », « l'ami inséparable », le « chéri », « ne m'oubliez pas » et « le petit orgue des oiseaux » (3). Le fusil est le « camarade » ou le « pain quotidien » (4); les balles, le « haricots blancs ». Beaucoup d'autres expressions savoureuses sont difficiles à rendre en français, car la traduction disloque et rend interminables les composés germaniques agglutinés et nerveux.

La note attendrie et un tantinet poétique, qu'on trouve assez souvent, est spécifiquement suisse. On la chercherait en vain dans les argots français, et elle n'est guère plus fréquente sur la rive droite du Rhin, bien que l'Allemagne ait été jadis le pays de la *Gemüthlichkeit* et de la petite fleur bleue. Non point qu'à l'occasion le troupier suisse recule devant le terme énergique, rude et réaliste : le café, par exemple, parmi ses multiples noms, porte ceux de « sueur de Juif » ou « sueur de pied » (*Jude ; fusschweiss*). Mais la grossièreté reste l'excep-

(1) *Augeklinik, anmeldestube für arbeitslose, sommerfrische, ferienkolonie kurhotel, erholungsheim, wartsaal.*
(2) *Suppekarte, milchmarke, handszeiehe, himmelfahrtsfrachtbrief* et *him, melfarhtstäfeli.*
(3) *Aff, alt=, ahänglich fründ, liebsti, vergissmeinnicht, vogelörgeli.*
(4) *Kamerad, s'täglich brot.*

tion. Ce qui est plus frappant, ce sont les désignations irrespectueuses, parfois très dures, car le Suisse alémanique est mordant. Je relève ainsi, parmi les noms des infirmiers, « meurtriers des malades », « portiers du voyage au ciel », « fossoyeurs de morts », « ingénieurs de latrines » (1), et, pour l'aumônier de campagne, « gendarme (ou dragon) du ciel », « cocher du paradis », « hamster », « sac à charbon », « compteur à gaz » (féroce) et « péril noir » qui ravira les auticléricaux (2).

Quant aux locutions, il est difficile d'en faire passer la saveur dans une langue étrangère. Essayons toutefois pour quelques-unes. Le soldat qui a fait une de ces marches trop dures qui ont suscité en Suisse tant de protestations « va sur les cheveux » (*geht auf den Haaren*); il est alors fatigué « comme un singe sur un lit de mort » (en dialecte : *wie n'en Aff uff em Totbett*); il dit aussi, dans ce cas, qu'il « va à Jésus » (*get zu Jesu*). Avoir faim se traduit par « souffler une fumée de charbon » (*Kohldampf schieben*). Parler français se dit « parler électriquement », expression imagée qui rend hommage à la concision de notre langue ou à la rapidité de notre élocution.

§

Après la Suisse, c'est l'Allemagne qui a le mieux étudié son argot militaire, développé ici (et non créé) par la guerre actuelle. Diverses études, plus ou moins scientifiques, m'ont été signalées par le capitaine B..., de l'Etat-major de Paris (3). Un officier interprète du front, le capitaine J..., m'a communiqué un intéressant opuscule, auquel il manquait seulement quelques feuillets, et qu'il a trouvé à Ham, au printemps dernier, après la retraite allemande dans ces parages (4) : c'est une très bonne source, car elle est le résultat d'une enquête faite auprès des soldats allemands par les *Lustige Blätter* de Berlin ; l'auteur déclare avoir reçu cinq mille réponses et plus

(1) *Krankemörder, himmelfahrtsportier, totegräber, latrineningenieur.*

(2) *Himmelsdraguner, gendarm, paradieskutscher, hamster, kohlensack, gasmesser, schwarze gefahr.*

(3) Une brochure de K. Bergmann, *Die Soldatensprache*, deux articles du professeur Hermann Tardel dans la *Zeitschrift für die deutsche Unterricht* (déc. 1915, p. 778) et dans les *Grenzboten* du 29 janvier 1917, p. 121 (*Namenschöpfung in Kriege*), et un article de la *Deutsche Rundschau* (juillet 1916, p. 37).

(4) Gustav Hochstetter, *Der feldgraue Bachmann*, 1 mark, Berlin (éd. des *Lustige Blätter*).

de cent mille mots, dont la grande majorité se répétait d'un envoi à l'autre (1). Enfin il a paru récemment un ouvrage à Paris (2) un ouvrage intéressant et bien documenté de M. René Delcourt, officier interprète, *Expression d'argot allemand et autrichien :* l'auteur a utilisé les observations d'interprètes militaires et a dépouillé quelques travaux allemands sur l'argot de la guerre, dont il donne la bibliographie ; il n'a pas connu les études que je viens de citer (sauf Bergmann). Dans l'ensemble, ces divers vocabulaires concordent et se complètent.

Un assez grand nombre de mots sont antérieurs à la guerre et appartiennent à l'ancien argot de caserne, comme « fiancée » (*Braut*) pour désigner le fusil. Beaucoup sont spéciaux à tels ou tels corps de troupes : cette localisation a été facilitée par le maintien des unités régionales. L'enquête que je viens de signaler a porté également sur les corps autrichiens de langue allemande.

Les mots se renouvellent assez vite. Le casque a été d'abord surnommé *Gefechtshut* (chapeau de combat), puis *Hurratüte*, intraduisible ; ensuite la vogue est allée à *Kriegszylinder* (gibus de guerre) et à *Tulpe* (tulipe).

Les noms propres méritent une mention spéciale, à deux points de vue. Voici d'abord les prénoms qui servent à désigner certains objets. La « grosse Bertha » (canon de 420) est célèbre, mais n'est pas isolée : « la grosse Marie » et *Emma* s'appliquent aux 305 autrichiens ; *Grete* (diminutif de Marguerite) est le mortier autrichien à moteur ; *Max* et *Maurice* sont deux canons allemands longs de 180. — En dehors de l'artillerie, le cachot est le « père Philippe », *Laura* ou *Minna* s'appliquent au fusil. L'observateur d'un avion est nommé *Franz*, le pilote *Emil ;* le ballon captif français la « chèvre de Joffre ».

Très nombreux les surnoms qui désignent les soldats ennemis. Le Français est appelé *Schang* (prononciation allemande de « Jean »), *Naplü* (du fr. « il n'y a plus ») (3), *Ohlala*

(1) Quelques mots ont été envoyés plus de mille fois ; ainsi certains termes qui désignent l'aumônier de campagne, le ballon captif et la marmelade.

(2) 1917, in-16, éd. de Boccard.

(3) D'après M. Delcourt *naplü*, dans les régions envahies, s'applique aussi, dans la bouche du soldat allemand, à toutes les choses qui font souvent défaut : cognac, tabac, etc. Rapprocher, plus loin, l'anglais *napoo*.

(oh! là là!), « l'oncle Pitsch » ou *Pitschmann* (*pitsch* désigne le bruit des balles), *Frack*, terme bavarois (d'après notre capote d'infanterie, dont les deux côtés relevés rappellent un frac). On le nomme encore *Herr Monsieur*, curieux accouplement de deux synonymes, *Franzmann* (c'est-à-dire, l'homme français, jeu de mots avec *Franz*), *Loulou*, qui n'est pas — on s'en doute — un terme d'affection, mais qui évoque le bourdonnement de nos obus de 280. Voici d'autres synonymes empruntés à des expressions françaises usuelles : *Parlewu* (parlez-vous?), *Wulewu* (voulez-vous?), *Tulemong* (d'après le commandement : Tout le monde en avant !) Enfin, pour finir la série, *Feuerwehrmann* (qui est à peu près le « soldat du feu »), *Bleckkopp* (d'après notre casque de tranchée), et *Kamerad blessé* (d'après le cri d'appel du Français, dit l'auteur). Cette énumération suffit à montrer que le Français est bien « le principal ennemi », ennemi craint et digne du respect. Il y a beauconp de mots français dans l'argot militaire allemand.

Le Russe est *Ivan*, *Antoine*, *Rousski* (nom du Russe en russe, également usité chez nous en Champagne et à l'armée d'Orient) et *Panié-Rousski : panié*, mot polonais équivalent à Monsieur, est arrivé à prendre le sens de « russe ».

L'Anglais est le *Tommy*, l'*Inglischmann* (*inglisch* est l'anglais *english*), l'*Engelmann* (jeu de mot sur *Engländer*, Anglais, et *Engel*, ange), on le *Fussballindianer* (l'Indien du foot-ball). Les soldats de couleur, français ou anglais, sont les noirs ou les corbeaux. Quant aux Italiens, ce sont les *Katzlmacher*, qui paraît avoir le sens de « faiseurs de petits chats ».

Les métaphores, généralement ironiques, abondent comme dans tous les langages populaires. Glanons, un peu au hasard, « cousine » (*Kusine*, mot fr.), masque à gaz (dit aussi « voile de carnaval » ; les soldats munis de masques sont les « dames du harem »); « navire » (*Schiff*), colis de comestibles; « pied de vache » (*Kuhfuss*), fusil; « pralines », grenades; « sac à café » ou « botte de confirmation », pantalon noir du temps de paix; « barques de l'Elbe » de l'Oder ou de la Saale, bottes (à rapprocher de nos *bateaux*, *péniches*..., souliers) ; « couteau à fromage » (bavarois), baïonnette ; « piqueur de crapauds » ou de grenouilles, sabre, épée ; « balançoire de singe », cordons de souliers; « billet pour le ciel »

(plaque d'identité); « œufs de Pâques », bombes d'avion; « saucisse céleste », « saucisse (ou navet) de la division », « saucisse sanglante », ballon captif; « violettes », hussards (à cause de leurs revers bleus). Les recrues sont ici les « verts » (et non les *bleus*).

L'ironie s'accuse plus encore dans certaines créations. Les civils sont les Cafres ou les Papous, l'officier de ravitaillement « dictateur du ragoût », le sergent-fourrier « ministre de l'intérieur », le combat de mines, *Minen-tango*. Le soldat du front appelle celui de l'arrière « cochon des étapes » (*Etappenschwein*), et celui-ci lui répond par « cochon du front » (*Frontschwein*). Pour la nourriture, voici la « vase » (café), le « chanvre », le « gâteau d'empereur » ou l'« Oscar sec » (pain), les « balles de shrapnell » (petits pois ; *shrapnell* s'applique chez nous aux haricots), le « beurre du Kronprinz » (marmelade), le « Juif mort » (veau), « glaise et paille » (petits pois et choucroute), « viande et crocodile » (bœuf; terme autrichien). Manger se dit *picken*, qui est l'équivalent exact de *becqueter*, fort en usage chez nos poilus.

L'ironie va parfois jusqu'à l'irrespect : revanche contre une discipline de fer plutôt que symptôme d'un esprit nouveau, car le Prussien a toujours été sarcastique. La « grosse Bertha », à côté du 420, désigne — horreur ! — la chaise percée; les galons de sous-officier sont des « épluchures de pommes de terre », et enfin — il faut se borner — l'ordre « Pour le mérite » devient, par un jeu de mots, *Pulle mit Sprit* : cannette avec eau-de-vie. Comme calembours, citons encore *zuaffen*, zouaves (d'après *affe*, singe), et *Genua*, proprement « Gênes », pour désigner Le Quesnoy.

Les initiales, usitées aujourd'hui dans toutes les armées, donnent lieu aussi à des traductions plaisantes, tantôt frondeuses comme A. O. K. (*Armee-Ober-Kommando*, commandement suprême de l'armée), traduit par *Allgemeine-Offizier-Kasino* (Casino de tous les officiers), — ou macabres, tel F. A. K. (*Freiwilliges-Automobil-Korps*, corps des engagés automobilistes), qui devient *Fahrt Alles Kaput* (conduit tout le monde à la mort); ou M. G. K. (*Maschine-Gewehr-Kompagnie*, compagnie du fusils mitrailleurs), interprétée par *Mord-Gesellen-Klub* (Club des compagnons de la mort).

Cette note macabre est bien allemande, comme aussi le ton

grandiloquent et prétentieux de certaines créations, qu'on chercherait en vain en France et en Suisse : « cave des héros », abri de tranchées ; « zone des héros », première ligne ; « Walkyries des malades », religieuses des hôpitaux. — Nous appelons à juste titre nos soldats des héros, mais ils ne se décernent pas eux-mêmes ce nom.

M. Delcourt a enfin signalé quelques termes particuliers aux prisonniers allemands en France, comme « petite Suisse » (prison), « funiculaire italien » (macaroni), et, comme mots de convention pour avertir, « orage ! » ou « quinze ! » qui équivaut à notre *vingt-deux*.

§

L'argot militaire anglais n'a guère donné lieu, jusqu'à l'heure actuelle, qu'à des articles de journaux plus ou moins superficiels. C'est un produit de la guerre (1). L'armée régulière britannique n'a longtemps existé que pour les colonies, en particulier pour la police et la défense de l'Inde : d'où un certain nombre de mots hindous et exotiques qui étaient particuliers, avant la guerre, aux soldats de métier. En revanche, on n'y rencontrait guère de provincialismes, car l'armée séjournait peu en Angleterre. Des renseignements intéressants m'ont été fournis, sur le langage actuellement parlé par les troupes anglaises, par divers officiers et soldats du front (2), qui ont été en relations avec l'armée britannique, et spécialement par M. C..., professeur d'anglais dans un lycée de Paris et officier interprète dans le Pas-de-Calais.

Premier caractère : l'argot populaire (*cant* ou *slang*) est universellement parlé à l'armée, mais sans marque spécifique, m'a-t-on assuré. De même l'argot parisien, que certains ont découvert en le baptisant « langue poilue », règne dans nos tranchées et nos hôpitaux. L'Angleterre étant encore plus centralisée que la France (3) — je dis : l'Angleterre, et non les Iles Britanniques, — cet argot populaire, bien connu par

(1) Par contre, l'Angleterre a depuis longtemps un argot de marine, que la guerre a enrichi (Cf. dans le *Daily Mail* du 8 mai 1917, *Sailor's talk, quaint sea language*, par Jackstaff.)

(2) MM. R. C..., capitaine d'artillerie, D., d'un régiment d'infanterie du Nord, L. G..., payeur aux armées, F. S... lieutenant du 5e génie, et Jacques W..., vaguemestre.

(3) L'agglomération de Londres compte à elle seule plus de sept millions d'habitants.

iverses publications d'avant-guerre, est un produit londonien ui n'admet guère de variantes locales.

Deuxième caractère : nombreux emprunts au français. Vi- ant sur notre sol, les soldats anglais sont obligés d'apprendre uelques mots, les plus usuels pour eux, de notre langue, qui, n se déformant peu ou prou, passent dans leur parler cou- ant. Le plus répandu est *napoo* (écrit parfois *narpoo* pour ndiquer que l'*a* est long, — ô orthographe!) altération de *l n'y a plus*. Sens multiples : il n'y en a plus (en parlant l'une denrée), c'est fini, (il est) disparu, mort, etc. Le succès le ce groupe de mots (qui sert, on l'a vu, à désigner les Fran- ais en argot allemand) n'a pas lieu de nous surprendre : la égation serbe *néma*, *niéma*, de valeur analogue, a eu la même ogue auprès de notre armée d'Orient.

Non moins répandu, *no bonne* ou *no bon* (écrit aussi *no bong*, our indiquer la nasalisation), accouplement hybride d'un djectif français et de la négation anglaise, est une expression éjorative désignant toute chose mauvaise, qui ne convient as. Pour rendre l'idée contraire, *très bien*, prononcé d'après 'orthographe, est devenu *tress-bine*. *Compris* est aussi assez usité.

Promenade, adopté depuis assez longtemps par l'anglais ourant, a pris dans l'argot militaire (où il est prononcé « à la rançaise ») le sens spécial de la « promenade sentimentale », ue le tommie offre à une jeune personne..., avec ses consé- uences éventuelles. Par une métonymie toute naturelle, « Ma- lemoiselle promenade » désigne la femme de mœurs légères qui se prête facilement à la « promenade »).

Parmi les mots d'origine hindoue, voici *blighty* qui a dési- né tour à tour le « pays natal », puis l'Angleterre, enfin, avec es variantes *nice blighty* et *blighty wound*, la « bonne bles- ure » qui y ramène ; *pukkah*, soldat régulier ; et probable- ent *bucksh*, qui correspond exactement à notre *rabiot*. Comme ancien terme de caserne indigène (ils sont très rares, n a vu pourquoi), on peut citer *gravel crusher* (fantassin, iéton), qui remonte au temps lointain où le cavalier tenait e haut du pavé et méprisait l'homme à pied.

Les métaphores nouvelles paraissent moins abondantes que ans les argots de France, de Suisse et d'Allemagne. Je relève *ig black*, gros obus, si voisin de notre *gros noir* qu'on s'est

demandé si l'un n'était pas la traduction de l'autre ; *get the cold feet* (proprement : attraper froid aux pieds), avoir la frousse ; *pip* (proprement : pépin de fruit), étoile sur les manches, galon d'officier ; *brass hat*, officier d'état-major (c.-à-d. chapeau de cuivre). *Pushing daisy*, qui signifie à peu près « grande pâquerette » — métaphore d'allure shakespearienne, — désigne un homme tué. La « vieille valise à gaz » s'applique à notre *saucisse*, et rappelle la *valise* qui signifie « torpille aérienne » dans quelques-uns de nos secteurs.

L'usage des prénoms n'est pas inconnu : *Archies*, abréviation familière d'*Archibald*, est le surnom des canons dirigés contre les avions. Le soldat allemand s'appelle *Fritz* chez les Anglais comme chez nous.

Une des caractéristique de l'argot militaire anglais, c'est l'abondance des onomatopées pittoresques, par exemple pour désigner les obus. *Dud* est un obus qui n'éclate pas : entendez-vous le coup sourd de la chute ? *Cramp* est un gros obus qui vibre en produisant un son analogue, mais moins assourdi. *Whizz-bang* est au contraire un petit obus dont le sifflement et la détonation se suivent de près.

Dans un autre domaine, *zig-zag*, homme ivre, est d'origine française — l'effet pour la cause (le tommie dit ainsi : « faire zig-zag », être ivre), — tandis que *zig-zig* désigne, par une même association d'idées, une femme légère (d'après l'expression « faire zig-zig » et aussi « dig-dig ». Arrêtons-nous ici, car il y a certaines expressions crues — revanche contre la pruderie de la langue classique — qu'il serait malaisé de traduire.

§

En Italie, l'argot militaire de la guerre n'a encore été l'objet d'aucune étude. Est-ce à cause de sa complexité et de sa variété ? On sait que l'Italie est la terre classique des argots, qui, à l'opposé de l'Angleterre, sont restés essentiellement régionaux. Le langage de la caserne ne pouvait échapper à cette loi, et il est bon de rappeler que les diverses unités ont conservé pendant la guerre un recrutement régional.

Des renseignements intéressants sur l'argot des corps piémontais m'ont été fournis par le jeune sous-lieutenant d'alpins Carlo Couvert, de Suse, blessé au Monte Nero et actuellement en traitement à Turin. Ce langage comprend des mots italiens et des mots piémontais.

Un grand nombre étaient en usage avant la guerre, comme les expressions italiennes *suola*, viande (proprement : semelle), *torchiare*, punir (proprement : pressurer), *pastino* (caporal ou sous-officier), *pappino*, infirmier, *cappellone*, conscrit (proprement : gros chapeau),— ou les termes piémontais *fil-fer*, eau-de-vie (d'après l'argot français), *rat* (soldat des magasins militaires ou scribe), *ciaparat* (proprement : attrape-rat), sens analogue, plus spécialement « embusqué », *maroc*, pain (1), *taié la corda* (proprement : couper la corde), fuir.

Plusieurs de ces derniers mots accusent l'origine ou l'influence française, qui a fourni également à l'Italie depuis la guerre, le *fronte* (« front » au sens militaire, masculin), l'*imboscato* (embusqué), la *marmitta* (gros obus) et probablement la *siringa* (fusil), proprement « seringue », usité depuis longtemps en Provence dans le même sens.

Quelques jolies métaphores nouvelles sont à signaler : la « chèvre » (*capra*) désigne la mitrailleuse, le « colis postal (1) » *pacco postale*, le gros obus ; le fusil autrichien est appelé *Cecchino* (sobriquet italien de François-Joseph, diminutif de *Francesco*), le soldat autrichien *beduino* (bédouin) ou *gobbo* (bossu) (2), la balle *Luis* (Louis). Ces créations nouvelles sont plus nombreuses parmi les corps méridionaux, à l'imagination particulièrement vive : espérons que leur langage sera recueilli comme il le mérite.

ALBERT DAUZAT.

(1) Terme également en usage dans certaines unités françaises du Midi.
(2) Parce qu'il se courbe pour éviter la mitraille.

PETITE CHRONOLOGIE
DU TESTAMENT
ET DE L'ACADÉMIE GONCOURT

—

Le prix Goncourt pour 1917 vient d'être décerné à M. Henry Malherbe, auteur de *La Flamme au poing*.

Il nous paraît intéressant à cette occasion de rappeler, sous une forme rigoureusement objective, les différentes modifications subies par l'Académie Goncourt, d'abord dans la pensée de son fondateur, puis dans sa composition.

LÉON DEFFOUX.

LE TESTAMENT

« ... Attendu que rarement un testateur a manifesté sa volonté d'une façon plus ferme et plus certaine... »
(*Jugement du Tribunal Civil, 5 août 1897.*)

14 juillet 1874. Premier testament d'Edmond de Goncourt (détruit par celui-ci en 1884). Légataire universel : Eugène Labille de Breuzé.

25 novembre 1876. Codicille. La Société des Gens de lettres devient légataire universelle. Exécuteur testamentaire : Eugène Labille de Breuzé. (Note du 7 novembre 1876.)

17 février 1882. Codicille. En cas de refus de la *Société des Gens de lettres*, la succession revient à l'*Œuvre des jeunes filles incurables*. (Fondation de la princesse Mathilde.) Exécuteur testamentaire : Alphonse Daudet.

16 novembre 1884. Second testament, premier état. Exécuteurs testamentaires : Alphonse Daudet et Henry Céard.

16 novembre 1884. Second testament, deuxième état, (« ... le premier est sans aucun doute le brouillon du second... » — Me Poincaré).

25 janvier 1885. Alphonse Daudet reste seul exécuteur testamentaire (1).

4 novembre 1887. Codicille léguant une somme de 5000 fr. à Mlle Edmée Daudet.

5 novembre 1887. Codicille substituant comme exécuteur testamentaire Léon Daudet à Alphonse Daudet « en cas de mort ».

6 juillet 1890. Codicille. Léon Hennique est adjoint à Alphonse Daudet comme exécuteur testamentaire.

24 juin 1891. Codicille relatif aux ventes après décès et à la publication de la seconde partie du *Journal des Goncourt.*

7 mai 1892. Second testament, troisième état — (« ... le troisième n'est que la reproduction, au 7 mai 1892, du premier et du second... » — Me Poincaré).

23 mai 1893. Deux codicilles :

1° Alphonse Daudet et Léon Hennique deviennent légataires universels;

2° Rappel du codicille daté du 5 novembre 1887.

(Le premier de ces codicilles est daté du 23 mai 1893; l'ensemble du 7 mai 1892. Cette dernière date devenait, suivant la thèse de Me Poincaré, celle du testament tout entier.)

16 juillet 1896. Mort d'Edmond de Goncourt.

17 juillet 1896. Me Duplan, notaire à Paris, 11 rue des Pyramides, dépose au Tribunal Civil le testament que lui avait remis Edmond de Goncourt, en mai 1892.

21 juillet 1896. Les deux autres états du testament sont retrouvés chez Edmond de Goncourt et déposés au Tribunal Civil.

7, 8, 9 et 22 juillet 1897. Débats, devant la première Chambre du Tribunal Civil de la Seine, du procès engagé par les héritiers naturels d'Edmond de Goncourt : Mme veuve Adam, née Guérin, cousine germaine ; les époux Le Chanteur, M. Eugène Labille de Breuzé et M. Curt, cousins issus de germains.

5 août 1897. Jugement du Tribunal Civil déboutant la famille. L'exécution de la charge imposée aux seuls légataires

(1) Désignation confirmée encore par note du 25 février 1887.

universels, MM. Alphonse Daudet et Léon Hennique, « ne présente rien d'impossible en soi, ni de contraire à l'ordre public et aux bonnes mœurs ». (Jugement confirmé par la Première Chambre de la Cour d'Appel — 1er mars 1900 — et le Conseil d'Etat, 19 janvier 1903.)

ACADÉMIE GONCOURT

« ... Pour avoir l'honneur de faire partie de la Société, il sera nécessaire d'être homme de lettres, rien qu'homme de lettres... »
(*Testament Goncourt.*)

14 juillet 1874. Première liste d'académiciens : Flaubert, Saint-Victor, Veuillot, Banville, d'Aurevilly, Fromentin, de Chennevières, Zola, A. Daudet, Cladel.

27 août 1876. Mort de Fromentin ; il est remplacé par Paul Bourget.

18 mai 1880. Mort de Flaubert ; il est remplacé par Maupassant.

9 juillet 1881. Mort de Saint-Victor ; il est remplacé par Henry Céard.

7 avril 1883. Mort de Veuillot ; il est remplacé par Pierre Loti.

Ces modifications sont faites dans le testament de Goncourt à des dates indéterminées, de même que le remplacement de Chennevières par Huysmans et le remplacement de Cladel par Jules Vallès.

14 février 1885. Mort de Vallès. Il est remplacé par Gustave Geffroy.

5 novembre 1887. Henry Rosny est substitué à Henry Céard.

23 avril 1889, Mort de Barbey d'Aurevilly. Il est remplacé par Léon Hennique, le 20 décembre de la même année.

25 juillet 1890. Octave Mirbeau est substitué à Zola.

— *Théodore de Banville meurt le 13 mars 1891 ; Loti entre à l'Académie Française (21 mars 1891) ; leurs noms sont biffés par Goncourt ainsi que ceux de Bourget et de Maupassant (1892). Deux remplaçants seulement sont désignés : Jules Rosny et Paul Margueritte.*

5 août 1897. Jugement du Tribunal Civil déboutant la famille et permettant de constituer l'Académie.

17 décembre 1897. Mort d'Alphonse Daudet.

1er mars 1900. Le jugement du 5 août 1897 est confirmé en appel (1).

7 avril 1900. A la suite de ce jugement, — et Alphonse Daudet étant mort, — les 7 académiciens désignés par Goncourt se réunissent et complètent l'Académie en nommant trois nouveaux membres : Elémir Bourges, Léon Daudet et Lucien Descaves. L'Académie se trouve ainsi composée : Léon Hennique, Gustave Geffroy, J.-K. Huysmans, Paul Margueritte, Octave Mirbeau, Jules et Henry Rosny, Elémir Bourges, Léon Daudet et Lucien Descaves.

19 janvier 1903. Sur arrêt du Conseil d'Etat l'Académie Goncourt est officiellement constituée.

12 mai 1907. Mort de J.-K. Huysmans. Election de Jules Renard (31 octobre 1907).

22 mai 1910. Mort de Jules Renard. Election de Mme Judith Gautier (28 octobre 1910).

16 février 1917. Mort d'Octave Mirbeau. Election de Jean Ajalbert (28 novembre 1917).

PRIX GONCOURT

> «.. A l'égard des 5.000 livres de rente, elles seront employées à faire les fonds d'un prix annuel destiné à rémunérer une œuvre d'imagination. Ce prix sera décerné au meilleur roman, au meilleur recueil de nouvelles au meilleur volume d'impression, au meilleur volume d'imagination en prose et exclusivement en prose publié dans l'année... »
>
> (*Testament Goncourt.*)

1903. Force ennemie, par John-Antoine Nau.

1904. La Maternelle, par Léon Frapié.

1905. Les Civilisés, par Claude Farrère.

1906. Dingley, l'illustre écrivain, par Jérôme et Jean Tharaud.

1907. Terres lorraines, par Emile Moselly.

1908. Ecrit sur de l'eau, par Francis de Miomandre.

1909. En France, par Marius et Ary Leblond.

(1) Ce jugement, reproduit dans le *Recueil général des lois et des arrêts* (Sirey, 1905, tome CV, 2e partie, page 78), date par erreur le second testament : 16 novembre 1885, au lieu de : 16 novembre 1884. (Voir *Gazette des Tribunaux*, 6 et 7 août 1897.)

1910. *De Goupil à Margot*, par Louis Pergaud.
1911. *Monsieur des Lourdines*, par A. de Chateaubriant.
1912. *Les Filles de la Pluie*, par André Savignon.
1913. *Le Peuple de la Mer*, par Mac Elder.
1914. [*Réservé*].
1915. *Gaspard*, par René Benjamin.
1916. *Le Feu*, par Henry Barbusse.
1916. *L'Appel du Sol*, par Adrien Bertrand.
1917. *La Flamme au poing*, par Henry Malherbe.

KŒNIGSMARK

(*Suite*[1])

—

Un carton, remis par Ludwig lorsque je rentrai chez moi, me faisait savoir que j'étais invité au dîner qui aurait lieu à huit heures, dans la galerie des glaces, en l'honneur de S. M. le roi de Wurtemberg et de S. Ex. le général von Eichhorn. Place 23, troisième table.

Je passai l'après-midi dans ma chambre, en tête-à-tête avec un vague trésor, ouvrant des livres que je ne pouvais lire.

A sept heures, je descendis dans le parc. Deux heures auparavant, j'avais entendu des cors, lointains d'abord, venir expirer dans le ravin de la Melna. C'est là qu'avait pris fin la chasse conduite par le roi et la grande-duchesse.

Le palais était rayonnant de lumières. A travers les larges fenêtres, je voyais les immenses tables, croulantes sous les fleurs et les cristaux.

La plupart des hauts fonctionnaires, tous les officiers de Lautenbourg étaient invités. Trois cents couverts se répartissaient en douze tables.

J'étais entre un commandant de dragons et la femme d'un conseiller de la Cour. Ils ne m'adressèrent pas un mot durant tout le repas.

La musique du 182e jouait, entre les services, dans la salle de la Diète.

Je ne voyais ni la grande-duchesse, ni le roi, ni les ducs, la première table m'étant cachée par les fleurs.

Dans le brouhaha des toasts et du champagne, je m'éclipsai

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 467 et 468.

et gagnai la salle de la Diète, puis la salle d'honneur : de là, j'aurais le spectacle de l'entrée des souverains.

Une voix chantante me tira des réflexions où je m'abîmais.

— Eh bien, monsieur Vignerte, pourquoi cet isolement ?

J'étais seul dans l'immense salle avec Mlle de Graffenfried.

— Mais vous-même, Mademoiselle ?

— Oh! moi : c'est différent, la grande-duchesse m'a prié de faire un tour ici, avant les autres. Les valets sont si bêtes. Elle tient tant à ce que ses fleurs soient bien arrangées.

Je regardai l'admirable décoration de fleurs qui nous entourait. Des iris violets et des roses jaunes, mais énormes, mais plus beaux qu'on n'en verra jamais.

— Ce sont des fleurs de chez elle, des iris de la Volga et des roses du Daghestan. C'est un véritable wagon qui les lui apporte tous les mois. Elle dit que les fleurs d'ici sont insignifiantes, m'expliqua Mélusine.

— N'est-ce pas que celles-ci sont belles ? dit-elle en approchant à ses narines une touffe de roses.

— Elle est bien belle aussi ! murmurai-je, sans savoir ce que je disais.

Mon interlocutrice me regarda en souriant.

Mlle Mélusine de Graffenfried était vêtue d'une robe de satin ivoire, recouverte d'une tunique de tulle brodée de perles irisées. Pas de bijoux, seulement, à son cou mat, un collier de perles roses.

Elle souriait toujours, dans une espèce de langueur de tout son être nonchalant et parfumé.

— N'est-ce pas ? murmura-t-elle seulement.

Et avec une ironie subite :

— Et vous êtes venu penser à elle au milieu de ses fleurs ? Je le lui dirai tout à l'heure.

— Mademoiselle, je vous en prie...

— Non, non ! je veux que vous la connaissiez, que vous veniez nous voir. Nous nous ennuyons, vous savez. Rien que le petit de Hagen. Il n'est pas toujours drôle.

— Il l'aime, n'est-ce pas ? dis-je en me rapprochant d'elle.

Mélusine éclata de rire :

— Il est assez ennuyeux pour cela.

— Et elle ?

— Monsieur Vignerte, dit Mélusine en riant plus fort, vous

passez d'un extrême à l'autre, du plus grand effacement à la plus grande indiscrétion. Savez-vous que vous n'êtes, en tout cas, pas très galant pour moi avec vos questions?

Elle se pencha. J'eus tout contre moi sa belle gorge ; ses cheveux noirs m'effleurèrent la joue.

— N'est-ce pas, me dit-elle tout bas, que vous me trouviez bien plus jolie, ce matin, avant de l'avoir vue, elle ?

Elle m'avait pris le bras, et, presque impérieusement :

— Eh bien, regardez-la, maintenant !

Au milieu d'un cliquetis de sabres, d'éperons, le cortège entrait dans la salle d'honneur où mille lampes électriques venaient de s'allumer à la fois.

★

Les réceptions des cours allemandes ont l'incomparable éclat que donnent les splendides uniformes de l'Empire. A mes yeux éblouis s'étalait la prodigieuse gamme des dolmans bleus, rouges, noirs, rehaussés de fourrures, scintillants d'or.

La haie des hussards de Lautenbourg présentait les sabres.

Devant, donnant le bras au roi de Wurtemberg, la grande-duchesse Aurore s'avançait.

Un enroulement de velours vert Metternich laissant nue toute l'épaule gauche, dans un décolleté extraordinairement risqué. Je voyais serpenter derrière elle sa longue traîne brodée de fines arabesques d'argent. Elle avait à la main droite un solitaire retenu par un cercle de platine, à la gauche une émeraude sertie de brillants.

Le matin, je n'avais pas vu ses cheveux. Elle m'apparaissait maintenant, cette froidaison blond fauve, roulée en torsade autour de la tête, l'engaînant dans une espèce de calotte d'or, sur laquelle un étrange et barbare diadème d'émeraude arrondissait son demi-cercle.

Une seconde ses yeux rencontrèrent les miens. Je crus comprendre que ce qu'elle y lut ne lui déplut pas. J'étais probablement le seul de cette assistance abrutie par l'étiquette à oser, sans le savoir, contempler ainsi cette femme.

Vous rappelez-vous, mon cher ami, la *Fée aux Griffons* de Gustave Moreau? Vous rappelez-vous cet être ambigu, dans ce paysage céruléen, moins profond que les prunelles vertes d'Aurore de Lautenbourg? Il vous donnera une idée approchée

de la grande-duchesse. Même indéfini, même mystère angoissant des formes. Mélusine, si affinée, si inquiétante cependant, paraît presque grossière à côté de cette Titania.

Ce que la toile de Moreau ne vous expliquera pas, c'est ce mélange enfantin et décidé qui est toute l'allure de cette princesse. Sorte de créole boréale, à la fois langoureuse et brusque, elle a l'éclat dur et la mollesse de la neige au soleil. La hanche que l'on devine un peu pointue est assez haute. On sent que, si elle consentait à l'emprisonner, sa taille serait extraordinairement fine. Mais la gaine de velours garde toute la souplesse qui donne le contact immédiat de la chair. De la frénésie vous prend à l'idée que, hors de ce fourreau, ce corps va surgir comme un lys froid et pur.

Au milieu de tous ces visages où les vins ont posé les marbrures des congestions commençantes, cette pâle statue à moitié nue demeure miraculeusement nette et blanche.

Ses lèvres sont fardées, ses yeux sont cernés, à vrai dire, ses ongles sont bien roses. Mais comme on sent qu'elle s'est amusée à ces procédés par lesquelles les autres s'efforcent de créer leur beauté. On voit la sienne sourire d'y avoir eu recours. Elle ne les emploie que pour mieux prouver qu'ils ne sauraient lui être indispensables.

Sourire... celui qui erre sur sa pâle figure est tout de convention. Prisonnière de l'étiquette, elle s'est composé un visage de circonstance. Qui l'observe le devine d'autant mieux que par moment une expression aussitôt morte que née dérange cette belle ordonnance grave et voulue. Cette expression doit mêler autant de sentiments que le prisme a de couleurs. Si je connais un jour mieux Son Altesse, j'arriverai peut-être à les analyser. En attendant, j'ai discerné dans cet éclair deux tonalités indiscutables, l'ironie et l'ennui.

Cette femme molle et lassée, est-ce bien la fantastique amazone de ce matin? Je la préférais ainsi. Il me déplaît que cette épaule soit si nue. Je voudrais la recouvrir de la lourde pelisse d'hermine. Ils sont une douzaine autour d'elle. Oh ! je sais bien que c'est leur souveraine, et que leurs yeux ont devant elle presque la rigidité du garde à vous. Mais s'ils ne se croyaient pas vus, comme ils se départiraient de cette réserve.

Et qu'est-ce que c'est précisément que ce petit hussard rouge qui là-bas, caché par une gerbe de fleurs, laisse traî-

ner sur la belle épaule un regard effroyablement goulu?... Va-t'en, rustre. Retourne à tes lourdes et dociles Allemandes, qui ont des bras boudinés et des tailles en forme de diabolos. Celle-ci n'est pas de ta race. Ce n'est pas pour toi, vilain !

Je te déteste, et je t'envie. J'envie ton dolman ponceau, tes fourragères jonquille, tout l'or dont tu rutiles, ton grade de lieutenant au 7e hussards, qui, à défaut d'un autre, crée un lien hiérarchique entre toi et ton angoissant colonel. Je pourrais alors m'approcher d'elle, et lui débiter, comme ils le font maintenant, des compliments sur la charge de ce matin.

Le visage presque enfoui dans le bouquet d'iris qu'elle porte vers ses narines, elle remercie faiblement ses officiers qui la félicitent.

— Mais non. Vous exagérez. Tout le mérite revient à Tarass-Boulba. C'est moi qui vous admire de pouvoir le suivre avec vos montures. A côté de lui, les chevaux d'ici sont des chevaux de brasseurs.

Est-ce une illusion, mais il ne me semble pas possible qu'elle ne puisse, si elle le voulait bien, parler allemand avec moins d'accent étranger.

A gauche, dans un bosquet de verdure, la musique du 182e attaque une valse. Le bal commence.

— Nous usurpons la place des danseurs, messieurs. Allez retrouver vos danseuses qui doivent m'en vouloir. Comte, menez-moi à ma place, dit-elle, en prenant le bras du général von Eichhorn.

Ils tournent, ces Allemands et ces Allemandes, avec une gravité, avec une componction recueillie. Le cliquetis des éperons résonne. Les belles couleurs de l'Empire s'emmêlent sous les lustres en un étincelant kaleïdoscope.

— Monsieur Vignerte, vous ne valsez pas !

— C'est que, Mademoiselle, je sais assez mal ; puis, comme c'est pauvre et ridicule, un habit, au milieu de tous ces uniformes.

— Ce n'est pas une raison, rétorque Mélusine. Tenez, je vois là-bas cette bonne Mme de Wendel qui s'accommoderait fort bien de votre habit. Allez donc l'inviter.

— Danser pour danser, je préférerais que ce fût avec vous.

— Moi, je n'ai le temps. Il faut que je surveille, que je case

les pauvres jeunes filles dépourvues et les danseurs timides. Prenez mon bras, vous m'accompagnerez.

Cette jolie femme que je sens contre moi me donne l'assurance qui me manquait.

— Mademoiselle de Graffenfried! Monsieur Vignerte!

La voix de de Marçais.

Suprême d'élégance, il est assis auprès de la grande-duchesse. Ciel! il me fait signe d'approcher.

— On ne pourra donc jamais vous atteindre? me dit-il, riant. Arrivez, Monsieur.

Il me présente à la grande-duchesse.

— C'est un peu pour vous, Madame, que j'ai ramené M. Vignerte. Mais vous semblez peu pressée de vous servir des cadeaux qu'on vous fait.

Elle répond avec nonchalance :

— Moi! mais je ne demande qu'à connaître M. Vignerte. Il paraît qu'il est charmant. Excusez-moi, Monsieur, si je dis : il paraît; je n'ai pu m'en rendre compte encore par moi-même. Vous travaillez beaucoup, me dit-on?

La même phrase que m'a jetée Mélusine. Ignominie! Te traînerai-je toujours après moi, robe des cuistres? Serai-je toujours celui qui travaille beaucoup, moi dont les nuits se passent à rêver de choses dont personne ne soupçonnera jamais l'immense volupté?

Je vais répondre. Je sens que je vais lui dire, à cette méprisante, quelque chose de définitif. Mais elle se lève.

— Excusez-moi! Il faut pourtant que je danse au moins une fois!

— Monsieur de Hagen, appelle-t-elle.

Il est là, le petit hussard rouge. Il s'avance, à la fois humble et ravi. Oh! je sais qu'un jour viendra où je le soufflet-terai.

Dans la salle, il s'est fait un vide. La valse de la grande-duchesse Aurore est comme un maëlstrom. Il semble qu'on redoute d'être attiré dans son orbe. Les danseurs laissent la place libre.

Ils valsent. C'est d'abord la valse lente allemande, à trois temps. Puis la mesure s'accélère. Il n'y a plus que deux temps. Ce n'est même plus le boston, c'est un tournoiement éperdu et harmonique. L'assistance murmure d'admiration.

Le grand-duc Frédéric-Auguste regarde le beau tourbillon avec un sourire qui est presque un sourire d'orgueil.

Ce n'est plus de Hagen, si svelte et agile pourtant, qui mène la course ronde. C'est le grand corps vert et blanc. Nonchalante toujours, elle tourne, tourne, tourne.

De Hagen se laisse entraîner. Une ineffable joie colore sa face d'adolescent blond. Il s'abandonne à sa souveraine. Rouge, vert, rouge, vert, puis tout se brouille. La couleur complémentaire apparaît. Ils tournent, tournent, tournent...

En France, on aurait applaudi.

Elle regagne sa place, toujours aussi liliale et lasse. Dans un mouvement qu'elle fait pour remonter l'épaulette droite de sa robe, son beau bouquet d'iris mauves, qu'elle n'a pas quitté, tombe à terre. Je me précipite, je le ramasse.

— Merci, Monsieur, dit-elle négligemment.

Puis, volontairement cette fois, elle laisse retomber les fleurs.

— Mon Dieu! Elles sont déjà toutes fanées.

. . . . . .

Je suis rentré dans ma chambre. J'ai ouvert la fenêtre et, accoudé, les yeux aux étoiles froides, je crois que j'ai pleuré.

J'ai compris. Elle m'est irrémédiablement hostile. Qu'y a-t-il? Qu'ai-je fait? Je ne sais pas.

Et j'ai le mot des pauvres diables : Travaillons.

De vagues musiques me viennent encore. Sur le Koenigsplatz, des limousines passent, avec des phares violents. Ceux qui sont dedans sont heureux. Ils l'ont vue depuis que je l'ai vue.

Travaillons...

IV

Eh bien, Raoul Vignerte! A quoi prétends-tu donc? Quelle aberration est la tienne! Quoi! il y a quelques semaines, tu étais soucieux le matin de ta nourriture du soir. Tu ne supposais pas de plus grand bonheur que d'être assuré de celle du lendemain. Te voilà maintenant certain d'elle, et de celle de dans un mois, et de celle de toujours même. Tu n'as qu'à te donner au travail. Le travail, la seule chose que l'on ne regrette jamais. Et tu n'es pas heureux, pourtant! Que dis-je, heureux, tu souffres. Plus que quand tu arrivais à la gare d'Or-

say, tâtant dans ta poche si tu avais pour le pourboire du porteur de malle assez de sous sans démonétiser la pièce qui filera ensuite trop vite, tu souffres. De quoi? de ta maudite imagination. Ne sens-tu pas désormais que le sort pourrait t'offrir vainement les femmes de Paris, les trésors d'Iranie, sans satisfaire le rêve composé des nuées que tu portes en toi? Elle, cette femme, la grande-duchesse? Pauvre idiot! Tu te disais classique. Tu parlais en ricanant du théâ-romantique, et te voilà disposé, du moment que c'est pour ton compte, à trouver naturelle l'aventure de Ruy Blas, laquais de Monseigneur le marquis de Finlas. Est-ce toi qui faisais tes dieux de Le Play et d'Auguste Comte? Tiens, tu m'amuses! La reine de ton rêve, elle est moins pour toi que pour le petit hussard rouge, qui a l'habitude de l'oisiveté, du grade et du blason...

Et je me suis mis à travailler et, peu à peu, il est vrai que la poussière de la bibliothèque a feutré mon envie, ma haine, mon chagrin.

Je ne mettrai jamais les pieds dans l'aile gauche du palais. J'ai plaisir à penser qu'elle s'y ennuie, avec sa Mélusine. Je ne suis pas fait pour vivre ici, moi.

De mon séjour à Lautenbourg, je prendrai tout ce que j'ai intérêt à prendre, posément.

Dans deux ans, j'aurai cinq à six mille francs d'économies, la matière de trois ou quatre livres, et je rentrerai à Paris, et avec ma méthode, et avec le souvenir de ce qui m'a manqué, Paris sera à moi. Et Paris vaut mieux que cette méprisante barbare.

M. Thierry m'avait fourni un admirable plan de travail, je m'en rendais mieux compte à mesure que je fouillais dans la bibliothèque. L'histoire des dynastes tudesques parallèles à Louis XIV paraphrase à merveille la sienne, en en faisant mieux ressortir l'aborigène beauté.

Copier le roi de France, tel était l'unique souci de ces princes allemands de la fin du XVII^e^ siècle. S'attacher les artistes ou les élèves des artistes qui avaient travaillé pour lui fut le moyen dont ils usèrent le plus communément.

Mais tandis que chaque seigneur français mettait un point d'honneur à posséder exclusivement un artiste, à le faire travailler pour lui seul, c'est chose amusante de voir les Allemands réaliser des sortes de sociétés pour commanditer plus écono-

miquement tel peintre, tel sculpteur, tel jardinier. Ils rappellent ces humbles ménages parisiens qui s'associent pour acheter aux Halles un sac de légumes ou un agneau.

J'ai retrouvé dans les archives la plupart des devis des peintres et architectes français qui travaillèrent non seulement pour les ducs de Lautenbourg et de Detmold, mais aussi pour ceux de Lünebourg-Celle et pour les électeurs de Hanovre. Ernout a sculpté la plupart des groupes en marbre des jardins. Gourvil, élève de La Quintinie, les a dessinés. Lesigne, élève de Lebrun, a été chargé de l'exécution des panneaux. Un catalan, Giroud, a assumé les travaux de serrurerie et de ferronnerie. Zeyer, peintre en laque, professeur de la princesse Sophie-Dorothée, a orné de charmants motifs les portes de l'*Herrenhausen* de Hanovre et du palais de Lautenbourg.

Leurs comptes sont discutés avec âpreté par les intendants des princes. Souvent ces derniers eux-mêmes n'ont pas dédaigné d'appuyer autographiquement des demandes en réduction. J'ai parcouru avec curiosité un énorme mémoire de Giroud, produit par cet artiste devant le présidial de Hanovre, pour justifier, en 1690, le chiffre de la facture à laquelle il faisait monter la pose, à l'*Herrenhausen*, d'un certain nombre de serrures à secret. Le duc Ernest-Auguste, le futur électeur, fut débouté de sa demande en réduction. Il y avait, à cette date du moins, des juges à Hanovre.

J'étais décidé en principe à borner mes recherches à l'influence française sur les cours allemandes du XVII^e^ siècle. J'avais devant moi une mine de documents suffisants à satisfaite complètement M. Thierry, et à me fournir à moi-même les éléments d'un livre. C'est à ce Zeyer, peintre en laque, professeur de la princesse Sophie Dorothée, que je dois d'avoir élargi mon dessein primitif. Je découvris, mêlées à ses comptes, les minutes de son témoignage devant la commission d'enquête qui jugea l'infortunée souveraine du Hanovre. Il porte ainsi la responsabilité des événements qui vont suivre.

Vignerte s'arrêta, réfléchit un moment, et me posa cette question inattendue :

— Connaissez-vous la dramatique histoire du comte Philippe-Christophe de Kœnigsmark?

En réponse, je lui récitai ces deux strophes :

Comte de Koenigsmark, amoureux d'une reine,
Puis son amant, ainsi du moins dit la rumeur,
Dans la chambre royale où brûlaient des verveines,
A l'heure où le jour naît, à l'heure où le jour meurt,

Qui pourra dire toutes les folles pensées
Qu'elle se plaisait tant à dérouler pour vous,
Celle qui mêlait les jacinthes aux pensées,
Dans la masse de ses cheveux d'or un peu roux?

— L'auteur de ces vers, dit Vignerte, avait lu le livre de Blaze de Bury. C'est le seul livre français convenable sur ce drame. Vous le rappelez-vous ?

— J'avoue, dis-je, que bien des détails m'en sont sortis de l'esprit.

— Eh bien, il faut que je vous précise cette histoire. Elle ne vous expliquera pas mon aventure, à moi. Elle vous la rendra plus étrange encore.

— Vous vous rappelez certainement quelle était la situation de l'Etat de Hanovre en 1680. Il avait à sa tête un homme aussi débauché que profond politique, Ernest-Auguste, successivement évêque d'Osnabrück, duc, puis électeur de Hanovre.

Son frère, Georges-Guillaume, était duc de Brunswick-Lünebourg.

Ernest-Auguste avait un fils, Georges ; George-Guillaume une fille, Sophie-Dorothée.

L'ambition d'Ernest-Auguste portait sur deux points.

D'abord : réunion à sa famille des Etats de son frère. Il n'y avait qu'un moyen : marier Georges à Sophie-Dorothée. Le mariage eut lieu en 1682. La duchesse de Brunswick-Lünebourg n'avait que seize ans.

L'autre ambition d'Ernest-Auguste était plus haute : c'était la couronne d'Angleterre. La fortune travailla pour lui : successivement les douze enfants de la reine Anne furent moissonnés par la mort. Si Ernest-Auguste ne vit pas le triomphe de sa politique — il mourut en 1698 — son fils George en recueillit les fruits. En 1714, à la mort de la reine Anne, il montait sur le trône de Grande-Bretagne sous le nom de George Ier. Il y montait seul : dix-huit ans plus tôt, à la suite d'une infâme machination, il s'était séparé de sa femme, et, lorsque son époux ceignait la couronne d'Angleterre, l'infor-

tunée Sophie-Dorothée achevait ses jours dans le château de Ahlde, moins palais que prison.

Excusez-moi de dessécher ainsi ces faits : l'essentiel est d'être clair.

L'histoire du divorce de Sophie-Dorothée, c'est l'histoire du meurtre du comte Philippe-Christophe de Kœnigsmark.

Appartenant à une des plus nobles familles suédoises, ami du prince électeur de Saxe, aussi brun et beau que Sophie-Dorothée était belle et blonde, le comte Philippe et la duchesse de Brunswick-Lünebourg s'étaient dans leur enfance connus à Celle et naïvement fiancés. La vie les avait séparés. Philippe était parti mener à la cour de Jacques II, à celle de Louis XIV, à Dresde, à Venise, son existence aventureuse de beau condottière suédois.

Le mariage de Sophie-Dorothée réveilla-t-il son ancien amour, blessa-t-il sa vanité ? Toujours est-il qu'un beau matin, Hanovre vit arriver le comte Philippe de Koenigsmark.

La cour de l'Electeur était un lieu de débauches, un fumier sur lequel se fanait lentement ce beau lys qu'était Sophie-Dorothée.

Trompée par un mari qu'elle avait toujours méprisé, contrainte de faire bonne mine à cette terrible contesse de Platen, l'abjecte favorite d'Ernest-Auguste, elle vivait de son mieux dans la solitude, occupée uniquement de l'éducation de ses deux enfants, un fils qui devait être roi d'Angleterre, une fille qui sera reine de Prusse.

Mais voici Koenigsmark qui arrive à Hanovre, et le drame commence.

Le comte Philippe est venu pour se venger, pour reconquérir le cœur de Sophie-Dorothée. Mais avant même qu'il puisse la voir, la contesse de Platen s'éprend de lui. Il croit politique de ne pas froisser la toute puissante favorite. Mais il faut aller très loin pour ne pas froisser cette femme, Messaline et lady Macbeth réunies. Le comte Philippe va aussi loin que possible : compromise, elle sera en son pouvoir. C'est lui qui est entre ses mains.

Alors commence la belle idylle de Philippe de Koenigsmark et de Sophie-Dorothée. Le sombre palais de l'*Herrenhausen* est témoin de leurs éphémères amours. Sophie-Dorothée a cru d'abord que le beau comte n'était venu à Hanovre que pour y

voir malheureuse et délaissée celle qui a été contrainte par la volonté paternelle d'en épouser un autre. La liaison presque publique de Philippe avec la comtesse de Platen ajoute son martyre. Mais, un matin, se rendant avec sa dame de compagnie au bosquet du parc de l'*Herrenhausen* où elle a coutume de s'asseoir chaque jour, elle aperçoit le comte s'en échapper. Un rouleau de papier est resté sur le banc, avec ces vers à la manière de Benserade :

Que j'étais autrefois un volage berger !
A tout moment sur la fougère
J'allais de bergère en bergère
Me faire un plaisir de changer ;
Mais, depuis que j'ai vu la charmante Sylvie,
Contraint de l'aimer constamment,
Par un extrême changement
Je ne veux changer de ma vie.

Sophie-Dorothée a-t-elle été la maîtresse de Koenigsmark ? Même après la lecture de leur correspondance dans les archives de la Gardie, j'en doute encore. Ce que je reconnais, c'est qu'il était impossible d'en douter dans une cour aussi corrompue que celle de Hanovre, où l'on savait que la femme du duc héritier recevait chaque nuit dans son appartement le bel aventurier suédois.

La vindicative comtesse de Platen apprit la dernière qu'elle était la risée de tout le château. Mais ce jour-là, la perte du comte et de la duchesse fut décidée.

Le samedi soir 1er juillet 1694, Koenigsmark, rentrant chez lui, trouva sur sa table un billet contenant ces simples mots tracés à la hâte au crayon :

Ce soir, après dix heures, la princesse Sophie-Dorothée attendra le comte de Koenigsmark.

Ce billet, ce faux, imitant l'écriture de Sophie-Dorothée, était l'œuvre de la comtesse de Platen.

Insouciant et brave comme Bussy d'Amboise, Koenigsmark se rendit chez la princesse. A deux heures du matin, il la quittait.

Le lendemain, dans la matinée, Sophie-Dorothée vit de son balcon deux hommes, aux allures inquiètes, qui erraient dans le parc. C'étaient les serviteurs du comte Philippe qui cher-

chaient leur maître. Ni eux, ni personne ne devaient plus le revoir.

Voilà la tragédie, mon ami. Voici le dénouement, et c'est le divorce de Sophie-Dorothée. Cette jeune femme de vingt-huit ans a à faire à un monde d'ennemis. Elle veut quitter son mari qui lui fait horreur. Elle se heurte à la malédiction de son père ; le vieux duc Georges-Guillaume a imposé à sa fille un mariage de raison d'Etat. Une amourette malheureuse ne doit pas briser de beaux calculs au bout desquels il y a peut-être le trône d'Angleterre. L'infortunée ne veut rien entendre. Elle est dangereuse, d'ailleurs : le comte suédois avait des relations. Finalement, après le procès le plus avilissant pour elle, le divorce est prononcé contre elle. Ses enfants lui sont retirés. La femme du roi d'Angleterre, redevenue simple duchesse, mourra en 1726, prisonnière dans son château de Ahlde. Alors seulement, la malédiction paternelle fléchira. Le caveau du château où elle est née s'ouvrira devant son cadavre. Il est, au donjon de Celle, dans le recoin le plus obscur de la crypte, un humble cercueil sans inscription. C'est ce cercueil qui contient les restes de Sophie-Dorothée, femme de l'électeur Georges-Louis de Hanovre, roi d'Angleterre sous le nom de George Ier.

Je vous ai résumé, aussi brièvement que possible, l'histoire de Philippe de Kœnigsmark et de Sophie-Dorothée. Inutile de vous dire que bien des points de ce drame demeurent dans l'ombre. L'assassinat du comte est certainement l'épisode dont les détails sont les plus mal connus. Les témoignages concordent sur le fait que c'est la comtesse de Platen qui prépara le guet-apens où il périt. Dix sbires le percèrent de leurs épées. L'horrible comtesse lui porta le dernier coup. Mais que devint le corps? Ici le mystère commence. Les avis sont partagés. Le comte, comme le veulent les uns, fut-il enterré dans une fosse creusée dans le parc? Ou, suivant une autre version, que j'ai des raisons pour croire la bonne, recouvert de chaux, fut-il enfoui sous la dalle de la salle dite des Chevaliers? Fut-il tout simplement jeté dans les latrines, dont le tuyau communiquait avec la Leine qui coule au pied du château, ainsi que le prétend l'auteur de l'Histoire Secrète (1)? Son cadavre est-il celui,

(1) *Histoire secrète de la Duchesse de Hanovre*, notice publiée à Londres, en 1732, sans nom d'auteur et attribuée au baron de Bielefeld, chargé d'affaire de la

comme l'affirme Horace Walpole, qui fut découvert, quelque vingt ans plus tard, sous le plancher d'un cabinet de toilette de l'*Herrenhausen?* Je ne pose ces questions que pour vous expliquer, bien qu'à moi encore elle me paraisse inexplicable, l'espèce de fièvre qui me prit de les résoudre. Il faut comprendre que ce problème se présentait à moi avec une acuité plus passionnante qu'à quiconque, en raison du milieu où je me trouvais, si semblable à celui où s'était déroulé le drame, et des inestimables documents que la bibliothèque ducale mettait à ma disposition.

La source la plus précieuse que l'on connaissait alors est la correspondance de Koenigsmark et de Sophie-Dorothée, qui se trouve actuellement dans les archives de la bibliothèque de la Gardie, à Loeberod, en Suède. Cette correspondance fut découverte par le professeur Palmblad, qui en publia en 1851 des extraits à Upsal. En me signalant, lorsqu'il prit congé de moi, les travaux de Palmblad, M. Thierry espérait qu'il me serait possible de mettre la main à Lautenbourg sur une partie de cette correspondance, qui erra assez longtemps en Allemagne avant de venir échouer à Loeberod. Je ne trouvai rien de ce côté, mais cet échec fut compensé par une découverte autrement précieuse.

La fille de Sophie-Dorothée, je vous le rappelais à l'instant, avait épousé le prince royal de Prusse, le futur Roi-Sergent, Frédéric Ier : « Mari fort rude et tyrannique, nous dit Blaze de Bury, son premier acte, une fois monté sur le trône, fut de défendre formellement à sa femme toute espèce de rapport avec la prisonnière de Ahlde. Ce ne fut que lorsque Sophie-Dorothée eut hérité de sa mère d'un revenu de vingt-huit mille écus, somme assez ronde pour l'époque, que l'avare souverain lui témoigna quelque amitié, amitié du reste très intéressée, car elle se fondait uniquement sur les droits que pouvait faire valoir sa femme à l'héritage, droits qui furent longuement établis par les consultations du célèbre jurisconsulte Thomasius (1). »

Cour de Prusse à Hanovre. Pour cette indication bibliographique et les suivantes, j'ai complété les souvenirs que m'a laissés le récit de Vignerte à l'aide des articles de Blaze de Bury, parus dans la Revue des Deux Mondes, et réunis en 1855 en un volume intitulé : *Episode de l'Histoire du Hanovre Les Kœnigsmark.*

(1) Blaze de Bury. *Episode de l'Histoire du Hanovre.* Notes et pièces justificatives, p. 378.

L'humble femme qu'était la reine de Prusse, poussée secrètement par son confesseur, s'était toujours fait un reproche de n'oser pas prendre ouvertement le parti de sa mère captive, dont elle pressentait l'innocence. Elle profita des dispositions meilleures de son redoutable mari, et commença à réunir les pièces nécessaires à un procès en réhabilitation. Hélas, en 1726, Sophie-Dorothée mourait. Sa royale fille n'en poursuivit pas moins sa pieuse entreprise. Par ses soins, avec l'aide éclairée de ce même jurisconsulte Thomasius, un énorme dossier, comprenant douze cents documents environ, fut constitué. Il établissait nettement l'innocence de Sophie-Dorothée, l'ignominie de la comtesse de Platen.

Ce monument de piété filiale ne devait servir à rien. Une notice anonyme, placée en tête de ce dossier, indique que sur les représentations de George II, roi d'Angleterre, transmises à son beau-frère, Frédéric Ier de Prusse, par le Ministre de Grande-Bretagne, le procès en réhabilitation de Sophie-Dorothée ne fut pas entamé. Le roi d'Angleterre faisait remarquer à sa sœur, non sans justesse, que tout ce qui serait établi à la décharge de la princesse leur mère, le serait à la charge du roi leur père.

Devant la raison d'Etat, la faible reine de Prusse s'inclina. Le dossier, désormais inutile, par des avatars divers, mentionnés dans cette notice, finit par échouer, en 1783, entre les mains de la grande-duchesse Charlotte-Augusta de Lautenbourg, nièce de la souveraine.

C'est ce dossier que, vers la fin de janvier 1914, j'eus le bonheur de découvrir parmi les manuscrits non encore inventoriés de la bibliothèque ducale.

Depuis le compte rendu authentique de l'interrogatoire de Mlle de Knesebeck, confidente de Sophie-Dorothée, jusqu'à la minute de la confession de la comtesse de Platen (1), il y avait dans ce dossier de quoi refaire entièrement l'histoire du drame mystérieux de l'*Herrenhaussen*. Avec la désinvolture habituelle des érudits vis-à-vis des pièces non inventoriées, je transportai dans mon appartement les six chemises in-folio qui relataient par le détail la ténébreuse histoire.

Que d'amour et de chevalerie, que de crimes et de galante-

(1) Le Double de cette confession, intitulée « *Oraison funèbre de la comtesse C. E. de Platen* » figure en pièce manuscrite dans les archives de Vienne.

rie, quel luxe, quelle frénésie de vie et de mort dans ces feuillets jaunis, dans ces minutes grossoyées en langues diverses! La nuit, quand tout dans le château était endormi, je roulais ma table devant le confortable feu de bûches de la cheminée, et je travaillais avec une espèce de fièvre ardente. Je touchais là l'histoire, la vivante, non pas celle, de deuxième ou troisième main, qui m'était distillée, suivant un programme déterminé, par la bibliothèque de la Sorbonne. A vrai dire, à la sèche érudition se mêlaient dans mon cerveau les fumées d'un étrange romantisme. La Cour de Hanovre dansait devant mes yeux, fantasmagorique et cruelle : Ernest-Auguste, le silène politique ; Georges-Louis, débauché et borné ; la Comtesse de Platen, la redoutable Messaline, qui, malgré tout, avait dû être belle et désirable ; Kœnigsmark, l'aventurier brun, son pourpoint saumon et or taché de sang, et surtout Sophie-Dorothée, blonde, élancée et pure, dans les brocarts d'argent qu'elle portait le jour de ses noces.

D'argent, vraiment ? Cela, c'était l'histoire, la description livresque. Mais non ! Combien plus belle je me l'imaginais, et plus réelle, avec une autre robe, une autre robe déjà vue. Une robe de velours vert !

C'était la fin de l'hiver, un hiver déjà incliné sur le printemps. Par ma fenêtre, entr'ouverte pour activer le tirant de ma cheminée, montaient des bouffées d'air qui étaient déjà des effluves. Je sentais, noirs dans l'ombre, les rameaux décharnés des arbres mollir pour les bourgeons de demain.

Alors, plusieurs fois, mon ami, mon cher ami, — on peut bien s'avouer, quand la mort de toute part plane, ces folies qui sont le prix et l'honneur de la vie d'hommes tels que nous, — fasciné par le souvenir du bel aventurier assassiné, de la belle reine morte, conduit par un instinct dont plus tard j'ai compris la sûreté, j'ouvrais, le cœur battant, la porte de ma chambre. Le corridor était noir. L'escalier antique criait sous mes pas. Souvent j'ai vu, dans la salle d'honneur, la lanterne endormie de la ronde. Qu'aurais-je dit, je vous le demande, si on m'avait apostrophé ?

La porte ouverte sur le parc était un grand rectangle d'un bleu cruel où tremblait, au milieu, la mystérieuse étoile Cassiopée. Longeant les boulingrins embués de lune, me dissimulant dans l'ombre losange des ifs, j'allais. Une fenêtre brillait

dans la partie centrale du palais : comme le grand-duc Frédéric-Auguste travaille tard !

Tout était sombre dans l'aile gauche. Mais quand, arrivé à l'extrémité du bâtiment, je me collais contre la muraille, je savais bien que là non plus, tout le monde ne dormait pas.

Ce n'était pas encore le printemps. Mais vraiment, on sentait que le rossignol allait bientôt chanter. Rose et longitudinale, une raie lumineuse s'étendait, mince, sur le gravier ratissé, décelant là aussi, écrasée de tentures, voilée de rideaux, une autre fenêtre éclairée.

Le rossignol ne chantait pas encore dans le parc français, bâti en cette Allemagne où me menait le destin. Mais, derrière la fenêtre, une plainte, vibrante, poignante, coupée par intervalles de silences injustifiés qui tenaillaient mes nerfs des plus bizarres frissons, une lente et molle plainte filtrait de l'intérieur du palais jusque dans mon cœur... et c'était Mademoiselle Mélusine de Graffenfried qui, sur son violon, jouait à sa maîtresse les plus inguérissables berceuses de Schumann.

V

Les *Petermanns Mitteilungen* sont la plus formidable compilation géographique du monde, et, il faut l'avouer, la plus précieuse. Nos *Annales de Géographie* n'en sont qu'un pâle reflet. Les Russes ont un admirable géographe, Woïkow. Nous avons Vidal de la Blache, dont la préface à l'Histoire de France de Lavisse est un chef-d'œuvre. Mais ce sont là des génies. Ils n'ont pu tout embrasser. Les *Petermanns Mitteilungen* déconcertent pas leur documentation universelle. Mes maîtres de la Sorbonne — je ne citerai pas leurs noms, cela me désobligerait aujourd'hui — m'ont cent fois affirmé qu'on ne pouvait mener à bien rien de sérieux en géographie sans le secours de cette puissante machine.

Je ne veux pas exagérer la valeur ni l'étendue de l'enseignement que je donnais à mon élève, en vous faisant croire que chacune de mes leçons était travaillée avec l'aide des *Mitteilungen*. Mais toutes les fois que j'avais des raisons d'insister plus particulièrement sur tel ou tel point, je ne manquais pas de me référer à la précieuse collection.

Ce fut ainsi que, tout naturellement, je l'appelai à mon aide lorsque j'eus à parler au duc héritier d'une question parti-

culièrementà l'ordre du jour, celle du Cameroun et des récen
tes acquisitions allemandes au Congo. Il y avait juste deux an
que le célèbre traité issu des pourparlers Cambon Kiderlen
Waechter avait donné à l'Empire le fameux *bec de canar*
et la région du Togoland. Il me sembla tout naturel de con
sacrer quelque développement à la région à propos de laquell
le Kaiser avait asséné un aussi formidable coup de poing su
la table diplomatique.

Jamais je n'oublierai ce jour. C'était le lundi 2 mars. Il va
avoir huit mois.

Après avoir consulté les tables des *Mitteilungen*, je retin
le nom et les cotes de six articles sur le Cameroun et le Congo
Le second que je notai, signé du professeur Heidschütz, d
l'Université de Berlin, était consacré aux voies de pénétratio
(naturelles et artificielles).

Posant sur le bureau de la bibliothèque le tome qui l
contenait, je m'apprêtai à prendre des notes.

Comme je venais d'ouvrir le volume à la page de l'articl
en question, un papier s'en échappa et tomba à terre.

C'était une feuille déjà jaunie, pliée en quatre. Elle était re
couverte d'une écriture haute, épaisse, volontaire. De l'alle
mand en caractères latins. Point de signature. Je n'en avai
pas besoin, j'avais immédiatement deviné de quoi il s'agissa
et qui avait écrit ce papier.

Il contenait un véritable plan de voyage dans une des région
les plus désertes du Togoland, le long de la trop célèbre r
vière Sangha. Les itinéraires étaient soigneusement arrêté
grâce aux renseignements puisés dans l'article du professeu
Heidschutz, qui, je ne m'étais pas trompé, donnait sur cet
région les plus récentes précisions : point terminus du chemi
de fer, routes praticables, gués, ressources pour un voyag
d'exploration dans le pays, et cela depuis le débarquement
Libreville, jusqu'au rembarquement. Chaque halte était rep
rée : Ouesso, deux jours — poste français, eau, porteurs
Manna, un jour, porteurs; Gléglé, sur la N'Sagha, pirogues, et

Une joie sourde me prit. Ainsi le hasard mettait entre m
mains le plan qu'avait arrêté lui-même le grand-duc Rodolph
de ce voyage d'étude dans la région où la maladie devait
terrasser. Ce n'était point, je le sentais, joie d'historien d
découvrir un document curieux sur les menées allemandes a

ongo, une preuve incontestable, vu la qualité de l'explorateur, e la préméditation du coup d'Agadir. Ah! mes soucis histo- iques, comme ils étaient loin en cette minute! Tous les tra- aux que j'avais accomplis depuis la fameuse fête où la grande- uchesse m'avait infligé un affront qui me semblait avoir été emarqué de tout le monde, comme je voyais que je ne m'y étais ttelé que par dépit!

Pour comprendre bien la nature des sentiments qui m'as- aillaient tandis que je déchiffrais en détail le précieux papier, faut vous dire les échafaudages que mon imagination n'avait essé de bâtir depuis cette date. En vain, je voulais haïr la rande-duchesse : je ne pouvais pas. Cet effort ne servait qu'à ne faire désirer davantage l'approcher, me faire remar- uer d'elle, la convaincre que mon plus cher désir était de ne dévouer pour elle. Me dévouer! je vous le demande! Qu'est-ce qui pouvait bien me pousser à croire que cette emme éblouissante et hautaine avait besoin de mon dévoue- nent obscur?... C'est ici, ami, que mon imagination avait fait les siennes. A vrai dire, elle ne tournait pas absolument à ide. Les confidences d'un homme de la pondération de M. Thierry, vous pensez bien que, dans mes longues nuits olitaires, je ne les avait pas oubliées. Quelle amplification u contraire ne leur avais-je pas donnée! Vaguement, je me entais entouré de mystère. Je sentais, comme je vous sens à non côté, dans l'ombre, qu'un drame était à l'origine du nalaise qui me prenait parfois sourdement. A cette méfiance, nes recherches, mes nuits consacrées à la ténébreuse histoire les Kœnigsmark n'avait fait qu'ajouter. Roman, direz-vous. Fumées d'un cerveau exalté par le travail solitaire, et, peut- être, par un sentiment plus fort. Vous auriez raison de penser ainsi, si les événements n'étaient venus justifier ma folie.

Quoi qu'il en soit, mon ami, avant la découverte du plan du grand-duc Rodolphe, j'en étais arrivé à me forger de toutes pièces un roman satisfaisant ma sensibilité. Le grand-duc Frédéric-Auguste si correct, si bienveillant pour moi, je me e représentais comme le bourreau de sa femme, cette adorable grande-duchesse; la beauté me rendait profondément injuste. Elle me faisait attribuer à l'homme à qui je devais ma vie ac- tuelle, qui avait bien ses agréments, des forfaits imaginaires, tandis que je dressais dans mon âme un piédestal à la femme

qui m'avait un jour publiquement méprisé, et qui, depuis, chaque fois que j'avais pu l'entrevoir, n'avait jamais semblé faire attention à ma présence. « Comme si elle a l'air d'une martyre, disais-je dans mes minutes de froide lucidité, cette indifférente, qui passe ses nuits à faire de la musique avec sa Mélusine, ses journées à monter à cheval, à chasser avec son petit hussard rouge ! Ce de Hagen... Voyons, ne crève-t-il pas les yeux que c'est le grand-duc qui est à plaindre et à aimer !... Oh ! je n'aurais pas sa patience. »

Vaines tentatives pour être calme, pour oublier... Une seconde après, revenant à mes chères chimères, j'imaginais Aurore de Lautenbourg demandant à la violence du cheval, à la chasse, à la musique, à tout, l'atténuation de la douleur que lui avait causée la disparition de son premier époux, beau, brave, qui l'aimait, qu'elle devait adorer... et la jalousie qui naissait de ces rêveries me les rendait plus chères encore.

Maintes conversations avait eu beau me démontrer leur fragilité, Mme de Wendel, avec sa sourde haine contre la grande-duchesse avait eu beau me parler avec des soupirs de ce pauvre cher grand-duc Rodolphe, qui avait été si malheureux, je biffais résolument tout ce qui venait contrarier l'équilibre de mes constructions imaginatives.

Traitez-moi de fou. Mais, en tout cas, cette folie étant un point acquis, comprenez la fièvre avec laquelle, ayant remis en place le volume des *Mitteilungen* et serré dans mon portefeuille le précieux papier, je remontai dans ma chambre.

Sésame, ouvre-toi ! Je possédais donc, maintenant, la clef mystérieuse qui allait me permettre de m'introduire chez la grande-duchesse, de forcer son ressentiment. « En voyant ces lignes tracées de la main d'un époux bien-aimé, elle comprendra que celui qui les a découvertes, qui les lui apporte, ne mérite pas l'injuste indifférence qu'elle lui marque. Peut-être m'en demandera-t-elle pardon... Alors, j'aurai des mots définitifs pour arrêter sur ces belles lèvres les paroles d'excuses. Elle n'en sera que plus étonnée d'avoir pu être jusqu'ici telle pour moi. »

Deux fois, je chiffonnai et jetai dans la cheminée la lettre commencée, qui devait accompagner le document. L'une ne me semblait pas assez respectueuse, l'autre était trop péné-

trée de l'importance de ma découverte. En fin de compte, je m'arrêtai à une rédaction aussi simple que possible :

Madame,

Le hasard m'a fait découvrir un document qui ne peut manquer de toucher le cœur de Votre Altesse. Qu'elle me permette de le lui remettre sous ce pli, en témoignage du respectueux dévouement que lui porte son humble serviteur.

Je pensais confier l'enveloppe, avec deux mots d'explication, à Mlle de Graffenfried, qui ne s'était jamais départi à mon égard de la plus flatteuse amabilité. Un contre-temps m'attendait : Mélusine venait de sortir dans Lautenbourg ; ce fut à une vieille femme de chambre russe, à moitié idiote, que je dus abandonner mon enveloppe. La vieille la prit avec méfiance, et disparut en marmottant quelques mots inintelligibles.

Je rentrai immédiatement chez moi. Là, ma fièvre tomba aussitôt. J'en vins presque à me faire des représentations sur ma démarche. A quoi rimait-elle ? De quoi me mêlais-je ? Je crois que je souhaitai presque que la vieille russe, plus idiote encore qu'elle ne m'avait paru, égarât ma lettre.

Des pas retentirent dans le corridor. On frappa à ma porte. Ludwig entra.

— Que Monsieur le Professeur veuille m'excuser. On demande Monsieur le Professeur.

S'effaçant, il introduisit un grand diable de laquais. Je pensai m'effondrer en reconnaissant la livrée bleu et or de la grande-duchesse.

— Si Monsieur le Professeur veut bien m'accompagner, dit cet homme.

Abasourdi de l'effet si rapide de ma démarche, je le suivis, sans même penser à prendre mon chapeau.

Nous traversâmes de biais le parc. Où me menait-il ? Nous arrivions au jardin anglais que nous descendîmes. Nous longions maintenant la Melna, rose entre les saules, au soleil couchant.

D'un fourré de châtaigniers, un coup de fusil partit. Il me sembla entendre un frémissement dans les branches, comme la dégringolade d'un oiseau.

— Que Monsieur le Professeur veuille bien passer.

J'étais maintenant dans une espèce de chambre de verdure.

Son fusil encore fumant à la main, la grande-duchesse s'y tenait debout.

— Excusez-moi, Monsieur, je m'amuse à tirer quelques grives, dit-elle simplement.

Et, d'un geste, elle congédia son laquais.

★

J'étais seul avec la reine de mes rêves. Je savais que cette entrevue viendrait, mais je n'eusse jamais prévu qu'elle aurait pour théâtre cette tonnelle auprès de laquelle, en me promenant, j'avais si souvent passé sans la soupçonner.

Pendant quelques secondes, elle me dévisagea en silence. Mon trouble était au-dessus de tout ce que je pourrais vous dire. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que je compris combien il m'avait servi. Un interlocuteur aussi tremblant ne pouvait être un adversaire.

D'une voix très douce, si douce que je ne la reconnaissais pas, elle parla enfin.

— Je vous remercie, monsieur Vignerte, de votre communication. Vous avez eu raison de penser qu'aucun souvenir de feu le grand-duc Rodolphe ne pouvait m'être indifférent.

Elle ajouta :

— Pouvez-vous me dire la façon dont ce papier est tombé entre vos mains?

Par le détail, je lui contai ma découverte. Il devait y avoir tant d'émotion et de candeur dans mon récit que je la sentis touchée.

— Monsieur, dit-elle, — et ses paroles avaient une infinie douceur, — si, comme je l'espère, nous sommes appelés à nous connaître davantage, vous finirez, j'en suis sûre, par ne plus m'en vouloir de certaines façons un peu brusques que j'ai pu avoir vis à-vis de vous. Non, ne vous récriez pas. Ces manières étaient voulues, Monsieur. L'indifférence est toujours feinte chez les femmes. Sachez que, pour me comprendre, il faut des éléments qui sont loin d'être en votre possession.

Où étaient les belles protestations par lesquelles je m'étais promis de répondre à cette phrase que j'avais, malgré tout, prévue ?

— Travaillez-vous toujours autant, monsieur Vignerte? me

dit Aurore avec un sourire qui n'était pas exempt d'une douce ironie.

— Madame, murmurai-je effondré.

— Oh ! je ne prétends pas vous arracher à votre élève sérénissime. Mais je me rappelle cependant que le grand-duc, en vous faisant venir ici, avait eu l'aimable dessein de vous prêter à moi de temps en temps. Je ne puis que m'en prendre à moi-même de n'avoir pas profité jusqu'à ce jour de cette attention.

Le doute où je me trouvais de savoir si elle me parlait sérieusement me clouait au sol, muet.

Elle me demanda :

— Savez-vous jouer au bridge ?

— Mon Dieu, à peu près, balbutiai-je, bénissant de Kessel et le vieux colonel de Wendel à qui j'étais redevable de cette récente acquisition.

— Eh bien, cher Monsieur, nous faisons un bridge chaque soir, M^lle^ de Graffenfried, le lieutenant de Hagen et moi. Vous ferez le quatrième. C'est un service beaucoup plus grand que vous ne vous figurez, dit-elle en souriant. Inutile d'ajouter que vous viendrez quand vous voudrez.

Elle continua :

— Je me suis laissé dire en outre que vous avez quelques livres français des plus intéressants. Je lis assez ; j'aurai un grand plaisir à les connaître, si toutefois je ne dois pas trop priver cette bonne M^me^ de Wendel.

Je rougis violemment.

— C'est donc entendu, dit-elle, sans s'en apercevoir. Vous viendrez quand vous voudrez, monsieur Vignerte, mais si c'est une façon de vous prouver de nouveau ma reconnaissance que de vous adresser une prière, laissez-moi vous dire que je serai heureuse de vous avoir ce soir chez moi, vers neuf heures et demie.

M'étant incliné, je me retirais, quand elle me fit signe de m'approcher d'elle :

— Monsieur, me dit-elle, bas, d'une voix grave, il est bien entendu que tout ce qui concerne ceci doit demeurer entre nous.

Elle me montrait, en parlant, ma lettre, qu'elle venait de

prendre dans une des poches de sa jaquette noire, à grandes basques.

Je m'inclinai encore.

— Eh bien, à ce soir donc, monsieur Vignerte, et si vous voulez mettre le comble à votre amabilité, en vous en allant, tachez de faire le moins de bruit possible, pour ne pas effaroucher les grives.

Je rentrai au palais, en faisant un détour, le long de la Melna. Un martin-pêcheur, rasant l'eau mauve, allait et revenait. Il avait la couleur de l'émeraude que, pendant qu'elle me parlait, je voyais au doigt pâle d'Aurore de Lautenbourg-Detmold.

★

La table de bridge de la grande-duchesse était installée au premier étage, dans un étrange petit salon Louis XV. Deux toiles de Boucher, un Largillière et un admirable Watteau en faisaient le plus grand mérite. Et des fleurs partout, des masses de fleurs.

Songeant que de Hagen y serait, j'avais mis un point d'honneur à ne pas arriver le premier. De fait, il était bien dix heures moins le quart quand je frappai aux appartements d'Aurore de Lautenbourg.

Ce fut Mélusine qui vint m'ouvrir.

— Que je suis heureuse ! murmura l'aimable fille en me prenant la main.

La grande-duchesse m'accueillit d'un sourire, en m'indiquant la table où elle avait déjà pris place avec de Hagen.

Il me sembla que le hussard rouge était de bien mauvaise humeur. Cette constatation me combla d'aise, et, durant toute la partie, j'eus pour lui les prévenances les plus délicates.

Aurore de Lautenbourg avait une espèce de tunique de soie noire, bordée au col, aux manches, de chinchilla, largement décolletée, toute soutachée d'or; une résille filigranée d'or retenait ses énormes cheveux fauves.

Elle jouait avec une nonchalance hardie, gagnant presque toujours, ne manquant jamais un *contre*. Mélusine aussi jouait bien. Je faisais d'énormes fautes, coupant avec placidité les cartes maîtresses, et finissant, comme de juste, par gagner.

J'avais une immense joie à penser qu'il ne fallait rien moins que la présence de la grande-duchesse pour que de Hagen, à plusieurs reprises, ne me jetât pas ses cartes à la figure.

Comme onze heures sonnaient, la première partie prit fin. La grande-duchesse se leva.

— Mon petit, dit-elle familièrement à de Hagen, les cartes vous perdront. Je n'oublie pas que vous avez demain revue du Général inspecteur Hildenstein, et qu'il vous faut être sur pied à six heures du matin.

Elle ajouta :

— Vous n'avez plus à craindre de nous laisser toutes deux seules, Mélusine et moi, puisque M. Vignerte consent aimablement à nous tenir compagnie. Allons, allez vous coucher.

Maternelle, elle lui présentait son sabre. Il le boucla en me jetant un regard de haine que je feignis de ne pas voir.

Mélusine de Graffenfried, de son éternel sourire vague, souriait.

— Passons chez moi, voulez-vous ? dit Aurore. Monsieur Vignerte, prenez les livres que vous m'avez apportés.

★

Conformément aux préceptes posés par Edgar Poe dans sa *Psychologie de l'Ameublement*, la chambre de la grande-duchesse était de forme arrondie. Un large globe mauve, incrusté dans le plafond, épandait sa lumière nébuleuse, sans ombres.

Aux murs, quelques gravures de Burne Jones, de Constable et de Gustave Moreau.

Elle était pleine, cette chambre, des trois choses que je préfère à tout : les fleurs, les fourrures et les pierres précieuses.

Les fleurs débordaient de partout, et il me fallut cinq bonnes minutes pour m'accoutumer à leur violence. Puis, le doux apaisement s'étant emparé de moi, je pus à peu près les dénombrer.

Il y avait, naturellement, des roses et des lys. Mais sur cette trame sublime, la flore de la Tcherna et du Caucase avait brodé les variations les plus inattendues.

Les molènes de Mongolie laissaient pendre le long des murs leurs grappes longues de près d'un mètre. Les centaurées roses encombraient les tables de leurs gerbes musquées. Les

passiflores bleues, qui étonnent au printemps les bords désolés de la mer d'Aral, les tubéreuses d'Erivan, les scabieuses cramoisies, d'énormes œillets multicolores, les linaires et les amarantes, les balsamines et les nigelles, les primevères du Kasbeck, les grandes marguerites rouges des défilés de Dariel, l'immortelle de Colchide dans laquelle se blottit le mythique oiseau vert asfir, toutes ces fleurs connues ou inconnues chez nous composaient, dans cette chambre moite, un éternel printemps.

Mes regards s'arrêtaient surtout sur les iris, d'un violet presque noir, d'un parfum effréné.

La grande-duchesse le vit et sourit :

— Ce sont eux que je préfère. Ils sont les frères de ceux que je cueillais, petite, au bord de la Volga.

S'étant assise sur son lit, immense et bas, recouvert de deux peaux d'ours blanc, elle retira la résille qui retenait ses cheveux. L'énorme toison blonde s'écroula sur la fourrure blanche.

A ses pieds, Mélusine, accroupie sur une peau de tigre, son coude sur le gigantesque crâne du fauve, accordait une espèce de guzla d'où elle tirait des accords plaintifs et sourds.

La grande-duchesse, un à un, retirait ses bijoux, les posant sur les guéridons qui l'entouraient, au petit bonheur. Sur une commode à dessus d'onyx vert, peinte comme une boîte persane, je reconnus le diadème barbare qu'elle portait le jour de la fête du 7e hussards. A côté, il y avait le même, plus lourd encore, et orné de saphirs.

Sur les fourrures qui jonchaient le sol, fourmillaient, comme des scarabées et des coccinelles, des petits bijoux roses et verts, d'origine arménienne. Un grand collier d'ambre et de turquoise, en forme de chapelet, pendait à la tête du lit, et, au-dessus, dans une petite niche sombre, il y avait une icône bleu et or devant laquelle brillait une veilleuse

Deux grandes coupes d'argent, divinement ciselées, étaient près de la grande-duchesse. Dans l'une, il y avait des pétales fanés, dans l'autre une infinité de pierreries brutes. Elle y plongeait la main, et laissait s'enfuir ensuite, comme une poignée de sable ramassée au bord de la mer, la pluie mate et ardente des perles et des corindons, des calcédoines et des béryls, des sardoines et des péridots...

O Margravine de Lautenbourg, devant moi, vous étiez redevenue la princesse tartare, la fée orientale, la péri des flots mystérieux de la Volga.

★

Elle me pria de lui raconter les circonstances qui m'avaient amené à Lautenbourg. Elle en savait déjà quelques détails par de Marçais, mais au sourire qui accompagna cette phrase je compris le cas qu'elle faisait de la perspicacité de ce diplomate.

C'était mon histoire qu'elle me demandait là. Je satisfis ce désir avec la plus grande simplicité possible. A la fin, comme je la sentais intéressée, favorablement disposée, je ne pus m'empêcher de lui dire avec émotion la peine que m'avait causée notre première rencontre, à moi qui, sitôt que je l'avais entrevue, n'avais plus eu au cœur que le désir de lui être agréable.

Les yeux fermés, envoyant au plafond les volutes de sa pâle cigarette, Mélusine de Graffenfried approuvait de la tête.

— Oublions tout cela, voulez-vous, Monsieur Vignerte, dit la grande-duchesse, et donnez-moi la main.

Et s'adressant à Mélusine, elle lui dit, en russe, ignorant que j'avais quelque notions de sa langue natale :

— Ce n'est pas encore sur celui-là qu'il faut compter pour mon admission à la *Kirchhaus*.

M^lle de Graffenfried répondit par un hochement qui semblait signifier : Ne vous l'avais-je pas dit.

— Mélusine, commanda la grande-duchesse, allume le samovar.

Tandis que la jeune fille disposait les tasses à thé autour de la lourde tour bourdonnante de bronze rouge, Aurore s'était levée et avait ouvert un petit secrétaire. Elle me fit signe d'approcher.

— Connaissez-vous cette écriture? demanda-t-elle en me tendant une lettre.

J'examinai le papier. Je n'avais jamais vu l'écriture en question.

— C'est celle de feu le grand-duc Rodolphe, me dit-elle simplement.

Mon étonnement toucha à la stupéfaction. Elle ne put s'empêcher de sourire.

— Mais alors, Madame, excusez-moi, je ne comprends plus. De qui est le papier que je vous ai remis, à qui je dois...

— Calmez-vous, calmez-vous, Monsieur Vignerte; le papier à qui vous devez mon estime, et déjà mon amitié, ce papier n'a pas été écrit par feu le grand-duc mon époux. Mais il n'est pas sans valeur pour moi. Qui sait, il en a peut-être une plus grande.

Parlant ainsi, elle avait déplié le document.

— Je vois là un nom, dit-elle, Sangha. Savez-vous ce que c'est?

— Oui, répondis-je, depuis ce matin : c'est une infime bourgade du Togo, le dernier poste allemand; à dix lieues du fort Flatters, le premier poste français.

— C'est cela, ajouta-t-elle, et, ce que vous semblez ignorer, c'est dans ce pauvre village que mourut d'insolation, le 10 mai 1911, le grand-duc Rodolphe. C'est là qu'il est enterré. Aussi comprenez mon émotion de lire, sur la liste même des étapes qui devait servir à son voyage, le nom de celle où il s'est arrêté pour toujours.

— Mais de qui est-elle, cette liste? Qui l'a dressée?

— Un ami, répondit la grande-duchesse! Le fidèle compagnon de route du grand-duc. Celui qui, à deux reprises, lui a sauvé la vie au Congo. Celui qui, s'il n'a pu le sauver de la maladie, l'a veillé jusqu'au bout, lui a rendu les suprêmes devoirs.

— Il s'appelle? demandai-je.

— Le baron Ulrich de Boose.

Je poussai un cri.

De Boose, c'était lui!

La grande-duchesse s'était levée, toute droite, un peu pâle. A ses pieds, Mélusine ne grattait plus la guitare, qui gisait sur le tapis.

— Monsieur, dit Aurore de Lautenbourg, que voulez vous dire? Expliquez-vous, je vous prie.

Mais déjà j'avais repris un peu de mon sang froid, j'avais vaguement conscience d'une faute. J'eusse voulu parler d'autre chose.

La grande-duchesse ne l'entendait pas ainsi :

— Vous connaissiez M. de Boose?

— Madame, balbutiai-je, excusez-moi. Vraiment, je ne sais si je dois, si je peux...

— Qu'est-ce que vous ne devez pas, qu'est-ce que vous ne pouvez pas?

Je maudissais l'exclamation maladroite et prématurée qui risquait de compromettre en une seconde deux mois de patients travaux d'approche. Affolé, cherchant un appui, mes yeux rencontrèrent Mélusine.

La grande-duchesse parut se méprendre sur le sens de ce regard.

— Monsieur, me dit-elle, Mlle de Graffenfried est mon amie, et sachez que je n'ai plus de secret pour ceux à qui j'ai donné une fois ce titre. Vous pouvez parler devant elle, et même je vous en prie.

La mise en demeure était indiscutable. Balbutiant comme ceux qui n'ont à formuler que des choses vagues, je lui fis, tant bien que mal, le récit de l'entretien avec M. Thierry au cours duquel j'entendis pour la première fois parler du baron de Boose.

Un pli barrait le front d'Aurore de Lautenbourg.

— Je comprends, murmura-t-elle enfin, ou plutôt, je crois comprendre, malgré les réticences volontaires de votre récit.

Elle réfléchit un moment, puis me dit, ayant retrouvé tout son calme :

— Ceci est la preuve, cher Monsieur, de combien on doit se défier des suppositions hâtives et vagues. Je ne sais pas où votre M. Thierry s'en est allé chercher les histoires dont il vous a farci la cervelle. Si, comme vous l'affirmez, c'est un historien consciencieux, il aurait agi, je pense, avec plus de considération s'il avait eu entre les mains ceci, et ceci.

Elle me tendait la lettre de tout à l'heure, à laquelle elle en avait jointe une autre.

— Ce sont, m'expliqua-t-elle, deux des dernières lettres qui me furent écrites du Congo par le grand-duc Rodolphe. Il m'y dit, dans la première, comment il fut sauvé d'un buffle qui avait éventré son cheval par Ulrich de Boose ; dans la seconde, comment ce même de Boose le retira des mains de cinq ou six indigènes qui s'apprêtaient à lui faire passer un mauvais quart d'heure.

Elle me regardait en souriant, tandis que je lisais les passages qu'elle soulignait.

Un peu penaud, je m'inclinai.

Nous bûmes dans les tasses que Mélusine venait de remplir un thé violent et noir, où nageaient des zestes de cédrat. Puis je baisai la main de la grande-duchesse et serrai celle de Mélusine.

— Au revoir, ami, me dit Aurore, à demain.

Je rentrai chez moi par le parc, après avoir aperçu, en sortant, une ombre qui me parut bien être le lieutenant de Hagen.

PIERRE BENOIT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La jeunesse est-elle conservatrice ? — Emile Gayérot : *Recherches expérimentales sur la vie aseptique*, thèse de la Faculté des Sciences de Paris, 1917.— Julien Costantin : *La Vie des Orchidées*, Bibliothèque de culture générale, E. Flammarion, 2 fr.

Dans un article récent du professeur Mazaryk, de Prague, paru dans l'intéressante revue, *la Nation Tchèque* (octobre 1917, p. 289), j'ai relevé cette phrase : « On dit qu'en vieillissant l'homme devient conservateur, je crois que la jeunesse est conservatrice, parce qu'elle n'a pas d'expérience. Plus l'homme est âgé et expérimenté, plus il est, s'il réfléchit, radical. » **La jeunesse est-elle conservatrice ?** comme le pense le grand patriote tchèque. La question, il me semble, vaudrait la peine d'être discutée. Les biologistes feront remarquer que les organismes et les tissus jeunes seuls sont suffisamment plastiques pour subir des modifications de la part du milieu extérieur. Mais il est bien certain aussi que souvent les jeunes sont condamnés à se nourrir aux dépens des parents, à vivre par conséquent plus ou moins en parasites, et ce n'est que plus tard qu'ils peuvent s'affranchir. On est allé jusqu'à soutenir que l'hérédité pèserait plus lourdement sur les jeunes que sur les adultes. D'autre part, au cours de chaque évolution individuelle, la mémoire associative prend de plus en plus d'importance, et c'est en partie grâce à ses acquisitions que l'être vivant acquiert une personnalité, une originalité, qui le libère plus ou moins du passé. En ce qui concerne les sciences complexes, biologie, psychologie, il est remarquable que les grands progrès sont dus surtout à des hommes déjà âgés. Lamarck était déjà un vieillard quand il a écrit sa *Philosophie zoologique*, livre si révolutionnaire. Le Darwinisme est la conception d'un savant qui avait beaucoup vu et réfléchi. Mon regretté maître Giard soutenait que les biologistes ne pouvaient arriver à faire des synthèses vraiment fécondes que de 60 à 70 ans ; on attendait la sienne, lorsqu'il a été enlevé rapidement par la maladie à 63 ans. Mais, dira-t-on, avec la vieillesse, on devient souvent plus ou moins *intolérant*, comme on le constate dans le monde politique, et l'intolérance n'a rien de scientifique. Si *tolérance* signifie propension à *faire des compromis*, certes en vieillissant, si l'on a l'esprit critique, on devient moins tolérant, car l'expérience nous apprend que les compro-

mis ne valent pas mieux en science qu'en politique. Quand il y a plusieurs manières d'envisager une chose, souvent celles-ci ne peuvent pas se concilier. Essayer, comme l'ont fait les néo-vitalistes allemands, de concilier le déterminisme physico-chimique et le finalisme, est un non sens. De même la sélection ne saurait s'accorder avec les théories chimiques de la vie. On ne conçoit plus un compromis entre Lamarck et Darwin. M. Mazaryk est de ceux qui n'admettent par les compromis en politique. A-t-il raison quand il pense que la jeunesse est par essence conservatrice? Je laisse à mes lecteurs le soin de méditer sur cette question, en prenant comme point de départ les quelques données que je viens de leur fournir.

§

Un jeune poète, héros de cette guerre, Pierre Drieu La Rochelle, dans un livre, *Interrogation*, édité récemment par la *Nouvelle Revue française*, à propos de Notre-Dame-de-Reims, s'écrie fougueusement :

Quand cesserons-nous de pleurer l'écroulement des vieux temples ? — Laissons ces eaux aux vieillards, qui ne sentent pas dans leurs têtes débiles la force de concevoir des chefs-d'œuvre neufs. Mais nous, jeunes gens, ne tremblons pas parmi l'écroulement des beautés vieillies...Ne regrettons pas ces vieilles pierres que broient nos inénarrables canons. Demain nous dresserons des grues plus hautes que nos canons béants derrière les montagnes,et avec des tonnes de fer et de ciment nous édifierons les Monuments de notre paix aussi grands que notre guerre....

Bien que je ne partage pas certaines des idées de l'auteur, j'aime ce fier défi, et il ne me déplairait pas de voir les jeunes démolir les « vieux temples ».

J'ai là sur ma table une thèse soutenue en pleine guerre devant la Faculté des sciences par un jeune biologiste fort distingué et duquel on attend beaucoup, M. Guyénot, mobilisé depuis le début de la guerre. Ce travail sur **la Vie aseptique** est le fruit d'un long labeur, et dénote, de la part de son auteur, un esprit de méthode et une patience tout à fait remarquables.

Pour qu'on se rende bien compte de l'intérêt de la thèse de M. Guyénot, je ferai remarquer que depuis un quart de siècle environ les biologistes se sont engoués pour l'étude de la *transmission héréditaire des caractères*; les uns se sont attachés plus particulièrement à l'hérédité dite mendéléenne pour démontrer qu'il y a un patrimoine héréditaire constitué par des particules ou des substance génératrices des caractères; les autres, au contraire, à l'hérédité des caractères acquis, les premiers voulant apporter des preuves en faveur des idées néo-darwiniennes, les seconds, des preuves en faveur des idées néo-lamarckiennes.

Les biologistes s'imaginent qu'il faut à tout prix, et avant tout,

résoudre le conflit entre darwiniens et lamarckiens, et certains propos ont une formule conciliatrice; je viens dire ce que je pensais de ces compromis.

Les systèmes de Lamarck et de Darwin n'ont d'ailleurs plus qu'un intérêt historique; une théorie de l'évolution doit nécessairement avoir une base physico-chimique, et la chimie physique était à peine soupçonnée du temps de Darwin. A discuter Lamarck et Darwin, on perd son temps. Quant à l'étude de la transmission des caractères, elle doit, à mon avis, faire place pour un certain temps à l'*étude du déterminisme des caractères*, qui précède nécessairement celle de l'hérédité, et à laquelle s'attachent de grands noms, tel que ceux de Gœthe et d'Herbert Spencer. Or, à l'heure actuelle, le professeur Houssay, de la Sorbonne, est presque le seul qui en ait compris toute l'importance.

M. Guyénot, lui, considère que la solution des grands problèmes biologiques se trouve dans l'étude de l'hérédité. On a fait d'innombrables travaux sur l'hérédité chez la Souris et chez la Drosophile. Il reprend les expériences relatives à cet insecte, qui vit sur les fruits fermentés; il cherche à perfectionner la technique, et en particulier à réaliser des *cultures pures*, de manière à éliminer les facteurs accidentels qui pourraient intervenir. Dans le corps des Drosophiles, on trouve d'habitude beaucoup de bactéries; M. Guyénot, grâce à des prodiges d'ingéniosité, est arrivé à pratiquer des *cultures aseptiques*, c'est-à-dire où ces bactéries sont complètement éliminées, et cela pendant toute une série de générations. La nutrition se fait bien, et à cet égard l'auteur apporte une contribution intéressante à la physiologie de l'alimentation, et à la question, si discutée, de la possibilité d'une vie aseptique. M. Guyénot a également fait des observations curieuses sur l'influence des conditions du milieu sur l'activité reproductrice. Mais il croit que sa méthode est destinée à rénover la biologie, et à solutionner le conflit entre les partisans de Lamarck et ceux de Darwin, entre ceux qui croient à l'hérédité mendélienne et ceux qui croient à l'hérédité des caractères acquis, conflit auquel il consacre 130 pages de sa thèse, et qu'il propose de résoudre par un compromis. Je crains bien que M. Guyénot éprouve dans la suite quelques déceptions.

Il me semble que pour l'instant l'étude de l'hérédité mendélienne a donné à peu près tout ce qu'elle pouvait donner, et que le perfectionnement des méthodes est un peu illusoire. Il faut chercher dans d'autres voies, et les *études sur la genèse des formes* me paraissent en particulier devoir reprendre la première place, et être des plus fécondes.

§

Or, pour ce genre d'études, les cultures pures sont *pour l'instant* moins intéressantes que les *cultures impures*. Dans ces dernières, il

peut se produire des combinaisons accidentelles de facteurs qui entraînent des anomalies susceptibles de nous révéler ainsi, par hasard, certains mécanismes qui interviennent dans la genèse des formes, mécanismes qui sont, comme je l'ai reconnu, du plus haut intérêt pour l'édification d'une théorie vraiment scientifique de la vie. Dans les cultures impures, il y a beaucoup plus d'imprévus que dans les cultures pures ; or, les faits imprévus sont les plus actifs stimulants du cerveau des chercheurs. L'intelligence pas plus que la vie ne s'accommode aisément de la monotonie; celle-ci finit toujours par tuer l'esprit et le corps. Ce que je reproche encore aux cultures pures, c'est d'être précisément des milieux où règne trop la monotonie, et où le pouvoir de varier des êtres vivants s'atténue rapidement comme les autres manifestations vitales.

Un botaniste, qui était destiné à devenir une des gloires de la science française, mais qui a été enlevé fort jeune par la maladie, Noël Bernard, lui, ne suivait guère les sentiers battus; il cherchait dans le hasard des expériences faites par la nature des suggestions, et les associations parasitaires par leurs effets imprévus le conduisirent à des considérations biologiques d'une haute importance, que l'on trouvera exposées dans un petit livre des plus intéressants du professeur Costantin, du Muséum, sur **la Vie des Orchidées**.

Noël Bernard apparaît comme un révolutionnaire. Ceci nous ramène à l'examen de l'opinion de Mazaryk, que j'ai citée au début de cette chronique.

Pendant très longtemps, les botanistes n'ont pas réussi à voir germer ou à faire germer les graines des Orchidées. Des graines qui ne germent pas! cela paraissait étrange ; dès 1802, Salisbury trouvait antiphilosophique d'admettre que la nature fabrique des graines destinées à ne rien produire ; et finalement il aurait obtenu la germination cherchée, victoire très éphémère qui ne devait pas avoir de lendemain. Au cours du XIX^e^ siècle, ce ne fut qu'une série d'insuccès, dont M. Costantin raconte la curieuse histoire.

En 1898, Noël Bernard faisait son année de service militaire à Melun. Il rencontra par hasard une capsule de Néottie nid d'oiseau, enfoncée dans la terre, et dont les graines avaient germé sur place, à l'intérieur même du fruit; il constata que ces graines étaient envahies par les filaments d'un champignon parasite. Aussitôt, Bernard eut une idée lumineuse : il est nécessaire que certains champignons viennent s'introduire dans les graines des Orchidées pour y déclancher les phénomènes de la germination. Des expériences méthodiques vérifièrent pleinement cette hypothèse, et Bernard fut conduit à une méthode pratique pour faire germer les graines des Orchidées, méthode qui, après quelques protestations, a été adoptée par les horticulteurs.

M. Costantin montre quel rôle important les champignons jouent dans la vies des Orchidées, et on peut même se demander, avec Bernard, si les champignons n'ont pas été les créateurs des types de cette belle famille. Noël Bernard a cherché, par des cultures impures, à multiplier la variété des associations entre champignons et Orchidées, et il a obtenu ainsi de curieuses transformations de forme.

La mort a enlevé ce jeune savant, au moment où il s'engageait dans la voie, si féconde pour la biologie générale, de la morphogénèse, de la tératogénèse, au moment où il venait de formuler cette théorie pleine d'audace que l'apparition des plantes vasculaires a été la conséquence de la vie en symbiose de certaines Muscinées avec des champignons.

Mais Noël Bernard était une nature d'élite, et il vaut peut être mieux qu'en général les jeunes si inexpérimentés se montrent plus prudents et conservateurs.

G. BOHN.

SCIENCES MÉDICALES

Archives médicales belges; J.-B. Baillière.—H. Bernheim ; *Automatisme et suggestion* ; Alcan.

« L'Exil ne doit pas nous abattre et il est de toute nécessité d'affirmer notre vitalité ». C'est par ces courageuses paroles que les docteurs Stassen et Voncken présentent une Revue, **les Archives médicales belges**, qui, après trente mois d'arrêt, vient nous montrer combien, depuis 1914, la médecine militaire belge a été à la hauteur de sa tâche. Les articles originaux, les chroniques, les analyses, les fiches bibliographiques, la présentation élégante, rien ne manque aux *Archives médicales belges* que le tableau « Tombés pour la Patrie », donnant les noms des médecins tombés au champ d'honneur, charge de gloire.

Les 9 numéros parus permettent de se faire une idée précise des progrès accomplis pendant la guerre.

L'article de tête du numéro de janvier 1917 et la si remarquable conférence que le docteur François Helme fit à l'ambulance de l'Océan, à La Panne, le 4 juillet dernier, mettent au point la Chirurgie de guerre.

Nous avons déjà dit ici que le pansement iodé du début avait donné de cruelles déceptions, que les gangrènes gazeuses s'étaient multipliées et que les chirurgiens désorientés avaient fait des amputations hâtives, des esquillectomies totales et des débridements sans mesure. L'étude reprise des antiseptiques a mis en valeur l'action des hypochlorites, utilisés aujourd'hui sous forme de liquide de Dakin ou de poudre de Vincent. Grâce à l'emploi mieux compris des

antiseptiques, on a pratiqué dans des conditions, de jour en jour améliorées, la suture secondaire des plaies aseptisées. Ces sutures furent de moins en moins retardées, si bien qu'on en arriva à préconiser les *sutures primitives*. Bien faites, ces sutures ont permis de récupérer en quelques jours des blessés dont la guérison demandait plusieurs mois.

A l'abstention trop prudente du début pour les plaies de *l'abdomen*, on a substitué l'intervention raisonnée immédiate. On a compris la nécessité d'installer le plus près possible des lignes, des Centres pourvus de toutes les ressources chirurgicales où seront rapidement amenés les blessés du ventre pour y être opérés par des chirurgiens compétents. [Conclusions de la conférence chirurgicale inter-alliée (Angleterre, Belgique, France, Italie, Japon, Portugal, Serbie) de mars et mai 1917]. (Voir Stassen et Voncken : Le Peritoine en chirurgie de guerre. Baillère, 1917).

L'accord n'est pas encore fait sur les trépanations.

Les *Archives médicales belges* consacrent une intelligente « Revue » à la *Neurologie de guerre* que nous avons étudiée dans une de nos chroniques.

De l'excellent travail que, dans le numéro d'août 1917, le docteur Wybauw a rédigé sur le « *Cœur du soldat* », nous voulons tirer quelques conclusions réconfortantes pour nos lecteurs cardiaques.

Le malade du cœur se croit généralement atteint d'une maladie incurable et particulièrement grave. Des multiples études de cardiologie résumées et comparées par le Dr Wybauw, il ressort que : la guerre nous a familiarisés avec la notion de l'insuffisance cardiaque fonctionnelle *temporaire* qu'on commençait à peine à connaître.

Trop de médecins affolent leurs clients en leur disant qu'ils « ont un souffle au cœur », alors qu'en réalité un cœur normal peut présenter des souffles et des irrégularités de pulsations. Le médecin anglais Mackenzie, dont les découvertes sur cette question sont justement célèbres, critique vivement cette « superstition du souffle » qui devient trop souvent une « obsession médicale » (Martinet).

La gravité d'une maladie de cœur ne se juge pas à l'aide de l'auscultation et de la percussion seules. Un sujet exempt de toute lésion cliniquement décelable peut être un débile cardiaque. Un sujet atteint d'une indiscutable lésion organique peut, au contraire, être capable de faire son service. La guerre a permis d'établir cette loi : « Ce n'est qu'une observation prolongée qui peut permettre de fonder une opinion sur la valeur fonctionnelle du cœur et non un examen passager. »

Sir James Mackenzie a vu un soldat faire la campagne de Gallipoli sans éprouver aucune gêne de ses troubles valvulaires. On cite tel aortique qui s'est bien comporté dans les Carpathes. Martinet ne

regrette pas d'avoir indiqué comme « apte » tel volontaire qui le désirait ardemment et qui présentait des lésions graves. Nous avons vu présenter à la société de médecine de la VIIIe armée un soldat, capable de faire un service auxiliaire, avec une balle incluse dans la paroi musculeuse qui sépare les deux ventricules du cœur.

Ces cas, bien entendu, ne sont pas la règle commune, et le Dr Wybauw qui, étant en Hollande, peut lire les journaux médicaux de tous les belligérants, nous apprend — chose agréable — que dans l'armée autrichienne, où la nécessité d'avoir beaucoup d'hommes a fait enrôler les cardiaques avérés, les résultats sont loin d'avoir été satisfaisants.

Le bel effort médico-chirurgical belge fait le plus grand honneur aux docteurs Brachet, Depage, — dont la compagne périt dans cet ignoble attentat que fut le torpillage du *Lusitania*, — Denhaene, Derache, Debaisieux, Gaudy, Henrard, Hainaut, Labasse, Maistriau, de Marneffe, Nolf, Renaux, Willems et aux deux infatigables archivistes que sont MM. Stassen et Voncken.

§

Le vieux maître de Nancy, le professeur Bernheim, vient d'écrire un remarquable petit livre d'une appréciable lucidité : **Automatisme et suggestion**. La conclusion d'un effort scientifique, qui date de près de quarante ans, est que l'hypnose et le magnétisme sont des phénomènes simples qui n'ont de merveilleux que celui que leur prêtent la naïveté des hypnotisés et le culot des hypnotiseurs.

Pour l'Ecole de Paris, ou de la Salpêtrière, avec Charcot, depuis 1872, l'hypnose était une névrose expérimentale voisine de la crise d'hystérie. Trois phases la caractérisaient : *la léthargie*, représentée par un sommeil profond avec anesthésie et hyperexcitabilité musculaire ; *la catalepsie*, caractérisée par l'attitude des membres qui restent figés dans la situation qu'on leur imprime, et par un certain degré de suggestibilité, surtout pour le sens musculaire (si les deux mains sont jointes, comme dans la prière, la figure prend l'expression concordante et l'hypnotisé se met à genoux) ; *le somnambulisme*, caractérisé par la suggestibilité très active, le sujet recevant et réalisant toutes les suggestions.

Ces trois états différents peuvent s'obtenir, l'un ou l'autre, suivant les individus, par la fixation du regard. La léthargie se transforme en catalepsie par l'ouverture des yeux du sujet. La catalepsie redevient léthargie par l'occlusion des yeux ou l'obscurité. Les deux se transforment en somnambulisme par friction légère du vertex. Le somnambulisme redevient de nouveau léthargie par compression des globes oculaires.

Voilà qui est certes fort impressionnant. Dressez devant le malade

un Charcot avec son masque génial,.. et vous vous donnez à peu de frais le frisson du divin.

Hélas ! Bernheim souffle sur nos imaginations... et jolies bulles d'éclater. Dans l'hypnose, comme dans l'hystérie, ce sont les sujets qui se sont inconsciemment « fichus » du médecin...S'il n'y avait que « l'hypnose » et « l'hystérie », qu'a, si peu respectueusement, dégonflée Babinski, un de ses meilleurs élèves (le respect du Maître se perd, disent... les Maîtres), Charcot ne passerait plus désormais que pour un Jobard de génie.

Bernheim a en effet démontré que les trois phases de l'hypnose et leur réalisation par les procédés indiqués n'existent pas : *ce sont des produits de culture suggestive qui se manifestent par imitation dans les hôpitaux, et ne se manifestent pas chez les sujets non prévenus.* Ainsi en est-il des diverses phases de la grande Hystérie, telles qu'elles sont décrites à la Salpêtrière. C'est une Hystérie de culture.

Je ne voudrais faire aux médecins nulle peine, même légère ; aussi je ne signalerai aucun des livres, romans ou « souvenirs », où les coulisses de la crise d'Hystérie nous sont ouvertes... Il restera d'ailleurs toujours, pour consoler les grands Jobards de chez nous, les Jobards kolossaux d'outre-Rhin, les derniers en date étant les « Psychoanalystes », produits naturels des œuvres de Freud.

Les augures de l'antiquité avaient au moins le bon esprit de rire quand ils se rencontraient !

Or, donc, l'Ecole de Nancy, avec Liébault, Liégeois, Beaunis et Bernheim, a prosaïquement — et justement — démontré que le sommeil provoqué n'a pas de propriétés particulières. *Ce n'est que du sommeil normal plus ou moins profond.* Le somnambulisme est simplement un rêve en action.

Il n'y a pas plus d'hypnotisme qu'il n'y a de magnétisme. — Cela veut dire qu'il n'y a pas de sommeil *particulier*, créé par certaines manœuvres, qui confère à l'organisme des propriétés extraordinaires. *Il n'y a que de la suggestibilité*, fonction essentiellement physiologique ; et tout le monde est suggestible dans une certaine mesure. « C'est l'idéo-dynamisme, c'est-à-dire la tendance de l'idée acceptée par le cerveau, qu'elle vienne du dehors par les sens, ou qu'elle soit évoquée par l'organisme lui-même (auto-suggestion), tendance à devenir acte, à se réaliser, à se traduire en sensation, mouvement, émotion, acte organique, image sensorielle, illusion ou hallucination. »

Parlant de la faculté d'imposer à un sujet une image hallucinatoire qu'il ne peut plus neutraliser, Bernheim dit ces choses que je vous engage à retenir — surtout quand on veut expliquer le succès de certaines écoles littéraires ou artistiques. — « Ce n'est pas mon influen-

ce réelle qui impose l'hallucination. *C'est celle que le sujet m'attribue. C'est sa crédulité en ce qui me concerne, qui fait sa suggestibilité.* Il sait que je puis faire des hallucinations ; il me croit une puissance suggestive spéciale. Il est influencé par cette croyance qui renforce sa suggestibilité, son idéo-dynamisme vis-à-vis de moi.

« Si je supprime cette croyance, si je lui explique que je n'ai aucune vertu spéciale, que je ne peux pas l'influencer malgré lui, si je le lui démontre par des expériences sans résultat sur lui, si je lui fais comprendre ce que c'est que la suggestion, si je fais son éducation, il ne sera plus suggestible à l'excès, il ne sera plus hallucinable. *J'aurai perdu mon influence sur lui.* »

Voilà qui est parler net. Faites-en votre profit. Ainsi s'expliquent bien des réputations, les guérisons miraculeuses, les vieilles médecines sacerdotales, les songes provoqués dans les temples d'Epidaure, les talismans, les amulettes de Paracelse, les attouchements des rois de France sur les écrouelles, l'influence des cérémonies de Bayreuth (pardonne, ô Marnold !), la métallothérapie, l'action de certaines pharmacopées pompeusement vantées, l'histoire de Gassner, du zouave Jacob et du *pulsocon* de Macaura... décidément nommé avec esprit.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Georges Hersant : *La Réforme de l'Education nationale ;* Hachette, 2 fr. — Martin de Torina : *Mère sans être épouse, pour la France et pour soi-même* ; chez l'auteur, 12 rue Richer, 2 fr. 50. — Georges Lachapelle : *L'Œuvre de demain, la réforme électorale, la décentralisation, la révision de la Constitution* ; A. Colin, 3 fr. 50. — Thomas F.-A. Smith : *L'Ame allemande jugée par un Anglais*, traduction de Mme Jean Périer, préface de M. Boutroux ; Belin, 3 fr. 50. — Memento.

La rentrée des classes donne de l'actualité au livre de M. Georges Hersant, **La Réforme de l'Education nationale**. M. Hersant n'est pas un professeur, c'est un ingénieur, mais si, comme il le dit, l'éducation nationale est la préparation à la vie pour le plus grand bien général, un homme qui a consacré son existence à de grands travaux publics a le droit d'avoir une opinion sur elle tout aussi bien qu'un membre du Conseil de l'instruction publique. Or cette opinion est d'une sagesse parfaite. M. Hersant demande qu'avant tout l'éducation nationale se préoccupe d'une part du développement physique de l'enfant, de sa santé, et d'autre part de son développement moral, de la formation de son caractère ; et ensuite que l'instruction soit adaptée à la destination sociale probable de l'élève et prépare directement à l'enseignement professionnel qui suivra l'école. Sur l'organisation de cet enseignement professionnel, l'auteur donne des indications précieuses ainsi que sur l'amélioration de notre ensei-

gnement scolaire actuel, le primaire plus pratique, moins intellectualiste, plus approprié à la région, le secondaire moins livresque, moins offert à tout venant, le supérieur moins académique, plus rapproché de la grande industrie. Et toutes ces directives sont excellentes, mais ce ne sont que des directives. Le difficile est de les faire passer dans l'application. M. Georges Hersant s'en rend compte, puisqu'il dit que rien ne saurait aboutir sans une évolution radicale dans la formation de tout le personnel enseignant. Mais cette évolution elle-même ne peut se produire que si on reprend toute notre organisation, si on répartit à nouveau les stades, les écoles, les matières, les méthodes, les examens, et si on dit à chaque maître : Voici ce que vous devez faire et dans quel sens vous devez pousser vos élèves. Ce travail, j'ai essayé de le faire dans un chapitre de mon ouvrage, *La Nouvelle Cité de France*, qui va paraître chez Alcan, et j'ai été heureux de voir que toutes les idées que je cherchais à réaliser étaient aussi celles dont M. Hersant souhaitait le succès. Mais qui sait si entre ces idées et celles des maîtres intelligents de l'Université il y a des différences essentielles? Les divergences ne sont souvent que des malentendus, quand ce ne sont pas des manigances politiciennes, et au fond entre partisans de l'enseignement professionnel et tenants de l'enseignement scolaire l'accord pourrait vite se faire. Après la guerre nous devrons nous appliquer à une réorganisation éducationnelle générale dont il sortira d'excellents spécimens individuels à tous les degrés sociaux, des ouvriers d'élite, des cultivateurs supérieurs, des contre-maîtres parfaits, et ainsi de suite jusqu'aux grands artistes, inventeurs ou administrateurs ; dans une société bien aménagée, aucune force ne sera perdue et toutes seront employées pour le meilleur profit de l'ensemble.

§

Quelque importante que soit la question de l'éducation nationale, celle du repeuplement est plus grave encore. *Primo vivere*, c'est le cas de le dire. Ce qu'il faudra avant tout créer après la guerre, c'est un régime favorisant les naissances. Aussi toute idée en ce domaine a-t-elle droit à examen, même quand elle peut choquer tout d'abord, comme la thèse de M. Martin de Torina, **Mère sans être épouse**, qui consiste à mettre sur le même pied au point de vue des allocations familiales la fille-mère et la femme mariée, et qui ne devrait d'ailleurs scandaliser personne, car ce qui est respectable, c'est la maternité, et une mère non épouse est plus précieuse pour la patrie qu'une épouse non mère. Quant aux allocations, celles que propose l'auteur sont généreuses : 360 fr. par an pour tout enfant vivant et 200 fr. de retraite par enfant élevé jusqu'à 13 ans révolus, et une pension mensuelle de 100 fr. pendant les trois mois d'avant et les six ou neuf mois d'après la naissance ; ces pensions et allocations distribuées

uniquement aux femmes. Tout ceci me semble fort approuvable et j'irai même jusqu'à suggérer à mon tour de supprimer la différence faite par l'auteur entre les femmes gagnant plus et les femmes gagnant moins de 6000 fr., car refuser allocations et pensions aux premières serait une façon bien regrettable de récompenser leur travail. La seule difficulté est le chiffre énorme auquel arriveraient toutes ces largesses. M. Martin de Torina, qui m'a tout l'air d'être une femme, ne semble pas s'être embarrassé de ce détail, les dames vont ainsi droit leur chemin ! Mais le calcul est facile à faire, à 10 millions d'enfants de moins de 13 ans, à 3 millions de femmes quinquagénaires, et à 1 million de naissances par an, chiffre qu'il faudrait bien atteindre. Cela ferait 5 milliards 800 millions ! C'est-à-dire autant que notre budget d'avant 1914 qui lui-même se trouvera forcément doublé à la paix pour tenir compte des frais de la guerre. Pourrons-nous prélever 17 à 18 milliards d'impôts sur nos salaires et revenus dont l'ensemble en 1913 n'était tout au plus que de 30 à 35 milliards ? Il est bien à craindre que non. Il faudrait, par un accroissement gigantesque de notre production, porter cet ensemble de gains à 50 milliards, chiffre de l'Allemagne en 1913, mais qui s'expliquait par la population supérieure de ce pays autant que par son aménagement économique meilleur. Cette réserve faite, je crois qu'il faudrait être aussi large que possible pour les primes à la naissance et allocations familiales et les fixer forfaitairement à au moins 1 milliard, si ce n'est 2, si ce n'est 3. Ce n'est qu'avec des subsides fascinants qu'on pourra obtenir des résultats effectifs, et ces résultats il faut absolument les obtenir, c'est une question de vie ou de mort pour la France.

§

En comparaison de ces questions de repeuplement et d'éducation nationale, les améliorations dont s'occupe M. Georges Lachapelle dans l'Œuvre de demain, réforme électorale, décentralisation, révision de la constitution, semblent un peu secondaires ; elles n'en ont pas moins leur importance elles aussi. Il est certain que si la représentation proportionnelle était adoptée, les luttes électorales perdraient de leur âpreté, et les vainqueurs du scrutin de leur méchanceté. De même un sage régionalisme activerait la vie nationale en assouplissant l'administration et en allégeant la tâche du pouvoir central. Sur ces deux points, il n'y a qu'à approuver l'auteur. Mais sur le troisième, qui est la revision de la constitution, peut-être y aurait-il à faire des réserves. M. Georges Lachapelle veut que les ministres soient pris en dehors du Parlement, et que la responsabilité collective du Cabinet soit remplacée par la responsabilité individuelle des ministres ; je crois qu'on obtiendrait tout autant d'une modification moins profonde de nos usages : des Cabinets responsables

devant les Chambres, mais composés de ministres sans portefeuilles, les ministres à portefeuilles étant responsables devant eux, et surtout nommés pour une période fixe. Quant aux autres innovations de l'auteur, des Chambres moins nombreuses (300 députés et 150 sénateurs seulement), les sénateurs nommés au suffrage universel direct comme les députés, le corps électoral consulté par referendum, et enfin le Président de la République élu par plébiscite, on peut les approuver, bien que pour ma part j'hésite... sauf pour le referendum, bien entendu.

§

Je parlais tout à l'heure de notre éducation nationale. Quelque défectueuse qu'elle soit, elle vaut mieux que l'éducation allemande, si j'en juge par M. Thomas Smith, un Anglais qui a longtemps professé à Nuremberg et à Erlangen, et qui a écrit sur l'**Ame allemande** un ouvrage tout à fait remarquable. En Allemagne l'enfant est soumis à une discipline spéciale qui explique bien des choses ; même ce qu'on serait tenté d'y approuver, la prohibition des châtiments corporels, par exemple, tourne en inconvénients, car le petit Allemand y puise une idée insupportable de sa dignité personnelle, d'où plus tard sa susceptibilité agressive et sa manie de chercher querelle au passant à propos de bottes, parce qu'on l'a regardé fixement (*fixieren*). D'autant que la subordination qu'il doit avoir vis-à-vis du maître est, comme le dit l'auteur, plus dégradante qu'un châtiment corporel. En outre, aux termes du règlement scolaire édicté par le ministre, « toute initiative individuelle est défendue » ; l'enfant molesté par un petit camarade n'a que le droit d'aller se plaindre au maître, et l'on devine le rôle que joue à l'école et que jouera plus tard dans la vie la *denunziation*. Quant aux maîtres, un simple détail fait deviner leur mentalité : les professeurs d'Universités eux-mêmes doivent signer le serment de ne rien faire, écrire ou dire qui soit subversif ou contraire aux intérêts du roi ou de l'Etat ; ce ne sont donc que de serviles personnages, incapables de quoi que ce soit de hardi ou seulement de personnel. De leur côté les étudiants sont déformés par la vie de leurs corporations qui, avec les beuveries, les brimades brutales, les chahuts et les duels, fait de chacun d'eux un fanfaron brutal ; fréquents chez eux sont les souteneurs et plus encore les goujats ; une bande d'étudiants ayant à se plaindre d'un professeur et ne pouvant lui administrer la râclée voulue, s'en prend à sa fille, une enfant de dix-sept ans qu'on poursuit de quolibets et d'*ave-maria* (la jeune fille était catholique); d'ailleurs entre protestants, la goujaterie est la même et les étudiants rouent de coups leurs camarades de la faculté de théologie parce que de futurs pasteurs ne se battent pas en duel ! Avec d'innombrables faits caractéristiques de ce genre, on finit, en effet, par se faire une idée très nette de

l'âme allemande. Cette âme qui, vue à travers les romantiques, pouvait paraître si sentimentale, si rêveuse, si idéaliste, est en réalité une bien vilaine âme pleine de susceptibilité et de vanité, d'envie et d'hypocrisie, de servilisme et de mensonge, d'orgueil et de violence, et sans doute tous les Allemands ne répondent pas à ce signalement, mais innombrables sont ceux qui le réalisent en partie et trop nombreux ceux qui le réalisent en entier. La simple comparaison des statistiques pénale anglaise et allemande, sur quoi M. Thomas Smith clôt savoureusement son livre, montre l'effroyable infériorité morale de la Kultur. « Tu vas voir, cher docteur, la bestialité dans toute sa candeur », comme disait Méphistophélès. L'Allemagne compte 3 à 4 fois plus d'homicides que l'Angleterre, 100 fois plus de blessures préméditées, 50 fois plus de crimes contre la propriété, 35 fois plus d'avortements, 20 fois plus de divorces, etc. Si l'on veut des chiffres précis sur certains points savoureux, il y a environ 3900 condamnations pour traite des blanches contre 27 en Angleterre, 5310 viols contre 789, 648 crimes contre nature contre 122, 489 incestes contre 53. En vérité, *Deustchland über alles!*

Memento. — Rodolfo Rivarola : *L'Université sociale ; théorie de l'Université moderne,* Ficker, 3 fr. 50. Ce livre du doyen de la faculté des lettres de Buenos Aires, fort bien traduit par M. Camille Morel, fait honneur à l'Amérique espagnole, et il faut grandement louer le *Groupement des Universités de France pour les relations avec l'Amérique latine* de l'avoir fait figurer dans sa collection. Un livre de ce genre suffit à montrer combien l'âme de ces pays est rapprochée de la nôtre et éloignée de l'allemande. — G. Demeny : *Education physique des adolescents. Préparation sportive par la méthode synthétique avec l'Art de travailler,* Alcan, 2 fr. 50. Le dernier mot sur la matière! on ne peut pas parler de la gymnastique avec plus de compétence que M. Demeny dont l'autorité est unanimement reconnue ; c'est la vraie gymnastique française qui revient à la mode après une période d'engouement irréfléchi pour la gymnastique suédoise. Après la guerre, il faut espérer que le Stade de Reims créé par M. de Polignac pour illustrer les leçons du lieutenant de vaisseau Hébert rouvrira ses portes, et que les principes de M. G. Demeny ainsi que ceux de M. Dalcroze seront appliqués dans toutes nos écoles ; c'est intentionnellement que pour ma part dans mon plan de réforme de l'éducation j'ai appelé *gymnase* l'école des enfants de 10, 11 et 12 ans. — Onésime Reclus : *Un grand destin commence.* La Renaissance du livre, 2 fr. Cet ouvrage posthume, plein de chaleur patriotique et de foi dans l'avenir de la France, est précédé d'une préface qui met en belle lumière la figure d'Onésime Reclus ; c'était, on le sait, le frère du grand géographe Elisée Reclus, et ce titre de grand géographe, il le méritait aussi, le frère d'Elie Reclus le pasteur, de Paul Reclus le médecin et de plusieurs sœurs mariées à des hommes remarquables comme le pasteur Grotz que j'ai connu personnellement. C'était une belle famille, d'esprit parfois un peu bien volcanique, mais mieux vaut être anarchiste que marxiste ! — M. C. Poinsot : *Une œuvre clairvoyante de*

défense nationale. La Maison française, 16 rue de l'Odéon, 3 fr. 50. L'auteur a raison de nous rappeler la part qu'a prise à la mise en état de défense de la patrie le rapporteur du budget de la guerre, M. Benazet : il est bizarre que le nom de ce député ne se soit trouvé sur aucune liste de nos ministres où ministrables depuis trois ans ; tous les bons Français lui doivent de la reconnaissance. — Henri Heyman : *La Belgique sociale, son passé, son avenir et celui des pays alliés*, Payot, 3 fr. 50. Le socialisme catholique est un peu relégué dans l'ombre par des socialismes plus truculents, mais il reviendra à la lumière ; nous devrions en avoir assez des social-démocraties à la Karl Marx qui ne sont qu'instruments du kaiserisme ; à la paix, il y aura de beaux jours pour les socialismes sensés, patriotiques et synergiques. — Gustave Schelle : *L'Economie politique et les économistes*, Octave Doin, 6 fr. Le livre, qui fait partie de la *Bibliothèque d'encyclopédie scientifique* du Dr Toulouse, est un résumé très clair et très sérieux des principales doctrines d'économie politique ; l'auteur est assez dur, en sa qualité de libéral et libre échangiste, pour tous les systèmes socialistes et protectionnistes, et sa dureté est souvent justifiée, mais pourtant que de cas où l'interventionisme a du bon !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La Politique de guerre et la Conduite des opérations. — Au moment d'écrire cette chronique, la Conférence interalliée de Paris achève de tenir ses assises. Les résultats n'en sont pas encore connus et je regrette pour mes lecteurs de ne pouvoir en parler dès aujourd'hui. Mais tout fait espérer qu'il en sortira un ordre nouveau. La Presse nous a informés que « seize nations alliées, sans compter les républiques de Libéria et d'Haïti » seraient représentées au sein de cet imposant aréopage. A travers tant d'informations confuses, laucées chaque jour par les agences, on pouvait ignorer que nous fussions si nombreux de ce côté de la barricade. Tant mieux si nous sommes en nombre aussi élevé. Ce ne peut être que d'un bon augure, s'il se trouve enfin une volonté qui réussisse à galvaniser tous ceux qui sont entrés dans la lice, à notre suite, et qui restent encore hésitants ou simplement ralliés à des demi-mesures, parce que sans doute ils voient la fortune des armes rester toujours incertaine. Quelles que soient les sympathies, les petites nations ne se rangent délibérément que du côté des forts.

Si la fortune ne se décide pas plus catégoriquement en faveur de nos armes, c'est que depuis quatre ans les alliés poursuivent une politique de guerre qu'il est difficile de qualifier. Je pense qu'on peut en parler librement après le procès magistral qu'en a fait M. Lloyd George, à son passage à Paris, le 12 novembre, en présence des personnages les plus augustes. A l'émotion que ce discours a causée, on devine que chacun en a pris son dû. Clausewitz a dit, voici ong-

temps : « Une certaine entente des choses de la guerre est indispensable à la direction politique des Etats. » Il ne faut pas insister ; mais quelle vérification cette guerre actuelle fournit de cette sévère sentence ! Clausewitz ajoute : « La guerre est un instrument de la politique ; elle en prend le caractère et les dimensions. » Qu'on médite là-dessus. Une bonne politique de guerre est donc notre besoin le plus pressant. La formule en a été connue de tous temps ; nous y reviendrons tout à l'heure.

Ce dont on doit s'étonner est que des hommes aussi éminents que ceux auxquels la direction de cette guerre s'est trouvée confiée, ne l'aient pas pratiquée du premier jour, en la considérant comme une condition indispensable du succès. C'est que vraiment il faut le croire aucune préparation ne les désignait pour une tâche aussi lourde. Ils ne répondaient pas à la formule de Clausewitz. A les observer dans leurs actes successifs, on aurait l'impression que cette guerre est faite en vue de leur expérience personnelle : ils ne cessent pas de faire école. A chaque coup du sort qui s'abat sur eux, ils s'instruisent, non sans ressentir quelque émotion. Mais une fois celle-ci calmée, ils reviennent insensiblement à leurs anciens errements : les mêmes méthodes, les mêmes lenteurs, la même idéologie les retient. Ainsi, après l'admirable confession publique du très noble esprit qu'est M. Lloyd George, il semblait légitime d'espérer que la dernière leçon, infligée aux Alliés sur le front de l'Isonzo, porterait tous ses fruits. Hélas ! l'arbre de l'amère expérience a donné quelques bourgeons ; mais les fruits ne sont pas arrivés à maturité.

Il faudra encore une saison nouvelle. De ce côté-ci du détroit, M. Lloyd George, si j'ai bien compris ce qu'il a exprimé dans un langage si viril, avec une ardente loyauté, se déclarait partisan d'une direction unique dans la conduite de la guerre, et il imputait à cette absence de direction unique l'origine de toutes nos déconvenues. Mais passé la Manche, de retour dans les brumes de son pays natal, M. Llyod George, devant une explosion de particularisme de M. Asquith, reconnaissait à la Chambre des Communes l'impossibilité d'un généralissime unique. Il ajoutait, pour s'en expliquer, qu'une telle institution serait la source de nombreux frottements.

Non. Cette explication comporte une erreur grave, à moins que le généralissime n'ait qu'un pouvoir nominal, et qu'avant d'obéir, ses subordonnés en réfèrent à leurs gouvernements respectifs. On dit que cela s'est vu sur un théâtre d'opérations secondaire. Mais, cette hypothèse écartée, — car on peut espérer en avoir fini avec des errements aussi dangereux, — il est permis d'affirmer que c'est encore dans l'exercice de la vie militaire qu'il y a le minimum de frottements. Les échelons supérieurs commandent ; les échelons inférieurs

obéissent. On ne se fait pas de discours les uns aux autres; et il n'y a à former les convictions de personne.

Même, dans les régions les plus élevées de la hiérarchie, les affaires peuvent se traiter avec une rapidité aussi grande : Le chef suprême, en présence d'une décision grave à prendre, fait appel à ses collaborateurs. La discussion est brève ; l'on s'entend à demi-mots ; il n'y a pas à faire l'éducation de personnes étrangères au métier ou à triompher de certains préjugés. Sitôt la décision prise, tous obéissent pleinement, sans réserve, sans aucune restriction. Ils sont rompus à l'obéissance par leur profession. De là la vertu de leur abnégation, s'ils ne partagent pas tout à fait la manière de voir du chef suprême; de là la grandeur et l'ennoblissement de la vie militaire, quand tous obéissent, quoi qu'ils pensent, jusqu'à la gauche ; de là, enfin, cette puissance dans les effets, grâce à l'admirable développement de toutes les forces tendues vers le même but.

Ainsi, nos excellents amis Anglais n'ont pu renoncer à leur particularisme. Ils tiennent à l'entière indépendance de leurs généraux, de leurs états-majors, de leurs opérations, de leurs plans, etc., etc Leur loyauté doit suffire, nous avons assez approché, pour notre part, d'un assez grand nombre d'officiers anglais, pour pouvoir dire qu'un tel particularisme n'est pas le fait de ceux qui se battent. Ceux-là sont du métier; ils se rendent compte de ses nécessités. Peut-on dire que souvent, ils sont d'une extrême sévérité dans certains de leurs jugements, lorsqu'on les porte sur le terrain des questions qui nous passionnent tous. Regardons la réalité. La stratégie politique de M. Asquith, depuis le lendemain de la Marne, est entrée dans les faits; elle domine toute la conduite de cette guerre : « Wait and see. » Erreur capitale. Les conditions matérielles et les facteurs psychologiques des nations, qui sont entrées dans la lice avec nous, sont trop différents les uns des autres, pour que tous puissent s'adapter à cette politique, sans risquer d'en souffrir d'une manière qui excède les forces humaines. Après quatre ans de guerre, cette stratégie expectante nous vaut, pour une grande part, la défection de la Russie, ou sa mise hors de cause, quelle que soit la loyauté de la grande majorité de la nation russe. On n'a pas su profiter, au début de la deuxième année de la guerre, de la magnifique avance des armées russes sur le chemin de Vienne; encore quelques étapes, elles arrivaient à ses portes. On a cru qu'on pouvait attendre. On ne connaissait donc rien de la constitution particulière de l'armée russe et des déchirements intérieurs qui affaiblissaient déjà le gouvernement tsariste? Tout ceci est le passé, dit-on, soit. Admettons-le.

§

La dernière nouveauté est que nous sommes dotés d'un conseil de guerre interallié, dont le siège est à Versailles. C'est un progrès, en

ce sens que sa création, décidée sous la pression des événements, marque une étape vers l'organisation souhaitable. On connaît sa composition : une section permanente, composée d'officiers appartenant aux nations alliées, à laquelle vient s'adjoindre, au moins une fois par mois, deux ministres de chacun des gouvernements alliés. Ce qui ressort de suite d'une pareille composition du conseil, c'est la prépondérance de l'élément civil en assemblée plénière. Est-ce le but qu'on se proposait? M. Llyod George a pu dire en fournissant des explications à ce sujet devant la Chambre des Communes : « Il nous faut un corps, siégeant en permanence, donnant des conseils, informant les gouvernements,— mais la décision finale appartiendra aux gouvernements. Donc, rien n'est changé. » Hélas ! oui; rien n'est changé. Car, puisque la décision finale continuera d'appartenir aux gouvernements, il faudra que ceux-ci se mettent d'accord au préalable. D'où, de nouvelles conférences; d'où, les mêmes retards. Oui, il est à craindre qu'il ne soit que trop vrai que « rien n'est changé ».

Il ressort, donc aujourd'hui, avec évidence,que les gouvernements civils ne veulent rien abdiquer de leur pouvoir. On pouvait jusqu'ici le soupçonner. Là gît toute la difficulté. Ils ont une conception erronnée de ce qu'ils appellent la politique de guerre; ils l'étendent au delà des limites qu'elle doit avoir. L'origine et la nature de leur pouvoir leur fait suspecter les chefs militaires; ils désirent les garder, en toutes circonstances, dans une subordination étroite. Erreur et défiance injuste. Les gouvernements civils doivent faire fond aveuglément, aujourd'hui, sur le loyalisme des chefs militaires.Nul n'a jamais pensé, en aucun temps, que la politique de guerre ne soit le fait exclusivement des gouvernements. Mais la conduite de la guerre, proprement dite, excède leur compétence, non pas tant par suite de leur défaut de lumières particulières, mais en raison même de l'organisation du pouvoir civil, fondé sur la libre discussion et dépourvu de hiérarchie exactement définie. Mettons quelque clarté dans tout ceci.

Les gouvernements déclarent la guerre, et non les militaires, bien qu'il soit naturel de leur part de la désirer. De même, ce sont les gouvernements qui décident de négocier en vue de la paix, lorsqu'ils en estiment le moment venu. Les gouvernements seuls doivent connaître des buts de guerre, dont la nature et l'ampleur dépendent des alliances politiques, et c'est en vue de ces buts de guerre que les gouvernements ont la responsabilité de la préparation à la guerre, du degré d'intensité qu'il convient de donner à cette préparation. L'éventualité d'une guerre avec la République d'Andorre, par exemple, aurait exigé une préparation toute différente de celle qu'entraînait l'hypothèse d'un conflit avec l'Empire allemand. Une fois la guerre

déclarée, la tâche des gouvernements se spécialise davantage : elle consiste à organiser financièrement et économiquement le pays en vue de la prolongation possible de l'état de crise où il se trouve jeté. Par l'intermédiaire du ministre de la guerre, un gouvernement fournit aux armées en campagne tous les moyens de subsister et de conserver au même niveau ses forces matérielles et morales. S'il s'agit d'une coalition, comme c'est le cas présent, c'est aux gouvernements qu'il appartient de fixer les effectif, que chaque nation doit fournir, en vue des buts que poursuit leur politique. Il leur revient de se concerter en vue d'une organisation économique interalliée de manière à éviter de faire supporter à une des nations alliées des privations et des souffrances, dont l'excès pourrait la détacher de la coalition. Enfin, l'action diplomatique reste entière entre les mains des gouvernements. Voilà un ensemble de tâches, particulièrement délicates, qui peut et qui doit suffire à l'activité des pouvoirs civils.

La mission des chefs militaires est toute autre : elle s'exerce à un plan inférieur, si l'on veut, mais dans un domaine où la rapidité, la simultanéité dans l'action ne doivent supporter aucune atteinte. L'initiative des opérations et une liberté entière dans le choix des modes d'exécution doivent leur appartenir en propre.

Le maréchal de Moltke, qui avait cependant affaire à un gouvernement fortement centralisé, ne craignait pas de dire : « La stratégie travaille uniquement dans le sens indiqué par la politique, mais en gardant vis-à-vis d'elle toute son indépendance dans le choix des moyens d'action. » L'ingérence même du pouvoir civil dans les questions strictement militaires ne peut avoir que de mauvais effets. Mais si nous blâmons cette ingérence, nous admettons le contrôle pendant la période de préparation et au cours de l'exécution, dans la plus grande mesure que l'on voudra. Par contre, toute discussion d'un plan d'opérations doit avoir lieu, exclusivement, entre militaires. Il est mauvais qu'une autorité civile assiste à un conseil de guerre ; sa présence peut gêner les chefs d'armée, influer sur leur opinion et finalement fausser la décision. Les généraux sont des hommes comme les autres ; ils auront souvent tendance à pencher dans le sens des désirs d'un haut personnage politique, si celui-ci participe à leur discussion. Leur habitude de la subordination les inclinera même plus facilement que d'autres à consentir des concessions à une opinion, qu'ils ne partageraient pas. Ils sentent leur responsabilité diminuée. Ils n'agissent plus en pleine indépendance. On trouve à ce sujet, dans le discours de M. Lloyd George, une constatation très significative :

Chaque année, nous avons tenu des conférences en vue d'une action concertée pour la campagne de l'année suivante. De grands généraux sont venus à Paris de leurs pays respectifs, avec des plans préparés avec soin,

avec science pour chacun de leurs fronts respectifs... Il y eut toujours dans ces réunions, ajoute-t-il, de la timidité et de la susceptibilité, même lorsqu'il s'agissait simplement de proposer un avis...

Ainsi, au cours de ces réunions imposantes par le nombre des hauts personnages qui s'y trouvaient réunis et qui pouvaient prendre part à la discussion, M. Llyod George a toujours été frappé de la timidité et de la susceptibilité des chefs militaires. Cela est parfaitement explicable. Limités dans leurs moyens de discussion, obligés de fournir la valeur démonstrative de leurs propositions auprès d'hommes, certes bien intentionnés, mais dont la mentalité, la culture, la sensibilité étaient tellement différentes de la leur, ces généraux se sentaient gênés. Puis, ils avaient sans doute la sensation d'assister à une discussion académique, puisqu'il s'agissait d'un programme d'opérations à échéance lointaine, que des événements imprévus pouvaient d'ailleurs rendre inutile ou inopportun. Dans de telles dispositions d'esprit, ils se réservaient; et les meilleurs d'entre eux préféraient adopter une attitude de subordination volontaire, pour atténuer leur responsabilité, puisque celle-ci ne restait plus entière que dans le domaine d'une exécution hypothétique et lointaine.

La bonne volonté des gouvernemants civils n'est pas en cause. Ils font pour le mieux, c'est entendu. Aussi doit-on espérer sortir enfin d'une telle période de confusion, après des fluctuations diverses. Chez nous, au début de la guerre, on a vu le gouvernement, en de graves circonstances, se décharger à peu près de toute responsabilité sur le chef militaire, qui avait alors toute sa confiance. Cet effacement momentané du gouvernement civil eut d'ailleurs les plus heureux effets. Le prologue de la bataille de la Marne se joua, avec le minimum de mots, peut-on dire, entre deux généraux. Que l'on suppose le gouvernement présent à Paris, à ce moment : la décision des généraux avait chance d'être au moins soumise à l'examen du Conseil des ministres. C'était un retard. Les gros des forces allemandes auraient serré pendant ce temps sur les têtes de colonnes. Il y avait de grandes chances pour que le moment favorable fût passé. Plus tard, cette abdication presque complète du pouvoir civil, en se prolongeant, créa une situation pleine d'inconvénients. On vit alors le G. Q. G. se compliquer d'organes aux compétences les plus variées, s'hypertrophier et finir par absorber toutes les directions du pays: affaires diplomatiques, questions agricoles, etc. etc. L'abus, où l'on était tombé finit par obliger de se resaisir. Mais il semble qu'il arriva alors qu'en corrigeant le mal, on soit tombé dans l'excès contraire.

A chacun sa tâche, si l'on veut arriver à la victoire. Le gouvernement est toujours libre du choix de ses chefs d'armée et de ses commandants de forces navales. C'est en cela qu'il doit faire preuve de

perspicacité et de fermeté ; son contrôle doit s'exercer dans ce domaine avec une vigilance particulière. Il en a tous les moyens. Mais une fois son choix arrêté, son intervention ne doit plus se produire dans l'initiative et l'exécution des opérations.

En terminant, il me revient en mémoire un mot cruel, mais juste, que M. Thiers adressait au général Chanzy, à un des moments les plus douloureux de notre histoire. M. Thiers rendait compte à son retour de Versailles, en 1871, devant l'Assemblée nationale des négociations qu'il venait de poursuivre avec nos vainqueurs, et comme le G. Chanzy, traversé de douleur, l'interrompait par une protestation indignée, le chef du gouvernement prit son temps et lui fit cette réponse : « Général, les diplomates signent les traités que les fautes des chefs militaires les obligent de conclure. » Si mes souvenirs sont exacts, le magnifique soldat qu'était Chanzy ne trouva rien à répondre. Il aurait pu se lever, cependant, et répliquer plus justement encore à M. Thiers, qui, il est vrai, n'était en rien responsable : « Nous, généraux de la Défense nationale, nous avons fait la guerre telle qu'elle nous a été imposée par le gouvernement du pays ; on est toujours resté sourd à nos propositions. » C'était la vérité. Evitons que dans l'avenir, les chefs militaires puissent faire entendre uae semblable protestation.

Dans ce qu'on vient de lire au sujet des attributions respectives des gouvernements civils et des chefs militaires nous n'avons rien inventé. Nous nous sommes inspiré, presque constamment, d'un petit livre, paru en 1912 sous le titre : *Politique et stratégie dans une Démocratie*, dû la plume du commandant de Mordacq, aujourd'hui général de division et chef du Cabinet militaire de M. le Président du Conseil, ministre de la guerre. Je recommande la lecture de ce petit livre. Souhaitons de le voir traduire chez tous nos alliés et, particulièrement, de l'autre côté de la Manche. Ce serait une bonne œuvre.

JEAN NOREL.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Dr Edm. Dupouy : *L'Au-Delà de la Vie*, Vigot frères, 4 fr. — Jules Thiébault : *L'Ami disparu*, chez l'auteur, Montot, par Audelot (Haute-Marne), 3,50. — Annie Besant : *Les Maîtres*, Publications théosophiques, 1 fr., et *La Science Moderne et l'Etre superconscient*, Id., br.,0, 50. — Georges Chevrier : *La Mission Créatrice*, Id., 2,50. — Léon Cléry : *Qu'est-ce que la Théosophie* ? Id.

M. le Dr Dupouy, dans son très intéressant livre: **l'Au-delà de la Vie**, s'appuie sur toutes les religions et toutes les philosophies anciennes et modernes et les œuvres de nombreux écrivains de tout ordre : historiens, poètes, romanciers, auteurs dramatiques, savants et philosophes, — pour prouver que, de tout temps, l'homme a cru

à la doctrine de la réincarnation, aux vies successives et à l'existence du double ou corps astral, intermédiaire entre l'esprit et le corps physique. Il cite, à ce propos, de nombreux passages de ces écrivains et des diverses bibles ou livres sacrés. Tout cela constitue la première partie de son ouvrage : la *psychologie philosophique.*

Dans la deuxième partie — la *psychologie expérimentale*, — il rapporte de nombreuses expériences relatives à l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, à la télépathie, au dédoublement du corps humain et aux manifestations de désincarnés (communications verbales et écrites, phénomènes de xénoglossie, apparitions, etc.). Il est possible d'obtenir de l'écriture *directe*, comme, par exemple, entre deux ardoises qui seraient ficelées et cachetées. Dans les cas de xénoglossie, le médium s'exprime dans une langue qu'il ignore. Tel est le cas de celui de M. Ch. Richet, qui écrivait en grec ancien et moderne.

L'auteur rappelle les expériences faites par le célèbre physicien anglais W. Crookes, celles de Flournoy, Lombroso, Albert de Rochas, Russel, Wallon, etc., et donne une curieuse communication d'Henri Poincaré, obtenue par une dame médium en 1912. Cette communication est assez longue ; elle comprend trois pages du livre. On verra, par l'extrait que j'en donne, que cette dame aurait été très probablement incapable de l'écrire seule par elle-même.

Je continue, déclare l'esprit du mathématicien, avec ardeur mes études sur la philosophie, c'est-à-dire sur cette connaissance plus étendue du monde physique, qui seule peut permettre une appréciation lucide du monde extra-physique, car les propriétés qui révèlent la matière depuis quelques années bouleversent toutes les idées que nous nous faisons sur le monde, et acheminent l'esprit humain vers un spiritualisme débarrassé de tout empirisme qui est né d'une connaissance vague de tout ce qui vous entoure.

La décomposition de la matière nous amène à sa spiritualité pure, et la spiritualité de la matière démontrée, c'est le matérialisme qui succombe définitivement.

Vous pouvez facilement comprendre le bouleversement qui se produira dans l'Humanité, lorsque l'analyse de la substance amènera en dernier ressort sa suppression, et lorsque l'idée aura remplacé la matière.

Je sais très bien que vous comprenez ce que je veux dire, étant donnée votre culture toute spéciale, et je sais aussi que vous êtes très à même de traduire beaucoup de ces conceptions inouïes que l'esprit découvre lorsqu'il est à même de contempler la création, non plus extérieurement comme l'homme incarné le fait, mais dans son essence, et cette essence est si dissemblable des conceptions humaines, qu'il est très souvent très difficile aux désincarnés de se faire comprendre aux incarnés. Autant demander à un poisson des fonds océaniens de se figurer la vie d'une hirondelle.

Vous, humains, vous vivez dans le temps et dans l'espace ; nous, désincarnés, nous sommes affranchis des lois de la pesanteur ; votre univers

diffère totalement et complètement du nôtre, et il nous faut faire un effort considérable pour rentrer dans le temps, dans l'espace et dans le poids.

Le Dr Dupouy reproduit aussi une communication de Lamartine sur l'œuvre de Victor Hugo.

L'Ami disparu, par Jules Thiébault, est, ainsi que l'indique le sous-titre, une *contribution théorique et pratique à la preuve de l'identité des esprits.* L'auteur y traite de la nature, de l'objet et des origines du spiritisme, des phénomènes de transe, de l'hallucination, de l'hystérie, de l'inconscience, de la conscience collective et du champ potentiel nerveux et y relate les expériences qu'il a obtenues avec des médiums non endormis, ni hypnotisés, ni magnétisés, donc à l'état de veille comme les personnes qui les observaient. Il indique la manière dont il opère et note les influences de l'état atmosphérique, du local et des assistants sur le médium et par suite sur la production des phénomènes. Il a reproduit en fac-simile de l'écriture de l'esprit de Calmette et une photographie d'un désincarné sur son lit de mort. Cette photographie a été, paraît-il, produite par le désincarné lui-même « sur une plaque sensible vierge, sans préparation et sans aucun appareil ».

L'auteur est un spirite convaincu. Il déclare que le spiritisme n'est pas une religion, mais une science et que « la mort n'est pas la fin de l'être », mais « *une crise de croissance* ».

La présidente de la Société théosophique, Mme Annie Besant, publie un livre intitulé : **Les Maîtres.** Qu'est-ce donc que ces Maîtres? Ce sont ce que les théosophes appellent les *Mahatmas* ou les « grands esprits ». Mithra, Osiris, Chrisna, le Bouddha et le Christ furent ou plutôt sont — car ils sont toujours vivants — de ces Maîtres.

Mme Annie Besant les déclare *parfaits*, mais elle oublie de nous dire si ce sont des êtres *absolument* parfaits ou seulement *relativement.* Il ne peut pas y avoir plusieurs êtres *absolument* parfaits, car ils se *limiteraient* les uns les autres. Or étant limités, il leur manquerait toujours quelque chose. Donc ces *Maîtres*, ces Mahatmas, sont simplement des êtres qui ont atteint un certain degré de perfection *relative* et non des êtres parfaits.

Bien qu'incarnés dans des corps humains, ces maîtres, nous assure Mme Besant, demeurent en des lieux retirés et inaccessibles, loin du tumulte de la vie humaine, pour remplir la mission bienfaisante dont l'accomplissement serait impossible dans les résidences encombrées et bruyantes des hommes (p. 84). C'est « dans des contrées diverses, éparses dans le monde » qu'ils habitent. Ainsi le « Maître Jésus réside la plupart du temps dans les montagnes du Liban; le Maître Hilarion en Egypte dans un corps crétois; les maître M. et K. H., tous deux au Thibet près de Shigatse, tous deux dans des corps hindous. Le maître Rakezzi vit en Hon

grie, mais voyage beaucoup ; je ne connais pas la retraite du Maître « Vénitien », ni celle du Maître « Sérapis ». Que signifient d'ailleurs les résidences du corps physique quand l'activité du corps subtil, qui se libère à volonté du corps plus grossier, transporte son possesseur où il le désire à n'importe quel moment ? (pp. 87-88).

Je me suis souvent demandé si ces êtres si puissants et si bons existent réellement — du moins sur notre globe terraqué, — et s'ils existent pourquoi ils n'ont pas empêché la guerre mondiale actuelle, la plus atroce et la plus barbare qui se soit jamais vue. De deux choses l'une : ou ils n'ont pas toute la puissance et toute la bonté que les théosophes leur attribuent, ou ils sont singulièrement indifférents — pour ne pas dire plus — au bonheur de l'humanité. Il est vrai que Mme Annie Besant, dans la *Revue Théosophique* d'août 1916, est en faveur de cette tuerie innombrable, monstrueuse et féroce, parce que la guerre est, paraît-il, « un élément qui accélère le triomphe de l'esprit sur la matière », « tant que ne sera pas atteint un stade où le bien qu'elle fait naître pourra être obtenu au prix d'une moins grande somme de douleur ». Ainsi le mal produit le bien. Cette thèse insensée est on ne peut plus contestable. Je l'ai démontré dans le nº du 1er novembre 1916 du *Mercure*.

Mme Besant est encore l'auteur d'une brochure sur **La Science moderne et l'Etre superconscient**. Le superconscient est « cette conscience plus haute, plus vaste, plus étendue qui dépasse la conscience physique, qui constitue notre être véritable, cet être dont la conscience cérébrale n'est qu'une vague et lointaine image ». L'auteur préconise dans son opuscule les exercices de la yoga pour développer le mental.

L'ouvrage de M. Georges Chevrier ne forme pas un tout continu, bien que toutes les questions qui en font l'objet y soient envisagées surtout au point de vue théosophique. Il est divisé en quatre parties: dans la première, il traite de la matière, de la forme et du mouvement, des plans et des états de conscience; dans la seconde, de la triple nature de l'être humain et des différents cycles de vie qu'il parcourt dans la longue théorie de ses existences successives, jusqu'au moment où, étant hautement évolué et quasi parfait, il échappe à la nécessité des réincarnations; dans la troisième, des facultés de l'âme, de la permanence de l'individualité humaine et surtout du problème moral; dans la quatrième enfin, de **La mission créatrice** de l'humanité ! C'est là d'ailleurs le but de cet ouvrage.

Les démonstrations de l'auteur ne sont pas toujours exemptes de contradictions et d'erreurs. Ainsi il prétend que la morale et la vérité sont « deux notions inconciliables ». Il me semble cependant que dire toujours la vérité a quelque chose de très moral, tandis que mentir est plutôt immoral. Un peu plus loin, il prétend que « le

mobile exclusif de toute détermination est une préférence : or, le propre du mental est d'être *sans aucune préférence*. Entre ce mobile *personnel* et la raison pure, non moins absolument *impersonnelle*, il ne saurait exister de commune mesure, qui permette à celle-ci de peser celui-là. C'est pourquoi sont irréductibles l'une à l'autre la conscience intellectuelle, ou intelligence, dont le seul guide est la raison, et la conscience morale, qui tient tout entière *dans un ensemble de préférences* » (p. 121).

L'auteur établit comme une sorte de cloison étanche entre la conscience morale et la conscience intellectuelle. Ne sont-elles pas l'une et l'autre les deux aspects d'une seule et même chose?

Et puis il affirme que la conscience morale « tient tout entière *dans un ensemble de préférences ;* mais il oublie de nous dire quelles sont ces préférences. Or le mot *préférences* n'implique pas nécessairement que la conscience morale ne doit rechercher que le bien ; il peut aussi désigner le mal si on le juge préférable.

Le mental doit éclairer le moral et lui montrer la voie du bien, du vrai et du beau, ces trois choses n'en faisant vraiment qu'une.

La brochure de Léon Cléry : **Qu'est-ce que la Théosophie?** — est une exposition, sous une forme dialoguée, des enseignements de la théosophie concernant la composition et l'évolution de l'être humain, dans les divers plans ou stades par où il passe dans ses existences et ses développements successifs.

Pour cet auteur, la théosophie est non *une* science, mais *la* science, la science « certaine, absolue et universelle ». C'est là une affirmation purement gratuite, car il lui serait impossible d'en produire des preuves incontestables, certaines et indestructibles. En réalité, la théosophie est plutôt une religion qu'une science, une religion à laquelle croient ses adeptes sans la discuter et sans se demander si ses enseignements sont d'accord avec les faits naturels et universels.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Vie : « Degas » expliqué par M. Emile Bernard. — *La Revue de Paris :* un anonyme propose une réforme gouvernementale ; nécessité d'un comité de Salut Public. — *Revue des Deux Mondes :* deux chansons de Mme Gérard d'Houville. — *Sic :* poème écrit au moyen de 9 lettres, de tirets, de blancs et de génie, par M. Pierre Albert-Birot. — Naissances : *La Maison Française ; Le Carnet-Critique ; l'Eventail :* opinion de M. Paul Fort sur Baudelaire. — Memento.

Dans **La Vie** (décembre), M. Emile Bernard écrit sur Degas. La mort de ce très pur artiste a inspiré un si grand nombre de sottises dans l'admiration, — et ce sont bien les pires et les plus dangereuses ! — qu'il nous paraît accomplir un acte réparateur en publiant ici ce dur portrait de Degas par M. Emile Bernard, un qui, par

hasard entre mille critiques d'art, soit un vrai peintre et ait le droit de se prononcer sur l'œuvre d'un Degas :

Degas était parmi nous la personnification du talent dans ce que la sincérité impose de conscience.

Il savait.

Soucieux d'études, il avait tout analysé : Velasquez et Ingres, Poussin et Delacroix, les Japonais et l'Impressionnisme.

La raison guidait son œuvre; son esprit captif du naturalisme ne s'éleva jamais jusqu'à la moindre conception.

C'était un savant et un curieux, un homme équilibré et froid qui se défendait comme il pouvait contre l'ignorance et le mauvais goût de son temps. Il employait pour cela le sarcasme, le jeu de mots qui tue. Il se rappelait qu'en France l'arme suprême est l'esprit. La première fois que je vis Degas, je lui dis mon estime pour son œuvre, il me répondit : « Ne vous payez pas ma tête ! » et il se mit à parler de ses origines napolitaines.

La plaisanterie était le repos de ses longs et laborieux ouvrages.

Doutait-il de lui? Je ne le crois pas ; mais il se méfiait des autres.

C'était un homme qui aimait le bien, mais il ne le trouvait nulle part ; quant au beau, il le fit consister en une exactitude parfois glacée qui déconcerte et qui s'en éloigne traîtreusement. Je le soupçonnais de manquer d'imagination et de cœur. Il manquait de charité et de condescendance; il jouissait des dards dont il perçait les autres. Ce n'était pas aigreur, mais plaisir d'être fort.

Il a fait une œuvre bien de son temps; car il a peint les plaisirs des inoccupés et des gens enrichis : les courses, les mauvais lieux, les filles. Toute une humanité animalisée et triste, dans laquelle s'est reconnue une classe entière. Avec la froideur d'un notaire, Degas a enregistré les faits et gestes des habitudes mauvaises, et il en est résulté un grand talent et une mélancolie noire.

Il dessinait par le contour, comme Ingres ; il n'y a pas de moelle dans ce dessin-là, il n'y a pas non plus de liberté. Les œuvres achevées sont des miroirs de la réalité, mais non des œuvres d'art.

Il a été un fort en thème qui ne pouvait pas composer.

Pour ma part je ne nomme pas dessin ces calques redoutables et parfaits de la forme visuelle.

La beauté de Degas est toute dans son attitude. Il faut l'aimer d'avoir haï l'argent, les déformateurs de l'art, les impudents, les mercantis.

La modestie de sa vie se concilie avec sa conscience. Il fut trop vieux garçon et trop scrupuleux, cela produisit égoïsme dans l'esprit de l'homme et sécheresse dans son œuvre.

Il était indépendant de tout et de tous, voilà son attitude suprême.

Il lui a manqué le génie qui aurait éclairé, échauffé, vivifié la Sibérie de son existence et de sa peinture.

Il fut peut-être la dernière grande conscience artistique qui se suicida par honnêteté.

Cela ne vous semble-t-il pas exécuté, à la plume, dans le style cruel et véridique de Degas lui-même?

§

La Revue de Paris (1er décembre) publie la première des « Lettres sur la Réforme Gouvernementale », d'un auteur anonyme. Notre auteur s'inspire des mesures prises par M. Lloyd George en Angleterre. « Il nous faut son cabinet de guerre, tel qu'il l'a conçu, tel qu'il fonctionne » :

...un président du Conseil sans portefeuille, un petit nombre de ministres sans portefeuille associés à la mission présidentielle de direction. Il nous faut son bureau des affaires, bureau central, bureau unique, et cette seconde institution, n'étant guère moins nécessaire au temps de paix, doit survivre à la période de guerre. J'en ai prouvé, je crois, la nécessité en définissant, pour la paix comme pour la guerre, la fonction d'un chef de gouvernement. Si la fonction du chef est de réduire à une sorte d'unité politique la diversité du travail ministériel, il lui faut des assistants techniques dans sa fonction, comme chaque ministre en a pour son travail. Imaginez l'entretien du président et d'un ministre, dans une de leurs conférences réglées : quel qu'en soit le sujet, le ministre ne parlera pas en son nom seul ; il sera l'organe d'une administration qui aura réuni au préalable les éléments de sa pensée ; eût-il décidé contre ses services, ses services auront préparé sa décision.

Le réformateur préconise la constitution d'un « cabinet technique » auprès de la présidence du Conseil.

Le cabinet technique doit comprendre à la fois — en sus du personnel bureaucratique indispensable — d'une part des membres permanents, désignés par leur aptitude, d'autre part des membres temporaires, nantis par surcroît de la confiance personnelle du président, introduits par lui et cessant leurs fonctions quand il quitte les affaires. Les permanents seraient empruntés, en principe, aux différents cadres des fonctions publiques, et peu importe, à cet égard, leur spécialité antérieure : il ne faudra considérer, pour les choisir, que certains modes de capacité intellectuelle. La désignation des temporaires serait laissée au plein arbitre du président, et j'estime que certains d'entre eux pourraient, avec grand profit, être pris dans le personnel parlementaire. Pour les jeunes députés que leur talent destine aux grands postes, mais que rien n'a pu rompre encore à l'expérience positive des affaires, quel apprentissage plus fécond serait-il possible de concevoir? Ainsi procèdent les grandes entreprises privées ; c'est dans les services centraux, où l'on peut se reconnaître et s'orienter, qu'elles commencent à former leurs futurs chefs de service. Les ministres de demain s'instruiraient mieux par ce travail direct avec le chef, que dans les vagues sous-secrétariats d'Etat dont nous avons pris coutume de les gratifier. Il me semble bien qu'une institution analogue, les « juniors lords de la Trésorerie », a permis au parlementarisme anglais de recruter ses meilleurs hommes d'Etat.

Rien n'est plus urgent qu'une telle institution. Elle est aussi nécessaire à notre République parlementaire qu'a pu l'être le Conseil d'Etat au régime napoléonien, que peut l'être aujourd'hui aux empires autocratiques le cabi-

net particulier du souverain. Elle répond au même besoin de cohésion et de suite qui, en matière proprement militaire, a inspiré la création des états-majors généraux. Nous avions nous-mêmes un état-major qui, sans empiéter sur les directions d'arme ou sur les régions, avait pour charge de préparer une politique militaire, d'assurer la permanence d'un système d'instruction, d'une doctrine de commandement. C'est un organisme du même ordre que je voudrais mettre au service du chef du Gouvernement. La réforme est simple. Pour la comprendre et l'exécuter, il faut pourtant autre chose que de l'adresse manœuvrière, que de l'adresse oratoire à tous usages, ou même qu'un passé républicain sans tache. Il faut un homme. Pour remplir les cadres que je viens de dessiner, il faudra encore des hommes. Non pas des omniscients, — car le type encyclopédique est en tout et toujours le pire des fléaux, — mais des individus à la raison assez large pour embrasser des ensembles, assez nette et servie par une volonté assez ferme pour ramener vers le même axe de marche la complexité des affaires. Ce modèle humain était presque une des spécialités de notre race. Ne le produisons-nous plus ? Je crois, pour ma part, que nous le produisons encore.

Donc, l'anonyme rédacteur de *la Revue de Paris* souhaite la création d'une sorte d'état-major civil. Il le dit en propres termes et sans faire aucune réserve sur les services rendus en temps de paix, pour la préparation de la guerre, par l'état-major général de l'armée, celui qui s'est lourdement trompé avant 1914, lequel, composé des mêmes personnes ou peu s'en faut, dirige les armées de la République, depuis quarante-et-un mois ! Les théoriciens pourraient trouver de plus heureux exemples dans les archives de la Révolution Française. Elles recommandent la transmission de l'Exécutif à un Comité de Salut Public ayant pleine autorité sur les ministres et les généraux, et relevant de l'Assemblée Nationale. Il faudra en venir là pour sauver la patrie en danger.

La paix restaurée par ce Comité de Salut Public plénipotentiaire, son acte suprême devra décider que nul des représentants du peuple, dont le mandat vient d'être prorogé, ne sera éligible, pendant une durée de quatre ou neuf années, à la Chambre des Députés ou au Sénat. Ainsi, la conduite de la nation sera remise à des hommes nouveaux, pour parvenir à ses destinées nouvelles.

Ceux-ci donneront un premier gage de leur dévouement à la chose publique en votant qu'ils ne peuvent solliciter de nouveau les suffrages de leurs électeurs avant l'expiration d'une législature. On ne verra plus la fonction de représentant du peuple devenir un *métier*. On verra le renouvellement des forces déléguées par le peuple à la gestion de l'intérêt public. On ne verra plus la paix servir uniquement à gorger quelques-uns, après une horrible guerre qui aura enrichi trop de malfaiteurs. On verra la paix fortifier la France, la guérir de ses maux et, parmi ces maux, des médiocres éhontés,

parvenus aux plus hautes magistratures de la République, pour y vautrer leurs mesquines et basses vanités.

§

Sous ce titre discret : « Petits Poèmes », la **Revue des Deux Mondes** (1er décembre) insère des poèmes et des chansons où Mme Gérard d'Houville accroît les motifs que l'on a de l'admirer. Si l'*Anniversaire* émeut par l'évocation vivante de la belle figure que Jose-Maria de Heredia réalisait dans les Lettres et parmi les hommes, si *Le Matin*, *Le Puits*, *Pour Eloa*, *le Retour*, sont des pièces d'une rare harmonie et d'un sens très riche, les *Cinq chansons* du poète pourront peut-être les dépasser au goût de certains, par une réussite telle que l'auteur y a mis tant d'art qu'on dirait qu'il n'y en a plus, et que les vers soient nés d'un jet, avec une heureuse facilité égale au plaisir qu'on prend à les lire, — témoin cette

TRÈS VIEILLE RONDE POUR LES PETITES FILLES

Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, qui les a chantées ?
Saphô ? Didon ? Yseult la blonde ?
Ariane en son île ronde ?
Armide aux grâces enchantées ?
Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, qui les a chantées ?

Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, qui les a vécues ?
Grande Hélène en désirs féconde ?
Héro tendant les bras vers l'onde ?
Cléopâtre deux fois vaincue ?
Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, qui les a vécues ?

Les plus tristes amours du monde,
O mon cœur, s'en sont vite allées
Dedans la mort noire et profonde...
Donc, dansez bien la belle ronde,
Amoureuses si désolées...
Les plus tristes amours du monde,
Bien vite et tôt sont consolées.

Témoin encore cette chanson

IMPRÉCISE

La nuit... la nuit... la nuit... tout est bleu, tout est vague.
Dis ? avons-nous vécu la tristesse et le jour ?
L'oubli... l'oubli... l'oubli... Jette dans l'eau tes bagues
Avec tous les adieux qui n'ont pas de retour.

Des pleurs... des pleurs... des pleurs... Pourquoi ? tout est si tendre;
Laisse flotter ton voile au parfum du jasmin.

Le vent... le vent... le vent... Ne veux-tu pas attendre
Le dieu cher et nouveau qui s'appelle Demain ?

Des voix... des voix... des voix... Qui parle, qui fredonne
Cette chanson d'amour enroulée à ces fleurs ?
O cœur... ô cœur... ô cœur... Tout est si beau : pardonne
Voluptueusement à la vieille douleur.

§

La revue **Sic** (novembre) est l'écrin de cet incomparable joyau :

Poème à crier et à danser

L'AVION

vrron (1) ———on ———on———on———on———on
vrrr vrrr vrrr
hihihi
ouououitt
ouououitt
ouououitt
trrra trrra trrra trrra
trrratrrra trrratrrra
hihihihihihihihihihihihihihihihihihihihihihi
vrrr vrrr
(2) oua oua oua oua oua oua oua oua oua oua oua oua oua
(2) iiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii
ouououit
ouououit
ouououit
vrr vrr
(2) iiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii

PIERRE ALBERT-BIROT.

(1) Prolonger le son.
(2) Mettre la main en soupape sur la bouche.

Les indications ci-dessus ressortissent à l'auteur. Avez-vous bien prolongé le son et convenablement mis la main en soupape sur la bouche ? Cela devient alors très beau. M. Pierre Albert-Birot n'est pas encore tout à fait maître en son art, puisqu'il fait à « l'ancienne » poésie la concession de définir son poème et de lui donner pour titre un mot, un vrai nom, précédé de l'article simple.

§

La Maison Française, « revue mensuelle d'art, de littérature et de sociologie », date de novembre son n° 1. M. M.-C. Poinsot la dirige. Les bureaux sont 16, rue de l'Odéon, à Paris.

Un avertissement nous informe des ambitions de l'éditeur :

Nous commencerons très modestement, avec l'espoir de réaliser peu à peu la formule que nous nous sommes donnée, et qui, ceci dit pour fixer les idées, se rapprocherait assez de celle de *la Plume* qui, il y a vingt-cinq

ans, groupait tant de fraternités parmi les jeunes écrivains et artistes, tout en restant une tribune pour les aînés.

La Maison Française s'ouvre à toutes les idées, à tous les talents, traditionnels ou rénovateurs. Son large éclectisme veut embrasser toutes les tentatives de toutes les tentatives de beauté. Son désir est de servir tous les nobles efforts esthétiques, philosophiques et sociaux.

MM. Han Ryner, Poinsot, Léon Riotor, Ed. Teulet, etc. ont collaboré à ce premier numéro.

Il contient le fascicule initial, daté de novembre aussi, de **Momus**, « revue régionaliste du Quartier Latin, mensuelle, illustrée », dirigée par M. Jean Finelle. M. Henri Jeanson y parle avec une foi communicative du travail accompli par M. Jacques Copeau au Théâtre du Vieux-Colombier et de l'œuvre propagandiste d'art théâtral qu'il prépare aux Etats-Unis.

§

M. Gaston Ribière-Carcy a fondé **Le Carnet critique**, « littéraire, artistique, musical », le 15 novembre, 208 rue de la Convention, à Paris. MM. Ch. Saunier, L. de Gouzague-Frick, Louis Chadourne, Willy Goudeket, etc., ont contribué à l'intérêt de ce début.

§

L'Eventail naît à Genève (5, rue Voltaire), le 15 novembre, pour être, sous la direction de M. François Laya, une « revue de littérature et d'art » à périodicité mensuelle. MM. Charles Chinet, René-Louis Piachaud, Henry Spiess y publient de la prose et des vers excellents, qui environnent des « opinions inédites sur Charles Baudelaire ».

Parmi ces dernières, nous citons la page de M. Paul Fort. Le poète lyrique des *Ballades Françaises* n'a pas prodigué les jugements écrits sur la littérature. On verra ci-dessous la finesse et la sûreté de sa critique :

Baudelaire? un des plus grands parmi nos maîtres éternels.

Toujours, les *Fleurs du Mal* seront le livre de ceux qui aiment les grands vers soutenus d'une musique latente, imbus d'un puissant charme automnal, chargés d'une nostalgie étrangement subtile et suggestive. On peut être infidèle à Musset, à Lamartine, à Alfred de Vigny, à Victor Hugo même : on reviendra *toujours* à Baudelaire et à Verlaine, qui, sous des aspects et des moyens différents, furent, au dix-neuvième siècle, les deux poètes français dont le charme fut le plus indéniable, le plus prodigieux.

Baudelaire a été le père et l'inspirateur du Symbolisme et des écoles littéraires qui l'ont suivi. Il restera le poète qu'aimeront le plus les poètes de tous les temps futurs : comme les Anciens, il ne vieillit pas, ayant su donner à ses vers un son d'éternité.

L'art de Baudelaire, merveilleux et savant, se revêt de simplicité racinienne, comme celui de Victor Hugo éclate de grandeur et de puissance,

comme celui de Paul Verlaine se voile de naïveté. Mais chez tous les trois, quelle sûreté et quelle maîtrise !

La légende de satanisme et de perversité que l'on créa au poète des *Fleurs du Mal* et en laquelle il put se complaire quelquefois, n'est, en somme, qu'une fantaisie de l'heure, une sorte d'épouvantail pour le bourgeois d'alors, *l'horrible philistin* des romantiques et de leurs cadets, une charge d'atelier ou de bureau de revue littéraire.

Cinquante ans après la mort de Charles Baudelaire, on lui a fait pleine justice en le dépouillant enfin de tous ces vains oripeaux du moment. Il ne reste à présent de lui que le poète souverain, le dieu.

A tous les jeunes poètes qui le découvrent Charles Baudelaire apporte « un frisson nouveau ».

§

Memento. — *La Revue* (1-15 décembre) : Général Palat (et la Censure) : « Les débuts stratégiques de la guerre ». — M. Jean Finot : « Parmi les Saints et les Possédés », nouvelle série. — M. Gomez Carrillo : « L'Ame des Prêtres Soldats ». — M. G. Berguer : « François Porché ».

Revue des Nations Latines (1er novembre) : M. Fraccaroli : « L'idée de patrie ». — « Vers la fédération », réponses de MM. J. Luchaire, Louis Bertrand, G. del Vecchio. — « L'épouvantail international », par M. Julien Luchaire. — « L'impérialisme italien », par M. Pietro Silva.

Le Correspondant (25 novembre) : "" : « Le président Wilson et la guerre : la stratégie et la tactique politiques du Président ».

Le Feu (15 novembre) : M. Bruno Durand : « L'invasion de la Vénétie ». — Dr J. Roux : « Impressions de Salonique ». — M. P. Ruat : « Lorsque Marseille aura un million d'habitants ». — (1er décembre) : « Les Allemands en Provence », par MM. Emile Sicard et Joseph d'Arbaud.

Le Divan (novembre) continue pieusement la commémoration des « écrivains morts pour la France » : Charles Dumas, Pierre Fons, Jean-Marc Bernard, Louis Pergaud, Lucien Rolmer, Louis Gendreau, Roger Vincent, sont noblement célébrés par MM. Charles Derennes, E. Henriot, A. Pravial, L. Pize, Marcel Martinet, F. Jean-Desthieux, H. Dérieux, Guillot de Saix et Marcel Berger.

Revue hebdomadaire (24 novembre) : M. P. de Gronsaz-Crétet : « La question du pain en 1789 ». — M. Roger Malcor : « Le premier médaillé ». — M. H. Javal : « L'emprunt et le crédit de la France ». — (1er décembre) : M. W. Warren : « Le rôle qui revient à l'Amérique dans la guerre aérienne. — M. Morizot-Thibault : « Le secret professionnel ».

Revue bleue (24 novembre-1er décembre) : M. A. Millerand : « La Psychologie des Belligérants. La France ». — M. E. Dolléans : « L'épreuve de Bernard Shaw ».

On progresse (1er septembre), « revue du 9e dragons, secteur postal 18 », publie son 5e numéro en autographie, avec illustrations en couleurs. C'est un des périodiques du « front » dont les amateurs se disputeront le plus la collection.

La Basoche (15 novembre) : M. Henry Cliquennois publie sur « Romain Rolland » un article courageux et intelligent. C'est une jeune voix qui s'élève et qu'il faut entendre. On lit, sous la signature de l'auteur, cette déclaration très significative :

« P. S. — Bien que je ne fasse point de politique, si j'attaque Maurice Barrès, ce n'est point parce qu'il est patriote, mais bien parce qu'il ne l'est pas. »

L'École et la Vie (1er décembre) : « Les enfants de Reims », un beau poème par Paul Fort, rémois.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : Centenaire de Méhul ; *Béatrice*, légende lyrique de Robert de Flers et Gaston de Caillavet, musique d'André Messager.

La nouvelle saison musicale se distingue jusqu'à présent par une activité de nos théâtres lyriques qui contraste heureusement avec l'indolence, d'ailleurs accoutumée, de nos Grands Concerts. Il est pour le moins singulier que ceux-ci aient totalement abandonné à l'Opéra-Comique le soin, sinon le devoir de célébrer le centenaire de la mort de Méhul, non seulement par la représentation de l'**Irato**, mais aussi par l'exécution de compositions symphoniques dont la place était évidemment sur leurs programmes. Ils n'avaient cependant pas plus belle occasion de révéler enfin à leur public, qui les ignore grâce à eux, quelques-unes de ces savoureuses Ouvertures du vieux maître français, desquelles j'ai noté récemment l'intérêt dans le développement de cette forme musicale, entre Gluck et Beethoven. Ils n'ont assurément à s'en prendre qu'à eux si les félicitations qu'on doit à M. Gheusi dans la circonstance les atteignent par ricochet de tout autre façon. Sans doute, à l'heure où nous sommes, on ne saurait guère reprocher à notre Opéra-Comique d'avoir profité de ce que *l'Irato* appartenait à son répertoire pour l'utiliser commodément en aussi solennelle occurrence. Il faut bien constater néanmoins que cet ouvrage est le moins fidèlement représentatif du génie et de la personnalité du musicien. *L'Irato*, en effet, est un pastiche prémédité de la musique italienne alors en vogue, où Méhul, piqué d'une réflexion du Premier Consul qui feignait de douter qu'un compositeur français pût se risquer au style transalpin, voulut à la fois prouver le contraire et mystifier plaisamment le public et Bonaparte en se masquant, jusqu'à la fin du premier soir, du pseudonyme d'*il signor Fiorelli*. En dépit du succès éclatant qu'obtint cette supercherie le 17 février 1801 on est bien obligé de reconnaître aujourd'hui que Méhul ne réussit vraiment que sur le dernier point. Rien n'était plus étranger à la sensibilité de Méhul que les qualités mêmes autant que les défauts de l'art italien. Au rebours de ses rivaux péninsulaires, le lyrisme de Méhul, au théâtre, est expressément dramatique et non pas purement musical. La mélodie, chez lui, n'est point polyvalente et apte sans inconvénient, par là, à la permutation d'un ouvrage à un au-

tre ; elle n'exprime pas seulement des sentiments généraux, mais s'adapte à la situation particulière et, selon la fine observation de Berlioz, « lorsque cela est amené sans effort et sans nuire à la mélodie », le musicien « cherche à reproduire l'accent de voix, l'accent déclamatoire, si l'on peut ainsi dire, que certaines phrases, que certains mots appellent ». Nul enfin n'est moins piquant, moins brillant que Méhul, plus éloigné d'une facilité clinquante, d'un effet superficiel ou factice. Les caractéristiques de ce disciple passionné de Gluck sont avant tout noblesse et gravité jusque dans la tendresse, et l'enjouement chez lui ne dépasse pas le sourire. Peut-être est-il pour nous désormais dans cet art quelque excessive austérité. Berlioz la ressentait déjà :

Puis, si j'ose l'avouer, Méhul me semble un peu sobre d'idées; il faisait de la musique excellente, vraie, agréable, belle, émouvante, mais sage jusqu'au rigorisme. Sa muse possède l'intelligence, l'esprit, le cœur et la beauté ; mais elle garde des allures de ménagère, sa robe grise manque d'ampleur, elle adore la sainte économie.

Sur un fond de justesse, le jugement est trop sévère. Sans doute, comme aussi le remarque Berlioz, « dans *Joseph* et dans *Valentine de Milan,* la simplicité est poussée jusqu'à des limites qu'il est dangereux de tant approcher ». Mais cette sobriété est faite de scrupule et de délicatesse dans la vérité d'expression ; c'est cette sincérité toute nue qui, parmi « les dégoûts de sa carrière de chef d'orchestre de théâtre », à Riga, « transportait » Wagner « dans une sphère d'élévation et de noblesse », « illuminait pour lui comme d'un éclair tout un monde de possibilités insoupçonnées », et l'incitait à proclamer que « *la vertu* de sa nation s'incarnait dans l'art de Méhul ». La simplicité de cet art tient de la fresque, en garde la largeur de touche jusque dans les tableaux de genre sans avorter jamais au bourgeoisisme. Quoiqu'en dise Berlioz, la muse de Méhul n'était point spirituelle : elle avait un grand cœur, beaucoup d'ingénuité, une intangible probité et, jusque dans ses émotions les plus vives, la sérénité d'une belle âme. C'est cette sérénité virile qui protège de tout pathos l'admirable *Chant du Départ* que la troupe de notre Opéra-Comique interpréta dans un pittoresque cortège ; c'est cette probité suprême qui interdit, autant qu'affectation et simagrées, la saillie, la pointe, le trait même à la verve ingénue de Méhul. Dans *l'Irato*, Méhul dut forcer son talent, non pas seulement au concetti, comme dans le fameux et, au surplus, charmant quatuor, mais quelquefois, ailleurs, jusqu'à la farce. On n'est donc pas surpris que cet ouvrage laisse, même musicalement, une impression plutôt quelque peu décevante. La pièce, par surcroît, est d'une stupidité rare; le texte, d'une bêtise épaisse, triviale, consternante, parfois grossière à écœurer. Les livrets de Méhul sont la tare de son œuvre lyrique. Il serait

presque indispensable de les retoucher tous pour les représenter aujourd'hui. Souhaitons que M. Gheusi soit séduit par la tentative, en le remerciant malgré tout de nous avoir rendu pour un jour cet ouvrage d'un de nos grands musiciens injustement oublié qui, s'il fût né Allemand, jouirait à l'heure qu'il est d'une luxueuse édition critique complète de son œuvre que vulgariseraient d'autre part plusieurs collections populaires. Wagner avait certes raison en s'inclinant devant la haute beauté « morale » de cet œuvre, mais peut-être, en se vouant spécialement au théâtre à l'exemple de Gluck, Méhul n'a-t-il pas suivi sa véritable voie ni donné toute sa mesure. A considérer ses Ouvertures et Symphonies, on déplore chez lui, comme il le regretta lui-même, le défaut d'une maîtrise spécifique qu'il ne se donna pas suffisamment la peine d'acquérir et d'approfondir. Si Méhul eût choisi pour modèle Mozart au lieu de Gluck, on éprouve assez nettement que le précurseur de Beethoven qu'il fut à maints égards aurait marqué sans doute une étape importante dans l'évolution de la musique pure.

L'Irato toutefois n'était qu'un hors-d'œuvre dans le festin de premières auditions que nous promet pour cet hiver la laborieuse audace de notre Opéra-Comique. Il commença par **Béatrice** dont Monte-Carlo eut la primeur au printemps de 1914. Dans *la Dévotion à la Croix*, Calderon nous avait montré que sa piété pour cet emblème put permettre à un féroce hidalgo de perpétrer sa vie durant les plus épouvantables crimes et d'être nonobstant sauvé à l'échéance de la mort par une grâce insolite qui le ressuscite un instant pour une expéditive confession lui gagnant la béatitude éternelle. *La Légende de la Sœur Béatrix*, que Charles Nodier raconta dans un style à la fois lâche et emberlificoté, n'est pas absolument pareille, mais elle lui ressemble beaucoup. C'est sa grande ferveur à la Vierge Marie qui autorise cette amoureuse nonne à s'évader de son couvent dans les bras d'un ami d'enfance, puis, trompée par icelui bientôt, à s'étourdir dans les plaisirs pour échouer de débauche en débauche au plus bas de l'ignominie, tout cela sans le moindre dommage; car, pendant ces quinze années de bombe, la Mère du Sauveur avait pris sa figure et sa place, si bien qu'elle n'eût qu'à réintégrer celle-ci quand, misérable et enfin repentante, elle revint à son monastère où « elle vécut un siècle sans paraître vieillir », faisant l'édification de ses chastes compagnes et de tous les fidèles. A ce point, assure Nodier, que « l'Eglise honora sa mémoire » en la mettant « au rang des saints ». En quoi l'Eglise perpétuait la tradition de précédents augustes, puisque, ainsi que rappelait M. Jérome Coignard, « il est à remarquer que les plus grands saints sont des pénitents, et, comme le repentir se proportionne à la faute, c'est dans les plus grands pécheurs que se trouve l'étoffe des plus grands saints », de sorte que « la ma-

tière première de la sainteté est la concupiscence, l'incontinence, toutes les impuretés de la chair et de l'esprit ». Sans doute, on peut objecter que, clerc et théologien, M. Coignard était fatalement sophiste, et on préférerait admirer simplement, dans les suites insignes de cette dévotion spéciale, les effets d'une miséricorde infinie pour les faiblesses d'une inconsciente, aveugle et pitoyable humanité. Cela passerait volontiers, en somme, pour presque le pendant de l'histoire de Tannhaeuser. Seulement Tannhaeuser était un homme et Béatrix est une vierge ; c'est avec Vénus Aphrodite qu'il pêche et perd son âme en un lieu d'infernales délices, tandis que Béatrix file avec un amant, fait la noce et se prostitue. Le conflit, dans le drame wagnérien, est plus profond, plus âpre et, s'il se corse de sacrilège, il reste humain par l'amour d'Élisabeth. Le cas de la sœur Béatrix relève, au fond, tout bonnement d'un confesseur. Le moins qu'on puisse en dire est qu'il était scabreux de le transporter sur la scène. Maeterlinck, qui l'osa, eut l'adresse ou, mieux, la vergogne instinctive de ne nous présenter que la fuite affolée du cloître et le retour de la pécheresse meurtrie. Les librettistes de *Béatrice* ont insisté désastreusement pendant deux actes sur la banalité oiseuse puis crapuleuse de ce qui remplit l'intervalle. Le livret tout entier, d'ailleurs, est d'une invraisemblable gaucherie qui déconcerte chez ces deux vétérans du théâtre. D'un bout à l'autre, cela sue le chiqué, indiffère, choque ou blesse. Rien ne s'accordait moins au talent élégant et spirituel de M. Messager que ce méli-mélo de bondieuserie, de rufianisme, de platitude et de grandiloquence. Sa muse aimable en a fâcheusement pâti : elle somnole au pied des autels, abdique dans la fêtardise sa finesse et sa distinction et verse trop souvent un peu partout dans une fausse emphase qu'eût enviée M. Massenet. Bref, paroles et musique, *Béatrice* est une erreur de gens d'esprit. Ces choses arrivent. L'interprétation, honorable, souffrit par contre-coup de la disgrâce. La pièce est surtout défendue par une mise en scène experte, qui trahit cependant quelque apprêt : un peu plus de souplesse y serait fort avantageuse. Il est vrai qu'il n'est pas moins embarrassant de monter un ouvrage manqué que de le jouer.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La question des Musées d'art régionaux et de la renaissance des industries provinciales. — Vente à Londres de la collection Pembroke et Montgomery et de la collection Hope. — La protection des monuments et des collections d'art en Italie. — Memento bibliographique.

Il a été institué l'an dernier par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en vue de la renaissance de nos industries d'art qui a fait l'objet, ici même, de si judicieuses études de M. Henri

Clouzot, un « Comité central technique des arts appliqués », doublé de vingt-cinq « Conseils régionaux des arts appliqués » dont les études et les travaux doivent porter sur les moyens de réaliser le plus efficacement cette renaissance si désirable. A l'une des dernières séances du Comité central un rapport a été présenté par M. Raymond Koechlin, vice-président de l'Union centrale des Arts decoratifs, sur le rôle que pourraient et devraient jouer à ce point de vue les **Musées d'art régionaux**, dont, après le regretté Jean Lahor (1), nous avons depuis tant d'années, à plusieurs reprises (2), réclamé la création et dont trop peu existent encore. Il est heureux qu'on semble enfin se préoccuper en haut lieu de susciter dans nos anciennes provinces, avec la conscience de leur valeur artistique dans le passé et l'amour de leurs traditions particulières, le désir de les continuer et de ne pas laisser s'éteindre complètement les foyers d'art qu'elles alimentaient. De combien d'industries artistiques locales, intéressantes par le caractère original de leurs productions, fructueuses pour les revenus qu'elles procuraient au pays où elles s'exerçaient, ne déplorons-nous pas déjà la perte ? Les musées d'art régionaux, en en conservant les modèles et en les proposant en exemple aux petits-fils de ceux qui les créèrent, pourraient aider sinon toujours à les faire revivre, du moins à réveiller des énergies trop longtemps assoupies et leur indiqueraient la voie où elles pourraient s'exercer utilement. « Il y a là, écrivions-nous il y a douze ans, une œuvre de salut absolument nécessaire et urgente à accomplir. » Combien n'est-elle pas encore plus urgente aujourd'hui, après l'étouffement croissant des traditions locales sous l'oppression d'une centralisation à outrance ? Voyons avec M. Koechlin (3) comment elle pourrait et devrait se réaliser.

« Un musée d'art régional doit servir à faire mieux connaître et, partant, mieux aimer le passé artistique d'une province à ses habitants et exciter les artistes, les artisans et les industriels à trouver dans l'exemple de ce passé, toujours vivant et divers à travers les siècles, un encouragement à des recherches nouvelles conformes au génie de leur race et aux nécessités de la région. La meilleure organisation de ce musée sera celle qui permettra d'atteindre le plus sûrement ce double but. » Au premier rang, il faudra signaler à l'attention les monuments d'architecture de la région par des photographies, des gravures et des moulages, en montrer les transformations successives à travers les âges sous l'influence des besoins, en mettre en lumière les caractéristiques essentielles, les principes tracés par

(1) Dans *L'Action regionaliste*, avril 1903.
(2) V. notamment le *Mercure* du 15 février 1906, p. 613 et suiv.
(3) On trouvera le texte complet de son rapport dans l'avant-dernier numéro (n° 9) de la revue *Les Arts français*.

les vieux maîtres et que les architectes modernes, dans les solutions des nouveaux problèmes qui s'offrent à eux, devront respecter. Faisant une suite naturelle à cette première collection, viendrait ensuite un choix des ouvrages des sculpteurs et des peintres de la région comme on a fait au musée de Lyon dans la galerie des artistes lyonnais, et — à condition qu'on évite l'écueil d'élever de leur vivant ou dès le lendemain de leur mort des chapelles à des artistes dont la postérité ne se souciera peut-être guère (pour ne pas tomber dans cette erreur, observe M. Koechlin, il serait prudent d'attendre quelques années après la mort d'un « enfant du pays » pour lui rendre un hommage réservé aux grands hommes) — il conviendrait d'honorer par une salle spéciale les grands artistes dont la cité s'enorgueillit : c'est déjà le cas à Valenciennès pour Carpeaux (mais non, malheureusement, pour Watteau), à Tours pour Fouquet (mais non pour Michel Colombe), à Montauban pour Ingres, à Marseille pour Puget, à Troyes pour Simart et Paul Dubois. Mais trop souvent l'enseignement académique et l'influence de Paris ont étouffé chez les peintres et les sculpteurs la tradition régionale, et ce sont les arts industriels, liés plus étroitement à la vie quotidienne, issus, comme l'architecture, des nécessités et des ressources locales et, par suite, expression par excellence des conceptions d'art spéciales à la région, qui devront surtout attirer l'attention des organisateurs du musée. Chaque province a eu ses métiers propres, caractérisés par des traits particuliers, métiers dont quelques-uns existent encore, plus ou moins florissants. Ce serait aider à la prospérité de ces derniers et peut-être à la résurrection des industries disparues que de montrer dans une ou plusieurs salles des spécimens choisis de leurs productions, qui serviraient d'exemple et de stimulant aux artisans locaux et inspireraient aux gens du pays, voyant conserver précieusement dans les musées de la ville les humbles pièces de mobilier ou les ustensiles dont se servaient leurs ancêtres, plus de respect et d'attachement pour ces objets d'ailleurs, si bien adaptés à leur usage et si bien conditionnés. Comme le dit M. Henri Clouzot dans une excellente étude parue récemment sur ce sujet (1), les artisans d'autrefois, habiles dans leur métier, avaient des tours de main qu'ils se transmettaient de père en fils. Sans pousser à l'absurde le fétichisme de l'« ancien », on peut dire que ce qui sortait de leur main avait des caractères de robustesse, d'ingéniosité, de logique, de bon goût, de sobriété, d'adaptation à l'usage qui sont loin de se retrouver au même degré dans les objets similaires de fabrication moderne. C'est l'inventaire de ce mobilier d'autrefois que le musée d'art appliqué régional doit servir à dresser dans toute la France, et à dresser sans retard si l'on veut recueillir encore sur place les vestiges des industries locales. » Lyon l'a déjà

(1) *Vers une Foire des provinces à Paris* (*La Renaissance*, 18 août 1917).

fait pour les tissus, Rouen et Nevers pour la céramique, l'admirable « Museon Arlaten » pour toutes les manifestations de l'art provençal; Quimper a réuni les divers costumes de Bretagne ; Le Puy a son musée de dentelles; mais combien d'autres collections du même genre seraient encore à créer : de bijouterie, de dentelles et de meubles en Normandie; de bijouterie en Poitou ; de bois taillé en Lozérois et en Lorraine; etc.! « Toulouse qui eut d'admirables ferronniers — observe M. Kœchlin — n'a rien fait pour leur gloire, et nulle part les innombrables et si originaux menuisiers qui sculptaient les boiseries et les sièges confortables des vieilles demeures ne sont à l'honneur ». Sans tomber dans le folklorisme et en se bornant seulement aux ouvrages présentant des qualités d'art, des recherches de forme ou de matière, la besogne est vaste à accomplir. Elle devrait être confiée surtout, pense à bon droit M. Clouzot, à des bonnes volontés locales, l'intervention d'une direction centrale ne se faisant sentir que par des instructions générales et des indications sur la présentation des objets, et si l'on opère avant que la spéculation ne soit avertie, « un budget modeste, mais confortable, alimenté, à la fois par l'Etat, les départements, les municipalités, les Chambres de commerce, les souscriptions locales, suffirait à réunir à peu de frais poteries vernissées, faïences décorées, verrerie, cuivres martelés, poterie d'étain, sièges tournés, rouets, berceaux, instruments de musique rustiques, jouets taillés, ustensiles en bois, vannerie, sparterie, imagerie populaire, dentelles, broderies, ouvrages en ivoire, en os ou en écaille, joaillerie et bijouterie communes, mille objets d'usage ou d'agrément ». Ne croit-on pas qu'une telle réunion ne serait pas plus intéressante, plus parlante aux visiteurs et infiniment plus utile que la présence des toiles ou des statues insipides, provenant des achats au Salon, dont l'Etat encombre les musées de province? et ce même Etat, comme l'avait déjà réclamé M. André Hallays (1), ne ferait-il pas œuvre plus méritoire et en même temps plus économique en allouant à ces musées une légère subvention annuelle qui les aiderait à constituer les collections dont nous parlons?

Quant aux résultats pratiques de ces musées d'art régional, il ne pas faut se dissimuler qu'ils ne sauraient être immédiats. Même une fois des ateliers locaux recréés, il y aura à passer par une période de transition et de reconstitution : pour que ces petits ateliers puissent subsister, il faut, en effet, leur assurer tout de suite des clients! Or, les classes laborieuses ou agricoles qui formaient jadis la clientèle des industries locales se contentent de la vulgarité prétentieuse de l'objet de bazar : « Entre les robustes et simples chaises en bois tourné où Chardin asseyait ses ménagères et les chaises Louis XV ou Louis XVI de camelote, recouvertes en simili-soie et agrémentées de filets en

(1) Feuilleton du *Journal des Débats* du 4 novembre 1910.

simili-or, son choix est fait », constate très justement M. Clouzot. « Les gens très riches et les amateurs de marque dédaigneront aussi, et pour d'autres raisons, la modeste production provinciale. Mais les classes moyennes et éclairées ne demanderont qu'à acheter des objets d'usage, certes un peu plus chers que ceux du bazar ou des magasins de nouveautés, mais amusants de forme et de couleur, bien construits et faits de belle matière ». Et peut-être aussi les innombrables provinciaux émigrés à Paris ou dans les grandes villes de l'intérieur seraient heureux de garnir leur demeure d'objets qui leur rappelleraient la terre natale. Il s'agirait seulement d'en organiser et d'en assurer la vente, et pour cela M. Clouzot préconise deux moyens qui nous semblent excellents : ce serait, d'abord, que les grands magasins de nouveautés et les bazars ouvrissent dès maintenant des rayons d'objets de Normandie, de Lorraine, de Poitou, de Lozère, de Provence, etc. : « quand les provinciaux verront que Paris achète les travaux de leurs compatriotes, l'amour-propre alors s'éveillera ; ils auront à cœur de prôner les ateliers, de les soutenir, d'en créer de nouveaux. Ainsi sera franchie la première et la plus difficile étape. » Et une autre idée s'impose ensuite : « Pourquoi, à côté de la foire de Paris, dont la pérennité est désormais assurée, n'ouvrirait-on pas chaque année une foire des provinces, avec des rues d'Auvergne, de Gascogne, de Picardie et des boutiques où les plus modestes productions régionales seraient mises en vente? Le succès ne paraît pas douteux. » Acceptons-en l'augure, et, pour atteindre ce résultat si souhaitable, occupons-nous, sans retard, de créer le premier élément de cette renaissance : le musée d'art régional.

§

Deux des plus importantes collections d'Angleterre ont été dispersées à Londres, en juillet dernier, au feu des enchères : la **collection du comte de Pembroke et Montgomery** conservée à Wilson House (comté de Salisbury), et la **collection Pelham-Clinton Hope**, de Deepdene.

La première était surtout célèbre par sa magnifique série de gravures et dessins italiens et allemands, dont l'énumération ne remplit pas moins de 95 pages sur 102 du catalogue de la vente; mais à cette belle et importante réunion s'ajoutaient aussi quatre pièces hors de pair: deux armures historiques complètes, celles du connétable de France Anne de Montmorency et de Louis de Bourbon, duc de Montpensier, qu'ils portaient le 10 août 1557 à la bataille de Saint-Quentin où ils furent faits prisonniers, et deux peintures : un Mantegna (*Judith tenant la tête d'Holopherne*) et un Rembrandt (*Vieille femme lisant*). De ces quatre œuvres, seul le Mantegna fut vendu, à l'amiable, pour la somme, dit-on, d'un million de francs à M. Duveen, le grand marchand de tableaux de Londres, et est parti

pour New-York ; les armures et le Rembrandt n'ayant pas atteint — malgré qu'ils eussent été poussés respectivement jusqu'à 362.500, 262.500 et 287.500 francs — les prix désirés, ne furent pas adjugés. Parmi les estampes, les enchères les plus élevées allèrent à une gravure du monogrammiste italien B M., *Le Jugement de Salomon*, vendue 2050 francs, à l'*Adam et Eve* et au *Saint Jérôme dans sa cellule* de Dürer, payés chacun 2.200 fr., aux *Gladiateurs* d'Antonio Pollaiuolo (2.225 fr.) à une épreuve de 1er état, extrêmement rare, du portrait de *Philippe le Roy* de Van Dyck (3.250 fr.), et à un mezzotinte du prince Rupert d'après le Spagnoletto, *Le Grand Exécuteur*, payé 32.500 francs. Les pièces capitales, parmi les dessins, étaient une feuille de carnet de Dürer offrant huit études de paysage ou d'animaux (1), qui fut vendue 25 000 francs ; un *Christ mort entre des anges* de Filippo Lippi (16.000 fr.), une étude de trois figures d'A. Pollaiuolo pour la gravure *Hercule combattant les géants* (23.000 fr.) un *Enfant Jésus dans la crèche* du Corrège (18.750 fr.), *Venise couronnée par la Renommée* de Paul Véronèse (41.250 fr.), et une feuille du Primatice offrant deux dessins-études pour une composition de la galerie d'Henri II à Fontainebleau (10.500 fr.). — Le produit total de la vente fut de 1 million 320.485 francs.

Celui de la vente Hope atteignit le chiffre de 3 millions 380.000 francs. Cette collection, d'abord composée surtout d'œuvres d'art antiques, avait été commencée à Naples à la fin du XVIIIe siècle par le jeune banquier Hope avec les conseils de l'ambassadeur du Royaume-Uni dans cette ville, William Hamilton, le mari de la trop fameuse Lady Hamilton dont la beauté fut immortalisée sous tant d'aspects divers par le pinceau de Romney. Elle s'était accrue par l'acquisition d'une partie de la collection de statues et de vases peints antiques que le diplomate avait lui-même formée au cours de son séjour dans la péninsule. Très renommée en son temps, où l'érudition n'avait pas encore fait de tels progrès qu'on sût distinguer entre les originaux de l'art grec et les copies des premiers siècles de l'ère chrétienne, cette réunion d'œuvres, provenant principalement d'Herculanum, de Pompéï ou de l'Italie méridionale, valait surtout par la quantité. Une première partie en avait été vendue par les héritiers directs du collectionneur peu après la mort de celui-ci, survenue en 1846 ; puis, en 1898, un lot de 83 tableaux hollandais et flamands, les meilleurs de la galerie qui s'était adjointe à la collection des antiques, fut vendue en bloc à un consortium de marchands, et la plus belle de ces peintures, un *Cavalier avec une dame buvant*, passa en 1901 au musé de Berlin ; un peu plus tard, la collection s'amoindrit encore de vingt tableaux et du fameux diamant bleu,

(1) Reproduit dans le numéro de juin dernier du *Burlington Magazine*.

vendu 3 millions de francs. Ce qui vient d'être dispersé comprenait le reste des tableaux, parmi lesquels les portraits de famille, puis des faïences, des meubles, des livres, des bronzes, et enfin les antiques, où figuraient plusieurs pièces importantes, notamment une célèbre statue en marbre de *Pallas Athéné*, découverte à Ostie en 1797, et attribuée jadis à Phidias (1), d'autres marbres archaïsants, des copies gréco-romaines de l'art grec du v^e^ ou IV^e^ siècle, des vases peints de Campanie et d'Apulie. La *Pallas* a atteint le chiffre de 178.500 francs; un *Antinoüs*, trouvé à Tivoli, a été vendu 154.500 francs, une statue d'*Hygie* 110.000 francs, un vase antique à figures rouges, 28.350 francs, une amphore à figures noires, 26.250 francs. Enfin, un superbe spécimen de notre fabrique de faïences Saint-Porchaire, dont on sait la beauté et la rareté des productions, fut payé 95.000 francs. Parmi les tableaux, un portrait du graveur Marc-Antoine attribuée à Raphaël, fut vendu 112.875 francs, et deux portraits de Mrs Hope et de Mrs Charles Hope, par Lawrence, 93.750 et 120.950 francs.

§

Voici, à leur tour, les trésors d'art d'Italie, du fait de l'invasion austro-allemande, menacés de subir les atteintes de la brutalité et de la rapacité teutonnes. Entrée après nous dans la tourmente et instruite par notre douloureuse expérience des sauvages procédés de guerre germaniques, le gouvernement italien, il est vrai, avait pris, dès la première heure, dans les villes les plus proches de la frontière, les précautions nécessaires pour protéger dans la mesure du possible les œuvres les plus précieuses. Un des plus distingués historiens d'art d'Italie, M. Ugo Ojetti, membre de la commission supérieure des Beaux-Arts, lieutenant du génie depuis la guerre et attaché au bureau des fortifications de Venise comme directeur des travaux de protection des monuments de cette ville, a exposé dans un article illustré de curieuses photographies, publié récemment par la *Gazette des Beaux-Arts* (2), les mesures prises pour sauvegarder les œuvres d'art de la ville des Doges : protection, au moyen de sacs de sable et de baraquements blindés, de Saint-Marc, du palais ducal, de la Loggetta, de la statue du Colleone (qu'on a d'ailleurs jugé plus prudent, ces jours derniers, de transporter à l'intérieur du pays avec les *Chevaux* de Saint-Marc et les plus beaux tableaux des galeries publiques); enlèvement des peintures des plafonds au

(1) Reproduite dans le n° du 15 juillet dernier (p. 251) de la revue *Le Cousin Pons*.

(2) Numéro de janvier-mars 1917. — Au moment où nous mettons sous presse, nous recevons le dernier fascicule (n^os^ VIII-XII de 1917) du *Bollettino d'arte*, organe du ministère italien de l'Instruction publique, dont les 140 pages sont entièrement consacrées au rapport officiel de M. C. Ricci, directeur des Beaux-Arts d'Italie, sur les mesures de protection prises dans les différentes villes du royaume, et sont illustrées de 146 photographies extrêmement intéressantes.

palais des Doges et à la Scuola de San Rocco, etc. A Vérone et à Bologne, on protégeait de même les tombeaux des Scaliger et la célèbre fontaine de Jean Boulogne ; à Padoue, la statue de Gattamelata et le maître-autel de Donatello à la basilique Saint-Antoine, la Pinacothèque de Bergame et la galerie Brera à Milan ont été déménagées. Depuis, de semblables précautions ont été prises à Florence : les statues de la Loggia dei Laazi ont disparu sous les sacs de sable ou dans des guérites de bois, et la *Judith* de Donatello a été enlevée ; les statues de Donatello et de Verrocchio à Or San Michele et les célèbres portes du Baptistère sont devenues également invisibles ; enfin les œuvres les plus précieuses des galeries publiques ont été enlevées et mises en lieu sûr. Malheureusement on ne saurait arriver à protéger aussi efficacement les édifices avec leurs décorations picturales, et la cathédrale d'Ancône, Saint-Apollinaire-le Neuf de Ravenne, la basilique d'Aquilée, les églises Santa-Maria Formosa, SS. Giovanni e Paolo et des Scalzi à Venise, avec le beau plafond de Tiepolo qui décorait cette dernière et qui a été complètement détruit, en savent quelque chose. Aujourd'hui Venise est menacée encore plus directement, et pour épargner de nouveaux dommages à la ville merveilleuse, on a décidé qu'elle ne serait pas défendue. Nos ennemis ont là une belle occasion de montrer si le cri d'angoisse qui s'élève de tout le monde civilisé les laisse indifférents et s'ils entendent se parer plus que jamais du titre de Barbares.

MEMENTO. — La revue *Les Arts* vient de consacrer un magnifique numéro spécial à Saint-Quentin et aux merveilleux pastels de La Tour du Musée Lécuyer dont nous avons conté ici, dans nos dernières cliniques, l'odyssée lamentable et le transfert à Maubeuge dans le musée de guerre créé par les Allemands en même temps que ceux-ci se targuaient, avec une impudente outrecuidance, de les révéler au monde dans le volume édité par leur corps de réserve de Bapaume (1). M. H. Lapauze raconte à son tour en détail toute cette histoire, que M. Arsène Alexandre accompagne de *Réflexions sur La Tour* et M. Hanotaux d'une évocation du passé de Saint-Quentin. De grandes et belles reproductions de 17 des plus beaux pastels de La Tour, avec des vues du musée allemand de Maubeuge, de la cathédrale, récemment incendiée, et de l'Hôtel de Ville de Saint-Quentin, illustrent ces pages.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

Charles Whibley : *Political Portraits*, Macmillan, 7 s. 6 d. — *Jonathan Swift*, Cambridge University Press, 1 s. 6 d.

Les titres que Mr. Charles Whibley a mis en tête des chapitres de ses **Political Portraits** font penser qu'on va ouvrir uniquement

(1) Voir, *Mercure de France* 16 juin 1917, p. 96.

des pages d'histoire, mais il n'en est rien. Le cardinal Wolsey, Shakespeare, Frédéric II, Fox, Talleyrand, Metternich ou Melbourne deviennent, sous la plume de l'auteur, des figures contemporaines, non pas qu'il altère la physionomie de ces personnages, mais il sait retrouver dans leurs écrits et dans leurs actions les émotions, les motifs et les raisons qui nous guident encore aujourd'hui. Nous apprenons que Wolsey était le digne prédécesseur de Sir William Robertson et que, lorsqu'il dut équiper et approvisionner une armée anglaise de 40.000 hommes, « la plus grande qui ait jamais débarqué sur le Continent avant 1914 », il le fit à la satisfaction des troupes et du Trésor.

Avec soin et prévoyance, il ordonna d'expédier à Calais du malt, des haricots, de l'avoine, des bœufs et des agneaux, et ses ordres furent si bien exécutés « que les 40.000 hommes qui étaient campés devant Tournai en temps de guerre, nous dit Richard Pace, y vivaient plus économiquement que chez eux en temps de paix ».

L'équipement rivalisait d'excellence avec les vivres. Quant à la conduite des troupes, elle eût satisfait Lord Kitchener lui-même. Un Italien disait d'elles :

Ce sont des soldats exercés, bien vêtus, qui ne vont pas nu-pieds comme ceux de l'Italie, des hommes qui ne se sont point engagés pour voler, mais pour gagner de l'honneur et qui marchent à leurs propres frais. Ils n'enlèvent point les filles et ne jurent point... On ne disait point la même chose des Allemands, leurs Alliés. Un Espagnol se plaint « que leur arrogance, leur brigandage et leur bestialité en font des fléaux et une source de danger pour tous ceux chez qui ils passent ».

Dans son étude sur Shakespeare « patriote et Tory », Mr Whibley traite avec le sarcasme qu'elles méritent les prétentions germaniques sur ce poète qui, né et formé au sein de la nation anglaise, en a le mieux exprimé le génie. Ces prétentions font partie de la politique de pillage si conforme au goût des Allemands. Non contents d'enlever pendules et montres, de dévaliser les maisons et de s'emparer du bien des églises, ils veulent encore voler à l'Angleterre sa plus grande gloire.

Leur arrogance s'agite en vain. Shakespeare ne leur appartiendra jamais. C'était un patriote anglais, il aurait toujours refusé de ployer le genou devant un ennemi insolent. La brutalité vulgaire que les Allemands confondent avec la guerre aurait été odieuse à son esprit chevaleresque. Il n'avait point de sympathie pour les hommes qui, d'après ses propres paroles, « après avoir percé le sein de la paix par leurs pillages et leurs vols, font des guerres leur rempart ». Et les apôtres bruyants de la « Kultur » voudraient lui trouver une seconde patrie à Leipzig ! Cependant depuis que Gervinus dans sa fatuité a découvert que Shakespeare était Allemand, les Allemands prétendent admirer notre poète national. L'admiration n'était point réciproque.

Mr Whibley cite le passage du *Merchant of Venice* où Nérissa demande à Portia ce qu'elle pense du jeune Allemand, neveu du duc de Saxe ; elle reçoit une réponse :

qu'on regarderait aujourd'hui en Allemagne comme un crime de lèse-majesté. « Très vil le matin quand il est sobre, dit-elle, et plus vil l'après-midi quand il est ivre. Au mieux, il est encore pire qu'un homme ; au pire, il est à peine meilleur qu'une bête. Et quelque malheur qu'il arrive, j'espère manœuvrer de façon à me passer de lui. »

Abandonnons le XVII^e^ siècle et passons au XVIII^e^. Le portrait de Newcastle est une critique à peine voilée de certains hommes politiques anglais de nos jours. Ce ministre indécis était si ignorant qu'il cherchait la Jamaïque dans la Méditerranée, et si imprévoyant qu'il lança son pays dans une guerre mondiale sans prendre aucune disposition préalable. Waldegrave disait : « Nous nous sommes d'abord engagés dans la guerre, puis nous avons commencé à nous préparer. » Newcastle ne croyait point qu'il fût nécessaire d'avoir du talent pour gouverner. Le seul qu'il eut jamais fut de savoir manier à sa guise la Chambre des Communes et celle des Lords. Ses erreurs auraient coûté cher à l'Angleterre si la France n'avait été si affaiblie elle-même, et si Pitt n'était enfin arrivé au pouvoir.

Le chapitre consacré à Frédéric contient une appréciation sévère sur Carlyle. Elle fera plaisir à ceux qui ne partagent pas l'idolâtrie que professent certains intellectuels pour cet historien :

Il ne comprit pas l'Allemagne, et par conséquent il méconnut la France. Comment les aurait-il comprises, d'ailleurs, quand il n'en connaissait que ce qu'on peut en voir d'Ecclefechan et de Londres, ou glaner dans les livres ? Son esprit nuageux ne lui permettait point de séparer la France essentielle, la France de Rabelais, de Racine et de Pascal, la France provinciale, économe et laborieuse, de la cour de Napoléon III.

L'erreur qui consiste à prendre tout ce qui est tapageur et voyant dans un pays pour l'expression de l'âme des habitants est fort commune. Elle n'est point spéciale à nos voisins ; elle est répandue chez nous aussi. N'entendons-nous pas parler plus souvent des révoltes et des défaillances de minorités que de l'héroïsme silencieux et déterminé du peuple anglais ? L'esprit de sacrifice n'est point pour les petites gens de Londres un vain mot. Après la défaite subie par les Italiens, une boutiquière causait avec son voisin des tristesses de la guerre et des nouveaux efforts qu'il faudrait faire pour la terminer. Elle conclut soudain par cette remarque : « Mais, voyez-vous, ce n'est pas pour nous, nous n'en verrons pas le résultat, ce sera pour nos enfants ! » Et cette pensée la consolait.

Sur la Révolution, Napoléon et la démocratie, les idées de Mr Whibley sont celles d'un conservateur. Il ne veut point admettre qu'une Assemblée comme la Convention ait fait autre chose que des dis-

cours. Et pourtant quel Parlement a jamais accompli une œuvre égale à celle des députés de 1792 ? L'Empereur, à ses yeux, n'est qu'un despote, qui a vaincu par l'épée une agitation stérile. Napoléon cependant restera dans l'histoire comme le continuateur de la Convention, « l'enfant bâtard » de la Révolution. Il a, le premier, établi une Société des Nations européennes. S'il était resté l'ami du Tzar, au dire de Mr Whibley lui-même, les Russes auraient eu une Constitution dès 1814. La défaite des armées françaises a retardé d'un siècle leur libération.

L'auteur des *Political Portraits* est l'ennemi résolu des démocrates et des socialistes ; mais si tous leurs adversaires avaient autant de franchise et d'humour, les luttes politiques deviendraient des joutes intellectuelles sans amertume, et l'on s'entendrait mieux pour mener à bien les réformes que dictent la justice et le bien public.

L'étude sur Jonathan Swift fut composée pour être lue en conférence à l'Université de Cambridge. Ce n'est pas une critique de l'œuvre de Swift, mais elle contient des aperçus intéressants sur sa carrière et son esprit. Mr Whibley refuse de voir en Swift un Rabelais britannique. Après avoir parlé de la gaieté de l'auteur de *Pantagruel*, il montre que le créateur de *Gulliver* ne la partageait point.

La passion dominante de Swift, c'est la colère contre l'injustice et contre l'oppression. Il rit peu et fait rarement sourire. Il appartient à la catégorie de ceux qui, sans illusion eux-mêmes, voudraient arracher aux autres les illusions qui leur masque les visages des hommes. On s'étonne du génie que révèle *A Tale of a Tub*, mais on ne s'en amuse pas.

De plus, il y a une certaine sécheresse dans le style de Swift, dans la perfection de ses œuvres, dans la justice essentielle de ses opinions, une sécheresse qui ne pouvait subsister dans l'âme de Rabelais. L'humour de Rabelais est aussi vaste et aussi large que l'Univers, l'esprit de Swift, limité par sa précision même, ne déborde jamais.

Ces lignes offrent un intérêt nouveau à la veille de la publication de l'édition annotée du *Tale of a Tub* que prépara Mr Guthkelch, érudit modeste dont la mort prématurée a été une perte pour la science anglaise.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NEO-GRECQUES

Astérios : *Ta Helleno-slavika Synora* ; Anguira, Athènes. — *Digénis Akritas.* — *Le Sacrifice d'Abraham.* — Gr. Papamihail : *Ekklisia kai Theatron* ; « Grammata », Alexandrie. — Angelos Sikelianos : *I Synidisi tis Gynaikas* ; Athènes. — Memento.

Si la répercussion du traité de Bucarest dans la conscience hellénique a produit quelques fruits amers que nous n'attendions pas, l'agrandissement territorial de la Grèce n'en a pas moins posé des pro-

blèmes dont seule la victoire des Alliés sera en mesure d'apporter la solution. Les plus urgents d'entre eux sont exposés avec beaucoup de clarté dans une récente étude de M. Astériadis : **Les Frontières helléno-slaves**. Cette question des limites de la plus grande Grèce, au regard des plus récentes acquisitions de territoires, est en effet capitale, et peut-être est-ce parce que les chefs de l'Hellade étaient trop mal préparés à la résoudre que les intrigues germano-bulgares ont réussi à tourner, contre les véritables intérêts de l'Hellénisme, la popularité du roi Constantin. Il est juste de dire également que les gouvernants de l'Entente ne surent point voir de quels liens étroits la question de Constantinople se rattachait au problème de l'expansion de l'Hellénisme jusqu'à ses limites naturelles, problème posé par le traité de Bucarest.

Le grand mérite de Vénizélos est d'avoir compris que l'idée traditionnelle d'hégémonie byzantine devait être provisoirement abandonnée. L'auteur de l'*Orient méditerranéen*, M. André Duboscq, le remarque fort judicieusement :

> Pour Vénizélos, la Grande idée de l'expansion devait de toute nécessité, être remplacée par la conception moderne de la nation ; c'est-à-dire qu'au lieu de l'essaimage de la race sur le littoral méditerranéen, partout où le Grec peut s'installer et trafiquer, il fallait donc avant à celui-ci un territoire nettement délimité. Un tel territoire entraîne des voisins permanents, avec lesquels il convient de s'entendre et auxquels il faut parfois faire des concessions.

Avant de revendiquer le Bosphore, Vénizélos se préoccupait ainsi de faire de l'Egée une mer hellénique sur les deux rives, conformément aux droits vitaux qui résultent pour la race de son habitat séculaire. Il est indubitable, au surplus, que les plus grosses difficultés de règlement équitable et définitif sont en Macédoine, où les Slaves sont nombreux. Mais toutes les côtes, de Salonique à Constantinople, sont grecques, ainsi qu'une bonne partie de la Thrace.

Or, les colonies helléniques n'ont jamais cessé d'essaimer sur tous les rivages de la Méditerranée orientale et de la mer Noire.

Il s'ensuit que le respect du principe des nationalités cadre assez mal çà et là avec la Grande Idée d'unité ethnique, qui aimante les aspirations du monde hellène.

Au fait, cette Grande Idée n'a longtemps visé que la restauration de l'Empire byzantin et la reconquête de Constantinople ; elle comporte l'hégémonie grecque dans les Balkans, laquelle ne saurait être assurée que par la force, et dont le principe va contre l'instinct profondément démocratique de la race.

N'oublions pas, en effet, comme M. E. Driault le faisait remarquer dès 1900 dans ses *Vues sur la Question d'Orient*, que Constantinople fut fondée par un empereur romain.

Mais si l'unité panhellénique semble pratiquement irréalisable, du moins dans l'instant, il ne s'ensuit pas que les Grecs irrédimés ne puissent utilement revendiquer les garanties de liberté auxquelles ont droit toutes les populations civilisées. Pourquoi n'y aurait-il pas dans l'avenir une République de Pont avec Trébizonde pour capitale, voire une République thrace, qui consacrerait la neutralisation de Constantinople?

Tels centres helléniques, fort éloignés du foyer principal de la Race, ont brillamment sauvegardé à travers les siècles l'intégrité du sentiment national. Il suffit pour s'en convaincre de feuilleter attentivement les *Etudes de Littérature grecque moderne* où M. Hubert Pernot a rassemblé et condensé la matière de ses cours professés à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris sur le moyen-âge byzantin et sur la naissance de la littérature néo-grecque.

Des sept chapitres qui composent le livre, trois sont consacrés à la première période des lettres néo-helléniques ou période des origines, les quatre autres portent sur la deuxième période dite crétoise.

Il n'est pas de témoignage plus significatif de l'importance historique et culturelle de l'Hellénisme en Asie Mineure que celui qui nous est fourni par le cycle épique anatolien de **Digénis Akritas**. Deux parties distinctes, et dont le lien n'a pu être clairement défini jusqu'ici, le composent : 1° des ballades traditionnelles répandues en nombre considérable à travers toute l'Asie-Mineure et jusqu'à Chypre, 2° une chanson de geste analogue à notre *Chanson de Roland* et célébrant les exploits d'une sorte de margrave des marches de Cappadoce. De là le nom d'Akritas, qui désigne spécialement ces gardiens de frontières. Et comme aux veines du héros se mêlait le sang hellénique au sang sarrazin, il fut baptisé Digénis, l'homme aux deux races.

Les ballades épiques recueillies à ce jour par M. Politis — et, en ce qui concerne spécialement l'île de Chypre, par M. Pantélidis — dépassent le millier. Elles sont riches d'images et de péripéties; mais souvent elles s'enchevêtrent. Le poème ne comprend guère plus de trois mille vers, et le souffle qui l'anime manque souvent de réelle puissance, au point que certaines ballades lui sont nettement supérieures; mais il peint admirablement la vie byzantine des provinces, et ses descriptions sont empreintes d'une grande fraîcheur. La première version en fut découverte à Trébizonde et publiée immédiatement avec traduction française, en 1875, par MM. Sathas et Legrand.

Le manuscrit était du xv^e^ siècle; il fut par la suite édité à Constantinople par les soins de M. Savas Joannidis, qui en avait justement fait cadeau à l'Ecole hellénique de Trébizonde.

Un autre manuscrit fut découvert à Andros et publié en 1881 à Athènes par les soins de M. Miliarakis. Il y a aujourd'hui six éditions, dont l'une, établie en 1892 par M. Legrand sur un manuscrit de Grotta-Ferrata, offre des caractéristiques assez particulières.

Selon l'opinion de M. Pernot, la naissance des légendes akritiques peut être vraisemblablement reportée au x^e^ siècle, au temps de Nicéphore Phocas et de Basile le Bulgaroctone. Elles seraient, par conséquent, contemporaines du *Livre des Rois* de Firdouçy, le grand épique de la Perse, et auraient quelque peu devancé nos propres chansons de geste. A la différence de nos Roland, de nos Olivier, des paladins de notre cycle épique primitif et de ce Marko Kraljevitch que célébrent les poèmes serbes, Digenis Akritas se montre particulièrement sensible à la séduction féminine, et l'amour dans sa vie tient au moins autant de place que le souci de défendre la foi et l'Empire. Sa renommée franchit de bonne heure les limites du monde grec. Non seulement les légendes akritiques ont influencé certains récits turcs ou slaves, mais M. Zenker a pu soutenir en 1905 que le poème anglo-normand de *Beuve d'Hanstone* dérivait d'une source akritique.

Ainsi s'affirme l'étonnante faculté créatrice du génie grec. Comprimé ici, presque étouffé, il refleurit là. Aux xvi^e^ et xvii^e^ siècles, la Crète, sous l'influence de l'Italie, de int un merveilleux foyer intellectuel, et c'est avec raison que M. Pernot, dont l'érudition minutieuse se complète d'un goût littéraire averti, insiste sur le charme de chefs-d'œuvre comme le **Sacrifice d'Abraham** ou la *Belle Bergère*.

Cette pastorale infiniment gracieuse, qui tient à la fois de Théocrite et de Guarini, eut une fortune singulière; elle s'est répandue dans le peuple. Quant au *Sacrifice d'Abraham*, très supérieur pour le style et pour l'intérêt tragique à l'œuvre de notre Théodore de Bèze, il garde le mérite d'avoir inauguré en Europe le théâtre psychologique. C'est un véritable *mystère* d'auteur inconnu et que l'on peut faire remonter au début du xvi^e^ siècle. Sa langue rappelle celle de *l'Erotokritos* et il requiert par endroits la comparaison avec notre *Iphigénie*.

Injustement délaissé, ce poème mériterait d'être ressuscité au grand jour de la scène, et il a quelque chose d'actuel qui pourrait y prêter merveilleusement.

M. Grégorios Papamihaïl, qui traite avec tant d'autorité philosophique et historique des rapports de la religion et de l'art dramatique, aurait pu, dans un beau livre récent, **Eglise et Théâtre**, s'arrêter longuement sur cette tragédie sacrée.

Ce qu'il s'efforce surtout de montrer, c'est que l'évolution des sociétés humaines est solidaire de l'idéal religieux et que le théâtre,

interprète des mœurs, ne saurait, sans dégénérer, rompre absolument avec la foi. L'argumentation de M. Papamihaïl est ingénieuse et serrée. Appuyé fortement sur l'histoire byzantine, sur l'analyse des théories de Schiller, de Rousseau, de Tolstoï, il prouve que l'Esthétique et l'Ethique ne peuvent marcher l'une sans l'autre. Il conclut en niant l'incompatibilité du Christianisme et de l'Art. Ce bel ouvrage sera lu avec fruit, non seulement par ceux qui s'intéressent aux destins de l'Eglise d'Orient, mais par les penseurs épris de garder à la civilisation l'appui de principes forts et par les artistes qui sentent la nécessité pressante de reprendre contact avec l'âme des foules.

La grande originalité d'Angelos Sikélianos, c'est d'avoir réincorporé à la poésie le frisson religieux, je ne dirai pas chrétien ; car l'ivresse panique, qui transporte le chantre visionnaire de **La Conscience de la Femme**, est faite de ce culte passionné de la vie, que condamnent les plus fervents imitateurs de Jésus.

Mais la *Conscience de la Femme* est un hymne à l'Amour, principe du monde, source de joie pure, aliment de rédemption, et le christianisme est né d'une pensée d'amour.

Par l'enthousiasme brûlant, par l'extase, l'Ame essentielle se révèle au Poète, et le rythme naît, qui préside à la genèse des dieux.

Grâce à Platon, Sikelianos rejoint Dante et Shelley : c'est l'esprit d'une Béatrix nouvelle qui le guide à travers les hauteurs, et cette Béatrix serait bien proche d'une Notre-Dame, si elle n'était d'abord Harmonie. Le poète du *Voyant* n'était jamais monté si haut, et il est temps que l'on salue en lui autre chose qu'un prodigieux créateur d'images. L'Amour seul possède les clefs du mystère et il le prouve. Disons en passant que Sikélianos est le frère de Mme Pénélope Duncan, cette femme admirable morte prématurément il y a quelques mois, et qui fut le guide sûr de Raymond Duncan dans son apostolat d'art et de bienfaisance.

MEMENTO. — *Anguira* publie *Les Fables pédagogiques* de J. Pergialitis. Le genre est difficile ; mais l'auteur est poète plus encore que pédagogue, et il se révèle créateur, même dans les pièces qu'il emprunte à ses prédécesseurs. L'apologue trouva toujours en Orient sa terre d'élection. M. Pergialitis pourrait être appelé le Kryloff de la Grèce moderne ; mais c'est de notre Marie de France que nous aimerions le rapprocher ; car elle écrivait comme lui une langue neuve, et elle avait la grâce dans la simplicité.

Les *Lettres athéniennes* de M. Costas Gazias sont une gerbe gracieuse de 24 poèmes en prose — autant que l'alphabet a de lettres. La langue en est à la fois concise et souple, le rythme ingénieux, le sentiment délicat, parfois profond, avec une pointe de volupté.

M. N. Poriotis, traducteur brillant, poète dramatique averti et vigoureux, a pris, avec sa collection *Ta Erga*, une initiative des plus méritoires. Il offre au public grec, qu'il sait passionné de théâtre, les chefs-d'œuvre contemporains de la littérature dramatique : *Salomé* d'Oscar Wilde, *Comme*

les feuilles de Giacosa, *Marie Magdeleine* de Maeterlinck, *La Cena delle Beffe* de Sim Benelli, auxquels il ajoute *Triseugeni* de Palamas et *l'Hélène de Sparte* du grand Verhaeren.

Pour cette œuvre l'auteur du *Cloître* a trouvé un traducteur digne de son incomparable puissance verbale : Costis Palamas lui-même, dont le vers chante si merveilleusement.

Grâce à *Grammata* qui tiennent une place d'élite dans la vie littéraire grecque, à *Néa Zoi*, et à d'autres revues : *Phœnikas, Propylées*, etc., Alexandrie est devenue l'un des centres intellectuels les plus actifs de l'Hellénisme.

La petite collection de vulgarisation philosophique qui se publie aux éditions de *Grammata* vaut d'être remarquée pour la pensée généreuse qui la dirige. Est-ce un foyer qui se rallume ?

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Cunisset-Carnot : *La Vie aux champs pendant la guerre*, Ernest Flammarion, 4 fr. — Emile Bréhier : *Pendant la Guerre*, E. de Boccard 2 fr. — Capitaine Z : *L'Armée de 1916*, Payot, 4 fr. — Ch. Valentino : *L'Indemnisation des infirmités de guerre, le droit de l'infirme*, Giard et Brière, 3 fr. 50. — Dr Harry Stürmer : *Deux ans de Guerre à Constantinople*, Payot, 3 fr. 50. — Maurice Ablay : *De la Gloire et du Sang*, Librairie Moderne, à Bruxelles et Londres, 4 fr. — Léon Gaillet, *Coulibaly*, Jouve, 2 fr 25. — Raymond Genty : *La Flamme Victorieuse*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Gertrude Atherton : *The Living Present*, John Murray, 6 s. — R. E. Vernède : *Letters to his Wife*, W. Collins, 6 s.

La Vie aux champs pendant la guerre. — Livre utile entre tous, plaisant quoique sérieux, et qu'il faudrait faire lire aux ruraux qui lisent. S'il n'y en a pas beaucoup, ceux qui ont le temps peuvent au moins en parler aux autres. Travaux des champs et commerce avec cet ennemi sinistre qu'on appelle : le préjugé, se tiennent, hélas, finissent par se liguer contre les intelligences ouvertes à la véritable science du cœur humain. C'est par la discipline bien ordonnée de la vie terrienne qu'on aura la possibilité de réparer les grands maux de la guerre.

Le paysan de France, sans l'alcool et sans la politique, ces deux fléaux du peuple, seraient certainement le plus apte à comprendre, sinon son intérêt, au moins l'intérêt général qu'il y a dans la destruction de quelques routines. Mais on a, en tuant l'absinthe, oublié que c'est le poison des villes. A la campagne il reste tous les autres poisons régionaux : *les marcs, les calvados, les fine, les eaux-de-vie* vieilles ou jeunes, surtout les fameux *amers* qu'on prétend sans danger et qui mélangent leur fiel au sang pauvre des ouvriers agricoles.

L'horreur de l'eau, qu'éprouve l'homme des champs, est une chose anormale qu'il est presque impossible de vaincre et qu'il faudrait vaincre.

L'eau, à moins de circonstances exceptionnelles, n'a jamais le pouvoir d'empoisonnement que contient la plus anodine des fameuses eaux-de-vie, ainsi nommées par les alchimistes qui furent, dans tous les siècles, reconnus comme de sataniques agents du mal.

Les boissons, dites hygiéniques, où se rencontrent à la fois la séduction de la couleur du vin ou du cidre et le goût *râpant* des bières de très mauvaise qualités ne valent pas *l'eau pure.*

Presque toutes les boissons fermentées gâtent les dents et aigrissent l'estomac. On devrait essayer de nous élever la nouvelle génération à l'eau pure.

L'eau est réellement un aliment... Je sais bien qu'il ne suffit pas, mais il contient ce qu'il faut pour faire digérer les autres et les assimiler aux organes sans en dénaturer les qualités nutritives.

« Vous êtes orfèvre?.. » me dira-t-on. C'est vrai. Buveuse d'eau, mon secret de santé, qui est un secret... de polichinelle, tient tout entier à ce que j'ai voulu sertir le diamant de l'eau pure dans tous les actes de ma nature parfaitement ordinaire. J'aime l'eau si passionnément que je ne peux pas plus vivre sans la boire que je ne peux pas vivre sans la voir ! Et j'aime l'eau douce, étant de caractère peu calme... Je sais qu'elle peut m'adoucir.

Autre petit détail : M. Cunisset-Carnot s'inquiète de la disparition de nos oiseaux insectivores. Les jardiniers ont pour eux une véritable antipathie. Ils sont tous persuadés que le petit oiseau détruit les semences. Ils élèvent leurs enfants dans l'idée de les détruire. Ce n'est que le grand rapace qui trouve grâce à leurs yeux. (Il est souvent très dangereux de s'unir aux grands rapaces!)

M. Cunisset-Carnot fait le procès du braconnage et il a raison, mais il y a aussi le procès du petit éleveur à faire qui n'a même pas la notion la plus élémentaire de son métier : j'ai passé dix ans de ma vie, moitié citadine, moitié rurale, à chercher à prouver, aux gens des banlieues où on lit, où on sait lire les journaux, sinon les manuels techniques, que le *lapin* avait besoin *de boire*, que ses maladies venaient en grande partie de son abstention forcée... Je n'y suis pas arrivée... même en *me battant.*

RACHILDE.

§

M. Emile Bréhier intitule **Pendant la Guerre** un opuscule pour lequel il a écrit des pages liminaires pleines de finesse et de modestie. « Ces petits écrits sont des jeux, annonce-t-il dès la seconde page, et il ajoute avec une bonhomie à laquelle les écrivains de la guerre ne nous ont pas toujours accoutumés : « Pardonnera-t-on à un soldat qui a fait ses humanités d'avoir voulu, lui aussi, se détendre à sa manière? »

Or il se trouve que les jeux d'un esprit aussi distingué que celui

de M. Bréhier sont des choses fort curieuses, et graves et pleines de significations profondes. Ces petites pièces, d'une prose adroite et pure, attestent à la fois une culture étendue, un jugement acéré, fort indépendant.

Pour écrire ces quelques pages, M. Bréhier semble avoir emprunté le style des philosophes qui lui sont familiers : Platon, les stoïciens, Nietzsche ; il manie ce style avec une habileté parfois déconcertante ; mais, explique-t-il, « ce pastiche ne prétend pas à l'imitation fidèle ; il veut exprimer autre chose que les idées des auteurs qu'il imite et *s'essaye à les mettre en contradiction avec eux-mêmes* ».

Je crois surtout que M. Bréhier a saisi ce prétexte littéraire pour dire, avec un détachement parfois dédaigneux, toutes sortes de choses qui lui tiennent au cœur. Il peut d'ailleurs les exprimer avec une liberté souveraine, car le censeur opère dans les marécages et M. Bréhier demeure sur les sommets.

Je souhaiterais vivement que le petit chapitre intitulé *De la guerre* fût médité par les écrivains illustres qui, depuis trois ans, ont noué le bandeau sur leurs yeux et mis une plume éperdue au service de la presse quotidienne. Je ne peux pas ne point songer à eux en lisant ceci : « J'ai entendu des sages qui parlaient de la guerre. Aucun d'eux n'avait jamais porté le casque ni la cuirasse... » et plus loin : « Mais je veux vous faire connaître, ô sages, les laideurs de l'homme dans la guerre. Pourrez-vous alors surmonter votre dégoût et votre pitié ? »

J'aime particulièrement le morceau intitulé *Pro pace*. M. Bréhier y fait successivement entendre trois prières pathétiques, celle des enfants, celle des vieillards, celle des jeunes filles. Rien, à coup sûr, de plus juste, de mieux écrit, de plus raisonnable que ces pages :

Qu'avons-nous fait, ô mon Dieu, pour éviter à nos fils cette épreuve ..? N'est-ce pas nous qui leur avons appris cette soif des richesses et des jouissances qui dresse les nations les unes contre les autres ? N'est-ce pas nous qui avons rabaissé le savoir à la science, la science à l'industrie et qui avons mis l'industrie au service des plus viles passions ?

A cette triple prière répondent, tour à tour, tous les dieux de la philosophie, tous ces dieux que la guerre réjouit ou laisse indifférents. Et, parmi ces grands personnages inefficaces, le meilleur est encore celui qui dit : « Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Enfin, M. Bréhier intitule *Agir* un bref chapitre plein de phrases excellentes, bien faites pour intéresser les psychologues qui voudront approfondir le sens du grand événement que nous vivons.

Le stoïcien, écrit M. Bréhier, « sent que notre intérêt profond est ailleurs que dans la tâche que les circonstances lui imposent, et il a à cœur de la remplir d'autant mieux qu'il se sent pour elle plus d'indifférence. »

Du même chapitre, j'extrais encore ces lignes curieuses :

Il faut être supérieur au devoir. Il faut que le devoir ne soit pas une consigne pénible à remplir, mais un simple jeu aux règles duquel on se complaît avec indulgence.

J'arrête là ces citations qui donnent de ce petit livre une idée substantielle. Il est bon de se rappeler que cette philosophie hautaine a pu germer en plein champ de bataille, et que l'écrivain de *Pendant la guerre* a, — m'a-t-on dit, — payé à la guerre et à la douleur un sanglant tribut personnel.

GEORGES DUHAMEL.

§

Le livre du capitaine Z, **L'Armée de 1917**, est un précieux tableau de la France militaire actuelle. L'auteur n'est pas un professionnel ; mobilisé comme simple soldat il a gagné tous ses galons à la pointe de l'épée, et ayant fait partie de sept corps de troupes variées et combattu dans neuf régions différentes dont deux hors de France, il peut être considéré comme un exemplaire parfait de l'officier de troupes, connaissant et aimant son métier : « Un jour, dit-il, au combat, j'ai eu 500 hommes et 6 officiers à ma disposition, je n'ai jamais été si heureux de ma vie. » On ne s'étonnera donc pas qu'il fasse l'éloge le plus chaleureux, et d'ailleurs le plus juste, de l'officier de troupe, celui qui, du colonel au lieutenant, voit la guerre, la fait, rouspète et grinche, mais ne lâche jamais pied, et qui par sa constance, par son sentiment du devoir, par la façon dont il a formé à son image le poilu, a vraiment été le sauveur de la France. Pour accomplir leur tâche obscure, les officiers de troupe n'ont ni les récompenses brillantes des aviateurs dont le nom est sur toutes les bouches, ni les satisfactions consolantes des officiers d'état-major qui décrochent avec une autre facilité qu'eux les citations, les croix et les avancements, mais ils n'ont pas moins leur grandeur héroïque et silencieuse et ils font rayonner l'âme nationnale de Douce France dans ce qu'elle a de plus divin. Or, comme le dit l'auteur, dans une armée l'officier est tout. Sans officiers ou avec des officiers médiocres, une troupe n'existe pas, ne résiste à rien, ne conquiert rien ne garde aucun terrain ; l'organisation de l'armée transforme l'homme, le cadre fait la solidité de la troupe et la victoire vient de l'officier. Ceci, on le comprend bien, n'est pas pour rabaisser le mérite, égal en dignité morale, des simple soldat, mais ce soldat n'a qu'à être un héros, tandis que l'officier doit être, en sus, une intelligence et un caractère ; et à ce propos, l'auteur fait une remarque d'une psychologie très fine, c'est que l'intelligence ne va pas sans le caractère ; les officiers brillants, spirituels même, mais que la pratique de la guerre montre dépourvus de ca-

ractère, ne sont pas vraiment intelligents, à moins qu'ils soient affaiblis par l'âge ou la maladie ; la véritable intelligence comprend aussi le courage actif, la constance, la résolution froide et nette, l'ordre précis, les vrais dons du commandement en somme.

Il faudrait suivre ici le capitaine Z dans toutes ses observations sur chaque grade, sur chaque groupe, sur chaque fonction ; les qualités du chef de corps ne sont pas celles du chef de section ; « pour être chef de corps, dit la Sagesse des nations armées, faut être raisonnable, mais pour être officier mitrailleur, faut être intelligent. » Le bon chef de corps, dit l'auteur, est un monsieur pas très familier avec ses officiers, mais que ceux-ci osent aborder pour lui parler de n'importe quel sujet, et qui sait parfois prévenir les désirs de ses subordonnés, tandis que l'officier mitrailleur doit faire preuve constante d'initiative et de perspicacité, marcher, prévoir, se décider, ce qui comprend à la fois, on le voit, intelligence et caractère. Ne pas confondre non plus le chef de compagnie et le chef de section : dans l'offensive comme dans le défensive, le commandant de compagnie manœuvre, tandis que le chef de section tient, progresse et se débrouille avec ses propres moyens. Différence capitale : le chef de section avec du courage remplit toujours son devoir, le commandant de compagnie doit posséder, en plus, de l'intelligence et du sens tactique.

Et c'est ainsi qu'avec l'auteur on passe en revue tous les éléments de l'armée nationale ; çà et là d'héroïques anecdotes, des reproductions de citations à l'ordre du jour. des fragments de lettres particulières viennent illustrer ses jugements. Que d'histoires merveilleuses ! et comme on est fier d'appartenir à la même nation que tant de vaillants ! Et l'on dira sans doute que les autres nations ont leurs vaillants, elles aussi, et ceux qui se piquent de planer « au-dessus de la mêlée » prétendront peut-être que l'Allemagne pourrait aligner autant de citations et de croix que la France. C'est possible, et je n'ai jamais nié que l'Allemand ne soit une splendide bête militaire ; si l'on cataloguait des exemples de mépris de la mort, on en trouverait autant chez eux que chez nous ; soit, mais certainement on ne trouverait pas chez les sujets-brigands du Kaiser-brigand de ces fleurs exquises et viriles de magnanimité et de générosité, dont notre armée tout entière s'est parée dès le premier jour des hostilités à l'heure même où les Allemands se livraient à toutes les férocités et fourberies. Je ne sais rien de plus joyeusement français que le mot de ce brave chasseur à pied qui avait juré de ne faire quartier à aucun de ces massacreurs de femmes et d'enfants, et qui tient enfin à sa disposition une de ses futures victimes, pauvre diable de boche blessé à la jambe. Alors le vengeur : « Ben, mon colon, tu peux dire que t'as d'la veine d'tomber sur moi. Tu m'dégoûtes tellement que j'te dirai rien, même pas le quart de ce que je pense ! » Et il s'en va.

Admirer nos soldats jusqu'à se mettre à genoux devant eux, comme disait un de leurs grands chefs, c'est quelque chose. Mais ces braves gens ont droit à une récompense plus substantielle, et il convient de proclamer *le droit de l'infirme*, comme fait le médecin-major Ch. Valentino dans son livre **l'Indemnisation des infirmités de guerre**. Cette question de la gratitude due par la nation à ses défenseurs semble très simple et elle soulève pourtant les problèmes les plus délicats. Ceux qui nient le droit du blessé ne sont pas en peine d'arguments juridiques; ils disent d'abord que c'est l'impôt du sang, et que si le contribuable qui paie une taxe ne se la fait pas rembourser, le soldat qui acquitte l'impôt du sang n'a pas à se faire indemniser, et ils ajoutent que la guerre est un cas de force majeure, et encore ils font remarquer que les actes de gouvernement, le fait du prince, comme disaient nos pères, n'ouvrait jamais droit à indemnité devant le Conseil d'Etat. Heureusement il est permis de ne pas les suivre, et même sur le terrain juridique on peut leur opposer des arguments sérieux; la blessure de guerre peut être assimilée à un risque professionnel, à un accident du travail qui ouvre droit à allocation viagère, si ce n'est à pension réversible sur la femme et les enfants; le soldat peut aussi être apparié à un serviteur de la nation, à un fonctionnaire qui touche une pension en cas d'invalidité ou d'accident dans le service; on peut encore trouver le fondement du droit du blessé dans le sentiment de solidarité, et dans la remarque que tous les citoyens devant contribuer aux charges de l'Etat, celui qui par sa blessure y a contribué au delà de la moyenne a droit à une compensation en dehors de la moyenne aussi. Et toutes ces discussions sont certainement fort intéressantes pour le juriste, mais ce que demande avec raison le pauvre blessé, c'est que la société lui tienne compte de la diminution de sa capacité de travail, et plus généreusement encore que pour l'ouvrier. Il est d'ailleurs très honorable pour la France que ce soit chez elle que le sort du soldat blessé ait toujours été le meilleur, soit au Moyen-âge quand les gens d'armes mutilés étaient offerts (d'où le nom d'oblats) aux abbayes et monastères, soit au grand siècle quand le Roi-soleil élevait le fastueux Hôtel des Invalides, le plus beau palais qui ait jamais été bâti pour hospitaliser les vieux soldats, soit sous la Révolution quand la Convention proclamait par la loi du 27 février 1793 le droit du blessé de guerre à réparation. Cette loi, la première du genre, fut presque aussitôt abrogée par la loi du 19 nivose an VI, mais la troisième République tiendra certainement à l'honneur de la faire revivre. Et ce sera justice, comme disent les gens de loi.

HENRI MAZEL.

§

Le volume curieux du Dr Harry Stuermer : **Deux ans de**

Guerre à Constantinople, *études de morale et politique allemandes et jeunes-turques*, nous apporte le témoignage d'un Allemand, — qui s'est enfin dégoûté de la politique de son pays et a tourné casaque. Réformé après quelques mois de campagne en Masurie et en Russie, il se trouva envoyé chez les Turcs comme correspondant de guerre de *la Gazette de Cologne* (1915-1916). Ainsi était-il bien placé pour voir, étudier les choses, et l'on peut penser qu'il a fait des observations intéressantes. — Il commence par déclarer qu'il a dû reconnaître la « saleté morale » de son propre pays et de l'Autriche alliée.

« L'Allemagne, écrit-il, a fait la guerre en partie pour avoir un Empire colonial, toutefois qu'elle possédât en Afrique tropicale des territoires dont la mise en valeur était encore à ses débuts et que l'Allemand est très loin d'avoir le sens colonisateur de l'Anglais. » Il était jusqu'alors bien accueilli partout cependant, et n'avait qu'à poursuivre la politique d'activité économique qui devait, au simple point de vue colonial lui donner la prépondérance dans l'avenir. Mais de ce que l'Angleterre le recevait toujours avec mansuétude, dans ses colonies et ailleurs, il ne s'en suivait pas qu'il dût agir à sa guise dans l'affaire de Belgique, — ce qu'il constata bientôt avec amertume.

Ces choses établies, M. Harry Stuermer donne quelques précisions sur la manière dont s'effectua l'invasion d'Allemagne en France par Liége et Namur :

Quand nous voulions faire une réquisition, raconte un officier avec qui il se trouve en conversation; quand on cherchait quelque chose à prendre dans une maison, je donnais l'ordre de jeter un fusil belge par la fenêtre de la cave et de faire une descente pour constater qu'il s'y trouvait des armes; on pouvait ainsi tout réquisitionner et mettre en prison impitoyablement les personnes incriminées.

D'autres détails sont indiqués par un deuxième journaliste allemand ; puis l'auteur se trouve parler de l'expédition des Dardanelles et des massacres d'Arménie, — car son livre assez décousu est surtout un recueil de souvenirs, ses notes et paperasses ayant été confisquées lors de son départ. Il rend hommage néanmoins à la bravoure des Turcs à propos des combats de Gallipoli, — et en même temps à leurs adversaires. Le fait certain, également, c'est que depuis qu'ils se trouvent en contact journalier, officiers allemands et turcs vivent comme chiens et chats. On peut affirmer encore que les Allemands sont responsables des atrocités multiples commises en Arménie et qu'ils ont permises, sinon conseillées, — massacres qui ont fait 500.000 victimes, sans parler de la ruine économique du pays. Comme tout mauvais cas est niable, les Turcs ont invoqué des

prétextes divers, mais plutôt absurdes, pour justifier la répression, et jusqu'à inventer un complot général des Arméniens de l'Empire. Mais la cause véritable de l'agression paraît avoir été surtout, — après la sauvagerie turque, — la supériorité économique du peuple persécuté, aux dépens duquel, et avec la complicité de ses amis d'Allemagne, le gouvernement des Jeunes Turcs a entrepris de rétablir l'équilibre. — La persécution cessa après la prise d'Erzeroum, de Trébizonde, d'Erzindjan par les Russes ; mais en sus des massacres, beaucoup furent déportés, moururent de misère ou emportés par le typhus, — et en Arménie, il ne subsiste guère d'Arméniens.

Ce qu'on sait moins sans doute, c'est que deux fois l'attaque des Dardanelles par les flottes coalisées faillit réussir. Le 18 mars il n'y manqua probablement que quelques heures de combat. Les archives, la caisse, etc..., on déménageait tout de Constantinople. Il en fut de même ensuite quand les Anzacs mirent le pied sur la colline de Kodja-Djemen-Dagh. Mais l'échec d'Anaforta marqua la fin de l'effort des alliés. — Les Bulgares profitèrent cependant des embarras de la Turquie, à laquelle les munitions n'arrivaient plus, et se firent remettre un coin du territoire, du côté d'Andrinople. Les Jeunes Turcs exploitèrent l'insuccès des Dardanelles comme ensuite la chute de Kut-el-Amara, dont ils exhibèrent les prisonniers, — à la manière allemande ; mais on a pu constater qu'ils étaient mieux traités. — L'Entente avait beaucoup espéré encore de la Roumanie, et lorsqu'elle partit en guerre, parmi les Grecs de Péra surtout, ce fut de l'enthousiasme. On vit Constantinople délivré, — dans deux mois au plus tard. Mais ce fut bien la vaine espérance. Les succès anglais depuis, sur le Tigre et en Palestine, la révolte arabe ont beaucoup modifié les choses. — M. Harry Stuermer parle cependant de la vie dans la capitale turque, des perquisitions, distributions de vivre, des confiscations. Il y a eu naturellement la spéculation, et certains du comité « Union et Progrès », qui se sont garni les mains, ont envoyé par précaution les fonds disponibles en Suisse. Un des chapitres encore du volume concerne les machinations qui devaient déchaîner la « Guerre Sainte », — et aboutit tout au plus à la révolte de l'Arabie, se déclarant indépendante. Ce sont ensuite des détails, — curieux on peut le croire, — sur les agents de propagande germanique, la plupart des individus assez peu recommandables ; sur les agissements des Jeunes Turcs et leur mentalité plutôt spéciale ; l'emploi forcé de la langue et de l'écriture des Osmanlis, — même par les Allemands ! — et autres mesures analogues. Il parle encore des prisonniers musulmans, sujets des alliés, envoyés en Turquie et de là sur le front pour se battre contre les Russes, mais auxquels on s'est bien gardé de dire à quelle besogne on voulait les faire servir ; de l'assassinat du prince héritier

Youssouf Izzedine, que pouvaient craindre ces Messieurs du Comité, et de bien d'autres choses encore. Le volume qui finit en annonçant la liquidation prochaine de la Turquie,— enterrée bien des fois déjà, — parle aussi de quelques personnages du régime actuel : Djemel-Pacha, Enver-Pacha, Talaat-Pacha et autres. Ces compères avec le rêve d'une « plus grande Turquie » ont eu de vastes projets qu'expose l'auteur; mais le plus curieux, c'est que les Turcs ne rêvent que de se délivrer de la tutelle allemande, — ce que n'avait pas prévu l'Allemagne avec son grand projet de chemin de fer Hambourg-Bagdad. — En annexe du volume, M. Harry Stuermer explique longuement pourquoi il a rompu avec l'Allemagne et publié cet écrit où il « débine » surtout ses compatriotes. Mais en somme il ne fait pas de révélations sensationnelles. Il reste que la publication est curieuse. Toutefois elle retient difficilement. C'est que M. H. Stuermer, qui parle peut-être suffisamment notre langue, l'écrit sans doute plus difficilement, et là moins qu'ailleurs il est en somme évident qu'on n'improvise rien.

A la Librairie Moderne de Bruxelles et Londres, M. Maurice Ablay publie un volume surtout de documents sur les événements de 1914 : **De la Gloire et du Sang**, qui donne le récit de l'invasion en Belgique et a recueilli jour après jour, endroit par endroit, la liste des massacres, des déprédations, incendies, pillages dont restent accusées les armées allemandes. On sait que la tuerie, justifiée au point de vue allemand par la résistance belge, commença dès les premiers jours de l'invasion, de la marche des troupes vers la France. Au pont de Visé, un seul bataillon belge avait tenu en échec douze régiments de cavalerie. Les envahisseurs qui étaient en nombre entreprirent dès lors de terroriser le pays en frappant à tort et travers, pillant et brûlant, venant au hasard et de préférence parmi la population sans défense. Le récit de M. Maurice Ablay donne le catalogue des dévastations et massacres, en commençant par Battice, Hervé, Broux-Melen, Visé, Barchon, Argenteau, Francorchamp, Cornenc, Louveigné, etc... Les rapports de la Commission d'enquête dénoncent partout le massacre, le pillage, l'incendie, pour inspirer la terreur et se venger de la résistance belge. A Liége, dès leur arrivée, les Allemands saisirent l'encaisse de la Banque Nationale, 4 millions, et 400.000 fr. de billets,— apres quoi ils frappèrent encore la ville d'une contribution de 50 millions, parce que les forts s'étaient défendus — du 5 au 17 août — et avaient gêné ainsi le plan d'invasion en France. Le martyrologe raconte ensuite les combats de Haelen, — qui furent encore un echec pour l'ennemi; la bataille et l'occupation de Namur, — frappée, avec les dix-sept communes de la périphérie, d'une amende de 50 millions, réduits ensuite à 32 contre le versement d'un million dans les vingt-quatre heures; le sac et l'incendie,

la dévastation de Dinant, où une « première liste de vieillards, de femmes, d'enfants mis à morts » porte plus de 600 noms, et où il ne resta que 200 maisons sur les 1400 que comptait l'endroit. — Ce sont ensuite les massacres d'Hastière, d'Hermeton, de Surice; des arrondissements de Mons et Charleroi; de Baeken sur la Dyle; le sac de Louvain, Termonde, Aerschot, — le siège d'Anvers et la retraite sur l'Yser. — Le livre de M. Maurice Ablay est peut-être un peu trop déclamatoire lorsqu'il quitte le texte précis des pièces officielles. Mais c'est quand même une publication précieuse, car sa précision même pourra engager les Allemands à la discuter. C'est aussi le Livre d'Or de la résistance belge, — et un obituaire.

De M. Léon Gaillet, sous-lieutenant d'infanterie coloniale, on peut encore indiquer un petit volume : **Coulibaly**, *les Sénégalais sur la terre de France. Portraits, anecdotes, souvenirs.* Coulibaly, c'est le type du soldat noir, sa synthèse, le portrait du tirailleur nègre que nous avons fait venir d'Afrique et qui se bat pour nous, à côté des nôtres, — un grand enfant parfois un peu emprunté, ridicule par ses allures, son accoutrement; qui a ses qualités comme ses défauts ; reste gauche et un peu niais, — tant qu'il manque d'élégance. Maladroit et même stupide de temps à autre ; parfois malpropre et trop souvent rustique, ce n'est pas encore un être humain, peut-on dire, mais un peu plus qu'une maquette. Cependant il a de la docilité ; dès qu'il se trouve quelque peu dégrossi, éduqué, humanisé, il gagne l'estime et la sympathie, — mais à la condition de ne pas subir de mauvaise influence, car il serait pire. — M. Léon Gaillet indique ce que peut être la psychologie du noir quand son intelligence a été quelque peu développée. Ame imparfaite, encore enfantine, mystérieuse et troublante parfois ; être sentimental, d'une sensibilité pleine de délicatesse, il demeure toujours un peu superstitieux. Le recueil de M. Léon Gaillet en donne de nombreux croquis; le personnage souvent ne paye pas de mine, mais il est là pour le coup de torchon, — parfois même se hausse jusqu'à l'héroïsme. — Cette publication qui se termine avec des croquis, des épisodes du front ou des refuges de la Côte d'azur est en somme curieuse — comme si elle nous ouvrait un monde nouveau.

J'ai à présenter enfin une des publications les plus remarquables de la période actuelle : **la Flamme victorieuse**, de M. Raymond Genty, récit d'un charme prenant et dont les tableaux évoquent avec intensité la vie du front, ses enthousiasmes comme ses tristesses, les types et les personnages de la tragédie. Certains épisodes du livre demeurent quand on l'a refermé, et l'on en retrouve les scènes et les figures, tant leur tracé se trouve intense : le départ de Melun, où les troupes cantonnées à la brasserie Gruber s'embarquent dans des wagons à bestiaux qui roulent bientôt parmi les lazzis, la bousti-

faille, les propos divers des poilus, par Dijon et Luxeuil, pour gagner Pont-Saint-Vincent et Saint-Nicolas-du-Port. Plus loin ce sont des étapes sur les routes de Lorraine ; des combats dans la Somme, à Fauquescourt enlevé d'assaut ; dans les tranchées d'Hébuterne, parmi la pluie, la boue, — la saleté de l'hiver. Mais surtout M. Raymond Genty a campé dans son récit les types pittoresque de l'escouade ; noté l'argot parisien des hommes, parfois amusant, toujours à l'emporte-pièce ; l'entrain, l'« allant » de certains personnages, jetant toujours le mot attendu et qui déride, ou résume l'impression du moment. C'est le poilu grimpé jusqu'aux mansardes d'une maison d'où l'on vient de déloger les Allemands à Fouquescourt, et qui crie par la fenêtre : « Ah ! les cochons, ils ont bouffé toute la paille ! » — Le même s'est élancé avec attendrissement, poussant des cris d'enthousiasme, parmi les rires, les blagues de l'escouade, simplement parce qu'il retrouve l'atmosphère de Paris, lorsque s'avancent sur la route les vieux autobus qui ont fait si longtemps Clichy-Odéon ou Madeleine-Bastille. — L'auteur se trouva blessé près d'Hébuterne et fut ramené à Sailly-au-Bois, puis à Doullens, pour être enfin évacué sur Paris, après cinq mois de campagne. Son volume, si j'avais à signaler quelques publications susceptibles d'être désignées à propos des prix dont on gratifie volontiers, actuellement, les ouvrages relatifs à la guerre présente, est certainement un de ceux que je voudrais recommander.

CHARLES MERKI.

§

Mrs. Atherton, dont le dévouement à la cause des Alliés et le talent de romancière sont bien connus, vient de passer trois mois en France pour y étudier les œuvres de guerre. Dans **The Living Present**, elle donne avec franchise ses impressions. Elle consacre la première partie de son livre à quelques-unes des personnalités féminines les plus en vue de la société française et américaine, et les étudie dans l'accomplissement de la tâche bienfaisante qu'elles se sont imposée depuis 1914.

La seconde moitié de l'ouvrage contient une défense des aspirations du beau sexe. On trouve dans tout le volume des réflexions originales, de fines observations et des pages émues. Nous doutons pourtant que la révolution prédite par Mrs. Atherton bouleverse l'ordre établi de la famille. La Française ne sacrifiera point sa place au foyer pour satisfaire ses ambitions personnelles au détriment de l'homme et de la race. Son rêve, c'est d'être la collaboratrice et l'associée de son mari. Cela n'empêche point la jeune fille de gagner sa vie et d'être indépendante.

The Living Present est un témoignage de cette sympathie clairvoyante que les Américaines ont montrée à la France. Il fera mieux

connaître aux Etats-Unis l'endurance et l'énergie de la race française, et, chez nous, la générosité, le désintéressement et l'activité des citoyens de la grande république transatlantique.

Il y a deux mois à peine, l'éditeur Heinemann publiait un recueil de *War Poems and other Verses*, composés par R.-E. Vernède, qui, à coups lents, mais sûrs, gagnait l'estime du grand public. L'auteur ne put lire les louanges qui accueillirent son ouvrage. Engagé volontaire à quarante ans, il avait été tué au mois d'avril après deux ans environ passés au front. Sa femme vient de faire paraître ses **Letters to his Wife** écrites sans prétention, mais qui, à cause de leur simplicité même, offrent un intérêt que des récits plus romanesques n'ont point. Les faits nous empoignent, non le style. C'est sans descriptions superflues, sans envolées, mais avec une clarté convaincante que sont racontées la monotonie des jours de repos, les expériences poignantes du bombardement qu'on subit et pendant lequel l'inactivité au milieu du danger est plus héroïque que l'action, la lutte contre le froid, l'humidité et le sommeil. Vernède était pacifiste, c'est pourquoi il quitta une jeune femme qu'il adorait, une maison de campagne délicieuse et des occupations littéraires qui lui apportaient la renommée, pour loger dans un abri glacé, pour souffrir au milieu de compagnons de hasard et, enfin, pour mourir dans un triste hôpital hanté par les râles des blessés. Dans un poème inachevé, il espérait voir « se lever des soleils nouveaux ». Il n'hésita point cependant à faire le sacrifice suprême, afin d'assurer à ses enfants et à l'humanité une paix éternelle.

D'origine française, Vernède unissait ce qu'il y a de plus élevé dans le caractère des deux races. Comme officier, comme gentleman et comme écrivain, il fait honneur à son pays.

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

Faut-il croire qu'une fois qu'on a goûté aux intrigues, on ne peut plus s'en passer? Toujours est-il que Constantin ne s'astreint pas en Suisse au repos qu'exigerait son état de santé, et qu'il continue de s'occuper à sa façon des affaires de Grèce. Son but principal est évidemment d'y retourner le plus tôt possible, et c'est à quoi il travaille avec l'entêtement qui lui est propre. D'après des informations parvenues récemment à Paris, et que nous avons toutes les raisons de considérer comme sérieuses, il y aurait eu, ces dernières semaines, un va-et-vient très actif entre Zurich et Berlin. Tantôt c'étaient des agents du roi déchu qui s'en allaient en Allemagne conférer avec des personnalités de l'Empire, tantôt c'étaient des

représentants officieux de Guillaume II qui débarquaient en Suisse pour s'aboucher avec Constantin. Au cours de ces conciliabules il aurait été établi plus d'un plan en vue de supprimer le grand homme d'Etat qui préside aujourd'hui aux destinées de la Grèce. Si ces plans qui rappellent par leurs conceptions certains romans-cinéma n'ont pas abouti au dénouement souhaité par nos ennemis, ceci prouve que le service de sûreté attaché à la personne d'Eleutherios Venizelos est bien fait. Pourtant il ne serait pas superflu qu'il redoublât de vigilance.

Mais Constantin ne communique pas qu'avec Berlin, ce qui est en somme facile. A en croire les mêmes informations au sujet des intrigues constantiniennes en Suisse, le roi déchu entretient des rapports assez suivis, paraît-il, avec ses rares fidèles d'Athènes. Des émissaires munis d'instruction se seraient rendus en Grèce pour y créer à nouveau de l'agitations germanophile. Constantin et son entourage ne se font naturellement aucune illusion sur l'efficacité de cette propagande. Ils savent que la grande majorité soutient franchement Venizelos et qu'elle s'est même sensiblement renforcée après la publication du Livre blanc et de la correspondance chiffrée échangée entre Sophie de Hohenzollern et Berlin. Ils n'espèrent pas moins entretenir çà et là en Grèce quelques foyers de germanophilie, dont ils tenteraient de tirer parti le jour où l'offensive de grande envergure, tant de fois annoncée jusqu'à présent, viendrait à être déclanchée par les Allemands sur le front macédonien.

Car c'est sur l'éventualité de cette offensive que se basent aujourd'hui toutes les espérances de Constantin. Va-t-elle se produire prochainement? Sera-t elle encore ajournée en dépit des télégrammes sensationnels qui nous arrivent des pays neutres? Toujours est-il qu'elle entre dans le domaine des possibilités. Mais cette fois-ci il y a des indices que l'Entente ne se laissera plus devancer par les événements. A la conférence de Paris on ne causa pas pour le plaisir de causer...

Evidemment il n'a rien été communiqué officiellement et officieusement sur les mesures militaires prises ou à prendre pour renforcer tel ou tel front. Mais ce que nous savons sur les résultats obtenus par la Grèce dans le domaine économique et financier au cours de la Conférence nous permet de supposer que dans le domaine militaire aussi il a été fait du travail on ne peut plus utile.

Voici les déclarations que l'illustre homme d'Etat a bien voulu me faire au sujet des résolutions prises par les alliés pour le relèvement économique et financier de la Grèce :

Notre ravitaillement qui n'était jusqu'à présent ni régulier, ni suffisant sera effectué désormais dans des conditions meilleures. L'importation de

blé, par exemple, sera augmentée et il en sera de même pour tous les articles de première nécessité.

Grâce à des arrangements nouveaux, la Grèce aura sous peu à sa disposition le tonnage qui lui est indispensable. A cet effet, une commission mixte composée d'un Français, d'un Anglais, d'un Américain et d'un Grec sera constituée prochainement à Athènes. Il entrera dans ses attributions de contrôler si le tonnage accordé correspond aux besoins du pays. Cette même commission sera chargée en plus de fixer la quantité et le genre de marchandises qu'il faudrait importer en Grèce afin d'assurer jusqu'à un certain point le fonctionnement de notre commerce.

La question du combustible aussi a été résolue rationnellement. La Grèce est libre désormais de disposer de sa production intérieure qui sera intensifiée. L'importation suppléerait, le cas échéant, à tout déficit.

Un concours financier adéquat aux besoins du pays nous a été assuré par la France, l'Angleterre et les Etats-Unis, ce qui nous permettra de faire face aux inéluctables nécessités de l'heure. En un mot la France et l'Angleterre, auxquelles il est juste de joindre les Etats-Unis, ont examiné les problèmes concernant notre pays avec la plus grande bienveillance, et aussi avec tout l'intérêt qu'elles attachent à la collaboration de la Grèce aussi bien dans le présent que dans l'avenir. (*L'Information.*)

On peut donc s'attendre à une mise en valeur très prochaine du facteur grec. Et ceci n'est pas sans inquiéter les Bulgares.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique.

LA BELGIQUE EN EXIL ET M. GEORGES CLEMENCEAU. — Les Belges n'avaient jamais compris grand chose à la politique intérieure française.

Les groupes, les sous-groupes du Parlement, leurs étiquettes, leurs buts ou leurs combinaisons, il les regardaient comme *quand ça va trop vite* au cinématographe. Les images se forment, se déforment, se succèdent d'une manière si inattendue et si instantanée qu'elles ne peuvent être retenues, analysées, bien comprises par nos cerveaux accoutumés à plus de stabilité.

Cependant, au moment de la constitution du cabinet Clemenceau, nos refugiés ont ressenti ce redoublement de confiance et d'espoir, presque ce tressaillement de joie, qui anima toute l'opinion française.

Clemenceau est un nom clair et qui signifie quelque chose pour nous, une figure française bien en relief.

Dans notre histoire s'est inscrite la fierté d'avoir mêlé largement, sur l'Yser, le sang belge au sang français et nous n'aurons jamais la fausse modestie de diminuer l'importance qu'a eue notre contribution. Nous ne voulons pas être des parents pauvres, nos « jas » se sont sacrifiés avec une crânerie trop somptueuse. Et ils continuent à

monter la garde des Flandres. Le front belge s'est retréci pour gagner en profondeur et là où d'autres troupes alliées sont venues remplacer les nôtres, c'est nous qui avions organisé les positions dans un des terrains les plus difficiles de la grande guerre. On n'a pas oublié non plus que, depuis le premier jour, notre effort, malgré d'énormes pertes — les plus fortes de l'Entente, proportions gardées, — n'a fait que se maintenir et s'accroître.

On m'a parfois reproché de ne jamais perdre l'ocasion de rappeler cette contribution qui, dans l'immensité de la résistance du monde civilisé contre le Boche, peut paraître minime en soi. J'avoue que ce reproche me touche peu et que je récidiverai à l'occasion. Car si la Belgique s'est montrée extrêmement chatouilleuse quant au point d'honneur au moment de sollicitations boches plusieurs fois renouvelées depuis et dont un jour le détail sera minutieusement publié, nous ne sommes pas des « poires », pour employer un mot d'aujourd'hui.

Au cours d'une histoire fiévreuse et tourmentée, encore que vertébrée de cette solide et implacable volonté d'indépendance qui a constitué la Belgique, nous avons appris à connaître combien les grands oublient facilement les services des petits.

Uylenspiegel, notre gentil héros national, plaît par sa générosité et son idéalisme et aussi par son bon sens. Le fils de Nele avait les idées les plus désintéressées, mais il était si plein d'honnête et saine malice que jamais quiconque ne lui en fit accroire.

Nous savons donc par expérience que les grands oublient aisément les humbles et surtout ce qu'ils ont fait pour eux; nous ne saurions leur en vouloir, puisque c'est dans leur nature, mais il devient naturel que, nous, Belges, ne nous laissions pas oublier.

Notre grand roi Léopold II avait la manière la plus subtile et la plus courtoise de rappeler opportunément aux grandes puissances européennes la valeur de la Belgique et c'est bien malheureux aujourd'hui pour l'Entente et, pour nous par surcroît, que ce grand génie politique nous fasse défaut.

Sans orgueil comme sans humilité exagérée, ce que nous accomplissons depuis août 1914, il faut bien que nous le redisions sans cesse, au risque de paraître appuyer, et c'est pourquoi j'aime tant les harangues que tiennent nos ministres, lors des commémorations de *notre* victoire sur l'Yser, si décisive dans l'ensemble des opérations qui amèneront la victoire des Alliés. Avant l'Yser — j'insiste encore — nous avions accroché durant quinze jours l'attaque brusquée sur Paris qui, pour réussir, ne devait pas dépasser trois semaines et cette résistance suivie des sorties devant Anvers, concertées avec le général Joffre, eut pour effet de contribuer puissamment à la bataille de la Marne.

Or donc, au moment de la constitution du cabinet Clemenceau, un nom qui avait pour eux une signification précise et leur inspirait confiance, les Belges réfugiés ont senti en eux du réconfort et de l'allégresse en voyant ce vieil homme, qui n'émanait pas d'un groupe passager du Parlement, mais incarnait cinquante années d'histoire de France, assumer toute la responsabilité du redoutable et suprême effort qui doit libérer la Belgique, le Nord et l'Est de la France.

Cette confiance s'est immédiatement traduite en acte. Mes compatriotes laborieux vont porter aux guichets du Trésor leurs modestes économies et participent dans une mesure, qu'il sera intéressant de déterminer, au succès du troisième emprunt de la guerre.

Oui, nous avons beaucoup de confiance en Georges Clemenceau, sans pour cela nous dissimuler les difficultés de la tâche des Alliés et sans aucunement tenir pour un messie M. le Président du Conseil de la République française ; il n'y a point de messie, c'est entendu, mais M. Georges Clemenceau est un grand homme et un grand Français. C'est déjà beaucoup !

Je connais bien mes compatriotes, je crois pouvoir expliquer les motifs de la consolidation de leur confiance en la France et en eux-mêmes, sans intervenir dans la politique intérieure de nos nobles Alliés, ce qui serait assurément déplacé.

Nous étions certains de la victoire et nous le sommes plus que jamais en même temps que plus enclins à mettre au service de la France les quelques pauvres petits sous que nous avons pu amasser dans l'exil.

Tout d'abord, je le répète, le nom du nouveau Président du Conseil est évocateur. Il a de l'autorité sur nous. C'est de la France vivante pour les Belges. Certains d'entre nous ont lu ses discours et ses livres qui sont imprégnés du souvenir de 70. Nous savons qu'il n'a jamais été un cocardier. Les cocardiers que nous avons connus, nous ne les comprenions pas, car les exagérations nous déconcertent.

Les Belges renseignés n'ignorent pas que nos alliés anglais, avec qui nos soldats voisinent dans leur secteur de l'Yser, apprécient et respectent profondément le nom de Georges Clemenceau. Et que je le dise bien franchement, l'opinion anglaise pèse sur nous d'un poids égal à celui de nos autres alliés.

Surcroît de satisfaction pour les Belges de voir le Président Wilson s'exprimer à l'unisson de ce qu'a dit Clemenceau depuis le début de la guerre. Nous ne sommes pas unilatéraux. Nous avons fait énormément pour la défense commune de la civilisation libre. De ceux qui la composent, nous sommes fondés à attendre beaucoup en retour. Tant mieux si tous sont d'accord sur la signification du nom de Clemenceau !

Nous ne savons pas beaucoup de l'Amérique, sauf tout le bien

qu'elle nous a fait, ce qui déjà compte pour l'esprit et pour le cœur.

Mais, là-bas, en Angleterre, pas bien loin de notre littoral, on aime les traditions, peut-être n'a-t-on pas tort. Les grands chefs de parti, restés fidèles toute leur vie aux lignes maîtresses de leur parti, inspirent plus de confiance quand les circonstances les appellent au rôle d'hommes nationaux que les politiques virtuoses et trop habiles à passer d'un parti dans un autre au mieux des intérêts d'une situation personnelle éphémère et sans concordance avec l'intérêt collectif.

En Belgique comme en Angleterre, le grand homme de parti appartient au patrimoine de la nation au même titre que ses autres grands hommes, artistes, savants, explorateurs, philosophes, hommes de guerre. Pour parler de notre modeste pays et de sa politique des derniers lustres, nous sommes fiers de nos Frère-Orban, de nos Malou, de nos Beernaert, de nos Paul Janson, de nos Broqueville, de nos Renkin, de nos Anseele, de nos Vandervelde. Leurs conceptions s'opposent les unes aux autres. Mais des opinions politiques en heurt résulte l'équilibre de la politique générale, et d'un Clemenceau, vigoureusement attaché à ses convictions, nous savons par sa vie qu'il est un homme raciné dans un idéal national français, au lieu que les politiciens de métier, de groupe ou de sous-groupe, quelles que soient leurs dons d'adaptation ou d'entregent, ne sont que des personnages de second ordre, capables de démêler les petites affaires courantes; mais que survienne la tempête, c'est à un grand Pilote qu'il faut s'adresser.

Nous avons confiance de voir au poste de chef du gouvernement français allié un de ceux qui ont fait la République et n'a jamais été un de ses profiteurs, car de Georges Clemenceau on peut dire que son amour pour le régime qu'il a contribué à faire accepter pour la France se confond avec celui de la France.

En ce républicain de Bretagne nous croyons voir revivre une de ces grandes et énergiques figures de la Convention nationale qui surent sauver la Patrie en danger. Sa déclaration ministérielle et ses explications devant la Chambre nous ont remué par leur ton de précision et de volonté, et ce qui nous a le plus entraîné, c'est qu'il est immédiatement passé aux actes d'exécution.

Il y a ici, à Paris, pas mal de neutres qui nourrissent des sentiments troubles à l'égard de la France et dont les attitudes, les propos semblent procéder de réflexes anti-français. Je connais quelques-uns de ces peu désirables métèques. Il faisait bon les entendre parler contre le choix du « Tigre ». Voilà qui renforce encore notre confiance.

Les restrictions nous paraissent une discipline nécessaire. Nous sentons que la guerre se déroulera plus rapidement, selon une mé-

thode plus ferme, et que l'heure s'approche où nous serons délivrés de l'horrible cauchemar.

Pour les Belges, ce fut une joie d'enregistrer la haute récompense honorifique que le gouvernement de M. Clemenceau vient de décerner à nos généraux De Ceuninck et Rucquoy. L'hommage rejaillit sur notre armée de l'Yser qui s'en est montrée digne.

Nous savons gré à M. Clemenceau de ne pas nourrir trop d'illusions sur la Société des Nations et de compter avec les réalités. Sans doute une ligue des Nations alliées interviendra-t-elle après la guerre. Nous serons capables d'y apporter l'appoint d'une armée de 500.000 hommes, mais il faudra que nos Alliés nous aident à refaire la Belgique, la véritable Belgique selon l'histoire et la géographie, la Belgique telle que la comprenait la première République et le premier Empire. Il faudra, une fois pour toutes, tirer au clair les conventions relatives à l'Escaut et à son embouchure dans le sens qu'avait si bien compris M. Stephen Pichon, un des collaborateurs de M. Clemenceau, au moment de la fortification de Flessingue, et que précisait récemment le général Malleterre dans une de ses chroniques militaires du « Temps ». Une Belgique qui ne pourrait pas user librement de son grand fleuve national serait une Belgique étouffée. C'est ce que ne doivent pas désirer ses Alliés. Il ne s'agit aucunement de porter atteinte à des droits territoriaux hollandais, mais simplement de fixer le sens d'accords *internationaux* dont certaines parties sont restés mal définies.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

En réponse à deux articles parus dans *l'Opinion Wallonne* des 6 et 13 décembre, M. G. Fuss-Amoré nous a adressé la lettre suivante :

Paris, le 16 décembre 1917.

Mon cher Directeur,

J'apprends que ma chronique dans le *Mercure* du 1er décembre irrite M. Colleye. Bien certainement, ne connaissez-vous pas cette personne. Je ne la connais pas beaucoup plus ; mais le peu que je sache, il faut bien que je vous en instruise puisque M. Colleye vous menace d'un procès à mon sujet. Il se prétend « publiciste », du fait qu'il dirige un journal, ou du moins ce qu'il croit tel. C'est un Belge qui, d'après ce que j'ai pu comprendre de sa prose embrouillée, se flatte d'être d'une essence différente des autres Belges et prend même la peine d'indiquer cette différence dans la manchette de son journal, ce qui ne laisse place à aucune équivoque.

J'ai lu également que l'*Opinion Wallonne* se plaçait en quelque sorte sous l'égide de la mémoire de mon ami regretté Achille Chainage.

Ici, je suis obligé d'ouvrir une parenthèse pour appuyer d'un exemple concret la thèse de ma chronique du *Mercure de France*, si rageusement prise à partie par M. Colleye. Le liégeois Achille Chainage, sculpteur plein de promesses dans sa première jeunesse, devint par la suite un de nos meilleurs reporters belges, et j'étais encore presque un enfant quand je le connus, voici plus de vingt-cinq ans, collaborateur au journal bruxellois la *Réforme* dont il allait prendre la direction avec son frère et qui ne cessa pas de défendre la politique libérale démocratique dont le chef était mon oncle et ancien tuteur, feu Paul Janson, un wallon de franc aloi en même temps qu'un Belge, soucieux d'unité nationale, un orateur d'une envergure incomparable, un des maîtres du barreau, un partisan passionné de la France, qu'honorèrent les amitiés de Gambetta, de Ranc, de Floquet et de ce ferme

Clemenceau si redoutable aux manquements de discipline nationale devant l'ennemi. Paul Janson mourut ministre d'État de notre royaume peu de temps avant la guerre et tous les Belges, partisans et adversaires politiques, s'inclinèrent devant sa dépouille. Bien que né à Herseal, en plein cœur de la Wallonie, il fit apprendre le flamand à ses enfants et quand son fils, Paul-Emile Janson, le député actuel de Tournai, eut conquis ses grades de docteur en droit, il exigea de lui un double stage, à Paris d'abord, puis dans la ville flamande par excellence, Anvers, chez un des chefs flamingants, Jan van Ryswyck, qui fut avocat, député et bourgmestre de la grande cité scaldéenne.

Du côté flamand, mon plus cher ami belge Georges Eekhoud, dont je souhaite ardemment que le *Mercure de France* retrouve bientôt la collaboration dont la reprise signifiera la délivrance de la Belgique, est, lui, un flamand tout à fait racine, mais dont le talent littéraire français vaut bien, je pense, celui de M. Colleye. De même, Maurice Maeterlinck, Max Elskamp, Eugène Demolder en remontreraient sans peine à M. Colleye en fait de culture française. La tradition de nos grands Belges est d'être avant tout des Belges, fidèles au pacte d'union qui a constitué notre nation bilingue et assure en ce moment sa fière résistance; il n'y a que les Boches, leurs agents ou de pauvres inconscients pour essayer en pleine guerre de détruire notre unité nationale et de dresser une cloison étanche entre les wallons, dont je suis, et nos valeureux frères flamands.

L'Opinion wallonne est sous-intitulée « organe de la Belgique française ». Ce sous-titre choquera tout véritable Belge. En temps de guerre, il est même irritant pour notre patriotisme. Nous ne sommes ni des Belges français, ni des Belges alémaniques, nous sommes des Belges tout court, des flamands ou des wallons sans doute, mais par-dessus tout des Belges unis. Ainsi, nos amis français n'admettraient-ils point qu'un journal niçois se dise organe de la France italienne, un journal de Dunkerque, de Lille ou de Givet, organe de la France belge, un journal basque ou catalan, organe de la France espagnole. Car la France est une et indivisible. La Belgique ne l'est pas moins. Dans la Belgique occupée, cette unité prend une beauté tragique. Quand les Allemands déportent et cherchent à faire un tri parmi les wallons et les flamands pour les traiter différemment, ils reçoivent des uns et des autres cette même réponse obstinée et dédaigneuse : « Nous sommes tous des Belges ».

Pour en revenir à M. Colleye, j'ai vainement cherché à me renseigner parmi les amis que je possède dans le monde de la politique et de la presse belge ; il ne s'y trouve pas classé et tout ce dont on a pu m'instruire, c'est qu'un de ses soucis est de défendre la mémoire trouble de Bary qui dirigeait à Genève la « Belgique indépendante » et s'était vu interdire le séjour des pays de l'Entente, et que c'est en Hollande que M. Colleye a été illuminé par l'idée de venir fonder à Paris et à Londres un organe de la Belgique française. Ce dernier détail n'a assurément rien de criminel, mais il me sera permis de trouver plus naturelle l'attitude des autres Belges réfugiés qui ont essaimé instinctivement vers les pays de l'Entente ; mais enfin, à tout prendre, ce « Belge français » était bien libre de trouver plus idoines à ses sympathies instinctives les bords du vivier de la Haye que les rives de la Seine.

Mais il y a quelque chose de plus grave. C'est que le général de Ceuninck, ministre belge de la Guerre, grand-officier de la Légion d'honneur, vient d'interdire la vente et la diffusion de l'Opinion wallonne sur notre front, « EU ÉGARD », déclare le chef de notre armée, « aux tendances séparatistes de cet organe ».

M. Colleye proteste et cela va de soi. Il ne fera croire à personne que notre gouvernement est animé de sentiments hostiles aux sympathies françaises.

Le Premier ministre baron de Broqueville est d'origine normande, ainsi que son nom l'indique ; M. Poullet, ministre des Sciences et des Arts, est liégeois ; M. Carton de Wiart, ministre de la Justice, descend d'une famille du Hainaut ; ce n'est donc pas d'une vengeance flamingante qu'il s'agit.

Il ne s'agit pas non plus d'une vengeance politique : le leader socialiste Vandervelde, le leader libéral Paul Hymans, le chef de la Maçonnerie belge comte Goblet d'Alviella font partie de notre gouvernement.

C'est tout simplement une bonne et sage mesure de police.

Le 1er décembre le *Mercure* publiait un extrait de la presse ennemie où les Boches proposaient à la France de leur céder Briey en échange des vallées industrielles et si riches de la Meuse et de la Sambre Ils appuyaient cette proposition sur des arguments analogues à ceux que répand l'*Opinion wallonne*.

J'ai cru devoir signaler ce danger dans une chronique au cours de laquelle je n'ai pas même cité le nom de M. Colleye dont l'orthographe n'était plus présente à ma mémoire et qui paraît au surplus n'être qu'un minus habens.

Il vous menace d'un procès. Si ce procès avait lieu, je vous prierais de m'en laisser supporter toute la responsabilité.

En attendant, le jugement des chefs de mon pays me donne satisfaction, comme m'encouragent des félicitations assez nombreuses de Belges qualifiés wallons, flamands et appartenant à nos différents partis politiques.

Je vous prie, mon cher Directeur, de croire à mon bien cordial dévouement.

G. FUSS-AMORÉ.

D'autre part, la lettre qui suit, de M. Raymond Colleye, en date du 12 décembre, timbrée de la rue Taitbout, 18 décembre, 12 heures, nous est parvenue le 19 au matin :

Paris, 12 décembre 1917.

Monsieur et Cher Confrère,

J'ai lu dans le « Mercure de France », nº 467 du 1er décembre 1917, sous la signature de M. Fuss-Amoré, un article intitulé BELGIQUE *Nouvelles manœuvres allemandes*, qui contient, à la page 549, 3e alinéa, d'inexplicables propos au sujet du journal l'*Opinion Wallonne* dont je suis le Directeur propriétaire. M. Fuss-Amoré écrit ceci : « Un petit journal, l'*Opinion Wallonne*, qui se publie à Paris et qui compte, au demeurant, parmi ses collaborateurs des Wallons du meilleur aloi belge, ferait peut-être bien de songer à ces considérations et principalement de surveiller les sources de tous les articles dont, en les publiant, il assume la responsabilité. Les boches savent fort bien abriter leurs mauvais coups derrière un pavillon loyal. Je sais ce que j'écris, et je n'insiste pas davantage, du moins pour l'instant, mon excellent compatriote, le bon écrivain et poète Louis Piérard, un pur Wallon, en sait assez là-dessus. »

Je suis surpris, Monsieur le Directeur, que le *Mercure de France*, jouissant de la réputation d'une revue impartiale, sérieuse et soigneusement documentée ait permis à l'un de ses collaborateurs de se livrer à des insinuations aussi calomnieuses à l'adresse d'un journal belge. Le procédé est peu confraternel de la part d'un des organes les mieux qualifiés de la presse française !

M. Fuss-Amoré se livre, dans votre revue, depuis longtemps, à une véritable campagne politique en faveur d'un mouvement soi-disant « nationaliste » belge qui dissimule mal des intérêts de parti. On peut être un excellent Belge sincèrement dévoué à l'Etat et souhaiter cependant que les conflits ethniques et linguistiques auxquels le système centraliste et unitariste du gouvernement belge donnent lieu, soient définitivement écartés grâce à la solution fédéraliste que l'*Opinion Wallonne* préconise depuis sa fondation. Cette solution est celle qui a fini par prévaloir dans le Mouvement Wallon. Elle a été consacrée par les décisions du Congrès de Liége de 1912 et l'*Opinion Wallonne* ne fait que poursuivre dans cet esprit ses campagnes en faveur de la Wallonie. Le Mouvement Wallon a pris exemple sur le système fédéral qui fonctionne dans un grand nombre d'Etats constitués par différentes nationalités.

La main de l'Allemagne n'a rien à voir dans cette orientation de l'esprit wallon. L'*Opinion Wallonne* a cru devoir opposer l'activité défensive du Mouvement Wallon à la politique indécente des flamingants, aux tendances suspectes des pangermanistes. L'*Opinion Wallonne* prétend que cette politique et ces tendances mettent les intérêts moraux et matériels de la Wallonie française en péril. Elle défend ces intérêts. Voilà tout. Que l'Allemagne ait divisé les Flamands et les Wallons pour des raisons allemandes que l'on connaît, cela n'altère point les vertus du fédéralisme que nous voulons voir instituer par notre Gouvernement et *seulement par notre Gouvernement*. Le fait que l'Allemagne flamandise l'Université de Gand compromet-il la justesse de la revendication de nos frères flamands, qui demandent, pour un peuple de quatre millions d'âmes, un enseignement supérieur flamand ? Le Gouvernement belge a promis cette Université exclusivement flamande aux Flamands. Il balayera donc l'Université boche et il la remplacera par une Université belge. Voilà.

Aussi bien, n'est-ce point du tout d'une séparation administrative à l'allemande que nous voulons. Flamands et Wallons, c'est pour une autonomie raisonnée

dans la libre Belgique que nous luttons. C'est une indépendance comparable à celle des peuples romands, tessinois et alémaniques dans la libre Suisse que nous exigeons.

Nos adversaires profitent de ces heures tragiques pour jeter le discrédit sur une politique aussi loyale que la nôtre; sur une politique qui est, en tous cas, la seule favorable à la défense des intérêts français à l'occident, car la Wallonie, avant-garde de la civilisation méditerranéenne, bastion de la Gaule, rempart de la France, car la Wallonie ne peut pas laisser abâtardir son âme française, dans l'intérêt même de la France. Quatre fois immolée pour protéger la France, Liége a mérité que la France, à son tour, accueille avec affection des revendications qui débordent les limites de l'Etat belge et revêtent, depuis le 4 août 1914, une importance internationale.

Tout est donc clair, net, sincère dans les tendances de l'*Opinion Wallonne*. La ligne de notre journal, ses moyens, son action, peuvent être examinés au grand jour. *L'Opinion Wallonne* est une maison de verre.

Les insinuations de M. Fuss-Amoré sont cependant de nature, en ce moment surtout, à inquiéter le public. C'est pour cela que je somme M. Fuss-Amoré d'avoir à s'expliquer sans tarder sur ses propos. Pourquoi n'a-t-il pas « insisté davantage » ? Que sait-il ? Que nous veut-il ? Que vient donc faire en cette affaire notre collaborateur Louis Piérard, membre de l'Assemblée Wallonne ?

Si, dans le prochain numéro du *Mercure*, M. Fuss-Amoré n'a point rétracté ses accusations, je me verrai forcé de poursuivre ailleurs la réparation d'un propos dont la gravité diffamatoire n'échappera à aucun de vos lecteurs.

Je vous prie, à titre de droit de réponse, d'insérer cette lettre dans le prochain numéro du *Mercure de France* à la place et dans les mêmes caractères que l'article de M. Fuss-Amoré. Acceptez, Monsieur le Directeur et cher Confrère, mes sentiments de haute considération.

RAYMOND COLLETE,
Directeur de l'*Opinion Wallonne*.

Enfin M. Louis Piérard nous prie d'insérer la lettre que voici :

Paris, le 20 décembre 1917.

Cher Monsieur Vallette,

Je lis dans le *Mercure de France* du 1er décembre la chronique de mon compatriote M. Fuss-Amoré.

Il y dit sur les tentatives de diversion linguistique faites par les Allemands en Belgique des choses qui me paraissent fort justes.

Dieu merci ! à l'honneur de mon peuple wallon, je suis heureux de pouvoir affirmer qu'il n'a point fourni jusqu'ici de pendant au mouvement « aktiviste » flamingant où l'on a vu une poignée de traîtres se mettre au service de l'Allemagne félone. Mais que les Allemands aient voulu tirer parti de certaines campagnes menées du côté wallon, à Paris ou en Belgique occupée, cela, c'est incontestable. Il suffit pour en être convaincu d'avoir lu leur presse régulièrement comme j'y fus condamné.

J'ai raconté à M. Fuss-Amoré, tout comme à un rédacteur de l'*Opinion wallonne* de Paris, une histoire qui n'entache rien l'honorabilité de ce journal et de son directeur, M. Colleye, ni ne permet de suspecter leur indépendance, mais qui n'en laisse pas moins d'être fort édifiante. C'est cette histoire qui a permis à M. Fuss-Amoré de mêler mon nom à ce débat en des termes peut-être un peu sibyllins. Permettez-moi de préciser une allusion trop discrète.

En septembre dernier, me trouvant à La Haye, j'appris qu'un des chefs de l'espionnage allemand dans cette ville, d'ailleurs à moitié « brûlé » depuis l'affaire du *Toekomst*, essayait d'entrer en relations avec le groupe de l'*Opinion wallonne* de Paris, espérant y trouver comme chez les flamingants des gens qui, brûlant leurs vaisseaux, réclameraient la disparition de la nation belge. Nous sommes convaincus que le Boche eût fait buisson creux de ce côté. L'histoire, encore une fois, n'incrimine en rien l'honorabilité de M. Colleye, directeur de l'*Opinion Wallonne*, mais elle pourrait utilement l'engager à une certaine circonspection. Il y a en effet des campagnes et des polémiques qui ne sont point de saison. *La question en ce moment n'est pas de savoir si Anvers sera aux Flamands et Liége aux Wallons mais si les deux villes ne vont pas bel et bien rester aux mains de l'Allemagne.*

Toute autre préoccupation en ce moment est inopportune. Je ne suis pas le seul Wallon à penser de la sorte.

Agréez, je vous prie, cher Monsieur Vallette, avec mes remerciements anticipés pour la publication de cette lettre, mes salutations les plus distinguées.

LOUIS PIERARD.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — D'après un journal parisien il y aurait prochainement chassé-croisé dans le cabinet belge : M. de Broqueville passerait le portefeuille des Affaires étrangères à M. Paul Hymans, lequel lui passerait les affaires économiques. M. Fernand Neuray, dans le quotidien belge *le XX^e^ siècle*, loue ainsi M. de Broqueville :

Mesurée au cordeau de l'intérêt national, l'œuvre de M. de Broqueville aux Affaires étrangères, comme son œuvre au département de la guerre, peut affronter hardiment, dans l'ensemble, la critique la plus minutieuse. Pour tous les Belges, pour nos Alliés et pour nos ennemis même, il sera toujours l'homme de la loi de 1913, de la loi qui, votée moins de deux ans avant l'invasion, a permis à notre petite armée de combattre, de sauver l'honneur du pays et la liberté de l'Europe. Il avait seize voix de majorité à la Chambre. Cette question militaire, que de grand ministres, appuyés par des majorités parlementaires bien plus considérables, n'avaient su qu'ajourner ou esquisser, il la résolut, lui, radicalement et définitivement. L'instrument de la défense nationale fut forgé par sa main. Ce n'est pas de sa faute s'il manqua trois ans au pays pour lui donner toute sa force. Que de critiques, que de murmures, que de grondements à son adresse, en ce temps-là, dans certains marécages ! Entreprendre une pareille tâche, lui qui est d'hier au pouvoir, qui n'est pas orateur et ne se pique pas de l'être, quelle fatuité ! Pour qui prend-il la Chambre ? A-t-il seulement consulté son parti ?... Il ne désarma, en triomphant, ni la jalousie, ni la malignité. Il n'en est pas moins le seul homme d'Etat dont les Belges captifs associent aujourd'hui le nom aux noms des souverains glorifiés pour avoir prévu, annoncé l'invasion, et réclamé de la nation des préparatifs et des sacrifices en conséquence. Il est un des rares à nos yeux qui puissent, en conciliant tant d'intérêts et de passions contraires, unifier la Patrie.

...De même son passage aux Affaires étrangères. Il ne lui aurait manqué que le temps, s'il s'en allait, pour y donner sa mesure. Il a des idées, une politique, le sens des intérêts du pays — qui ne sont pas encore évidents, hélas ! à tous les yeux, — de l'habileté, une finesse peu commune, et la souplesse qu'il faut pour épouser la complexité et la sinuosité des événements redoutables dont le développement nous fera passer, jusqu'à la paix, par d'angoissantes alternatives de crainte et d'espérance. C'est de ce qu'on lui reproche, dans certains milieux, avec le plus d'obstination, que nous le louerions, pour notre part, le plus volontiers. Il n'est, au sens littéraire de ces mots, ni orateur, ni écrivain ? Hélas ! Tribune et écritoire ont été des fléaux, des boîtes de Pandore pour les peuples de l'Entente, grisés de littérature, enivrés d'éloquence, et trop enclins à prendre des pinsons pour des aigles, des ténors pour des chefs. On l'a vu flotter entre des principes contraires ? Nous nous méfions des hommes qui font profession de demander aux seuls principes, comme faisaient les Grecs, aux oracles, la solution des questions concrètes. Nécessaire pour la formation et pour l'*information* — au sens philosophique du mot — de tout individu, les principes mènent tout droit au fossé l'homme d'action qui ne s'en rapporta qu'à eux pour trouver sa route entre les ornières de la vie. Sans doute, il faut penser, il faut savoir avant d'agir. Trop d'empiriques, même accidentellement heureux, nous instruisent tous les jours du danger des expédients et de l'action au petit bonheur. Mais l'intuition qui vous fait reconnaître, parmi les déguisements de la parole ou de l'écriture, la vérité que l'adversaire s'ingénie à cacher, comme la voix qui désignait à Jeanne d'Arc le roi de France confondu dans la foule des seigneurs, sont-ce les livres qui la donnent ? On l'a ou on ne l'a pas. On naît avec elle ou sans elle. Chez les hommes à qui le Ciel a fait ce présent incomparable, l'expérience et la vie l'augmentent et l'enrichissent. Elle se reconnaît au succès. Malheur aux nations dont les chefs n'ont appris que dans les livres à agir et à conduire ! Que de géants de librairie se sont montrés, depuis trois ans, petits garçons !

LA PRESSE ENNEMIE. — L'organe des républicains allemands, la *Freie Zeitung*, ne désespère pas de voir l'Allemagne devenir une nation démocratique semblable à celles de l'Europe occidentale, mais, pour ce, elle paraît compter surtout sur l'appui, et, qui sait? sur la victoire de ces dernières. M. E. Messerschmidt, de Leipzig, se fait l'interprète de ces sentiments.

La déclaration de Wilson qu'il est impossible d'entrer en conversation avec les gouvernants de l'Allemagne a soulevé chez nous l'indignation la plus grande. En fait, Wilson a amené nombre de gens à réfléchir. Un chef d'escadron prussien — dont la mère est une bourgeoise et qui, par suite, possède un horizon un peu plus large que la plupart des rats et conseillers d'arrondissements (*Landratten und Landrœte*) — exprima alors, dans le trajet de Berlin à Dresde, cette opinion : « Certes, ce Yankee est impertinent, mais toutefois son regard ne manque pas d'acuité, car, à vrai dire, toute l'histoire périlleuse trouverait vite son terme s'il était permis, dans l'empire, à chacun de parler suivant la forme de son bec. » Je fis l'imbécile et posai cette interrogation à mon compagnon de voyage : « Comment l'entend monsieur le Chef d'escadron ? » A quoi : « Eh bien, mon cher monsieur, si l'on donnait la parole au peuple... mais il vaut mieux ne point poursuivre. Le type désagréable qui est là dans le coin ne dort pas. Il fait semblant et ne cesse de dresser l'oreille. Vous me comprenez, n'est-ce pas? Est-ce que vous fumez? » Puis nous parlâmes de quelque chose d'autre, je crois d'une pièce de théâtre quelconque représentée à Berlin. L'entretien était caractéristique pour la façon qu'il faut apporter dans toute conversation tenue au dehors de ses quatre murs. Partout la même peur de l'être désagréable qui pourrait entendre. Certes, la majorité des Allemands désire la victoire finale de l'Allemagne, mais des personnes clairvoyantes se demandent, inquiètes : « Est-ce que la situation ne deviendra pas plus oppressive à mesure que s'accroîtront nos succès militaires? » Il en sera ainsi certainement pour le Bourgeois. Le triomphe du militarisme nous conduira à de nouveaux armements. L'appétit des chefs glorieux grandit en mangeant. C'est presque un secret de polichinelle que beaucoup de nos dirigeants déclarent la paix ne devoir être que de courte durée, car l'on n'a pas atteint ce que l'on voulait; il faut qu'aussitôt que possible de nouvelles brèches soient pratiquées ; le prestige des armes allemandes doit être rétabli aux yeux du monde entier. C'est pourquoi l'on commence partout à dresser fortement la jeunesse — physiquement et moralement. Plus que jamais le mot d'ordre est « organisation ». Car il faut qu'avant longtemps nous nous dressions armés à nouveau. Entre la conclusion de paix et le spectacle de demain, il faudra absolument que nous éteignions la dette gigantesque du passé et, en même temps, amassions le coût titanique des campagnes futures. Le destin du peuple allemand est et demeure d'être un peuple en armes. L'appauvrissement intellectuel, moral et économique de notre nation, lequel marche à pas de géant, laisse les castes militaires dirigeantes, celles d'hier comme celles d'aujourd'hui, froides jusque dans le cœur, si tant est que ces maîtres en aient un. Ils trouvent entre temps leur distraction à des comédies de Chancellerie et à des farces parlementaires. Ils n'ignorent aucunement que le courant dit « libéral » finira par se per-

dre dans le sable. Viennent quelques fanatiques de la liberté à se montrer trop audacieux, il y a là, à disposition, quelque « organisation » militaire, civile ou ecclésiastique pour les abattre. L'Instruction publique, les Finances, les moyens de transport, l'art et la science, voire la religion — tout cela favorise chez nous cette idée sublime que des millions d'hommes sont corvéables au profit de quelques centaines de nobliaux et de grands industriels. Bien plus : il est même doux et honorable de mourir pour ces inassouvis. L'Allemand a le talent extraordinaire de retourner ses talents contre soi-même. Ce qu'il peut et sait, il le met avec prédilection au service de ceux qui, par des artifices toujours nouveaux et une hypocrisie toujours plus brutale, s'entendent à lui ravir le reste de sa liberté. Et qu'une fois s'élève en son âme le doute qu'un pareil sort soit compatible avec la dignité humaine, alors il se demande, craintif et prudent, ce qu'on pense de la chose « en haut lieu ». La réponse est rapide : « C'est toi le peuple le plus intelligent, le plus brave et le plus fidèle, — remercies-en le Seigneur Sabaoth et ceux qui, par la grâce de Dieu, savent être tes guides paternels. » Et, aussitôt que le dit oracle s'est fait entendre, la fumée d'un nouvel enthousiasme s'élève par les campagnes allemandes, des centaines d'adresses sont envoyées qui déclarent leur attachement, quelques douzaines de monuments sont dressés et les bibliothèques s'enrichissent d'auteurs patriotiques.

Et pourtant il suffirait d'étudier avec attention l'histoire de sa propre patrie pour reconnaître pourquoi, nous Allemands, nous vîmes toujours nos sacrifices héroïques récompensés par quelque nouvel esclavage. Même cette guerre, si nous ne nous réveillons, ne nous apportera pas de liberté, mais plutôt un joug encore plus dur. On façonnera les innombrables « organisations » d'une façon plus raffinée encore, l'on tiendra les rênes plus énergiquement et la cravache de dressage cinglera plus impitoyable. Cela peut paraître bien dur, mais celui qui vivra dans dix ans éprouvera ces choses, à moins que le Ciel n'y jette un regard. Car certes il existe un proverbe qui dit : « Aide-toi et le Ciel t'aidera. »

Les ennemis extérieurs de l'Allemagne ne sont pas ses pires ennemis. Cela peut sembler paradoxal. Mais quiconque a observé les manigances des pangermanistes avant et pendant la guerre n'ignore pas à qui le peuple allemand est redevable de l'encerclement de sa patrie. Peu à peu, ici et là, on sent ce qu'il faut penser de l'avenir de l'Allemagne. Et celui à qui apparaît indigne la comédie qui se joue actuellement dans l'empire, celui-là dirige son regard d'espoir aussi vers l'étranger, se demandant si ce n'est pas de là que viendra le sauveur. Il existe suffisamment d'Allemands qui souhaitent, tout au moins pour leurs enfants et leurs petits-enfants, la délivrance de l'esclavage — si honorable que ce dernier apparaisse encore aux yeux de la partie de la nation qui est dressée pour la domestication.

. . . . . .

On aimerait désirer que nos maîtres avides de gloire puissent se suffire enfin des succès nord-orientaux, de la Mer Baltique. Commandant d'Anvers à Pétrograd et des frontières du Jutland aux rives de la Corne d'Or, le Hohenzollern ne pourrait-il retirer sa main du Jardin de l'Europe ? L'avenir de l'Allemagne ne consiste pourtant pas dans le sentiment d'horreur avec lequel tout le monde civilisé est obligé de se détourner de nous ! Nous

voulons, après la conclusion de la paix, avoir de nouveau la possibilité de nous mouvoir joyeux et libres à l'étranger sans être boycottés partout et sans qu'à notre vue une malédiction ne vienne sur les lèvres des peuples étrangers. C'est avec rage que nous, Allemands non Prussiens, supportons qu'on établisse à peine, au delà de nos frontières, une différence entre nous et le hautain peuple féodal qui nous tyrannise. Plus le tableau de notre avenir se découvre à moi, plus en moi s'affermit cette conviction, que le Président Wilson nous a indiqué le chemin où nous pourrons marcher, en Allemands de nouveau libres et estimés de tous les peuples. Quant aux aveugles qui, une fois pour toutes, sont dans l'intention de supporter le joug plus longtemps, il n'y a rien à faire pour eux. Ils n'ont qu'à continuer de combattre et de souffrir pour la gloire guerrière de la Maison des Hohenzollern, jusqu'à ce qu'après d'autres guerres le Deutchtum trouve sa fin — comme *odium generis humani*.

Je goûte assez la réponse avec laquelle, nous dit M. Messerschmidt, les gouvernants allemands endorment les velléités de révolte et de voir clair de la nation allemande : « C'est toi le peuple les plus intelligent... etc. » Les peuples, allemand ou autres, sont femmes, et la flatterie est, de toutes les caresses, celle qui les prend le plus.

LA PRESSE NEUTRE. — Voici les commentaires que suscite, dans le *Journal de Genève*, à M. Wm. M. la fameuse lettre de lord Lansdowne :

Le but de la lettre de lord Lansdowne n'est point, comme on l'a dit injustement et méchamment, de préconiser une paix à tout prix, une paix de renonciation. Lord Lansdowne n'est pas un défaitiste. Comment pourrait-il l'être? Le 5 août 1914, un chef unioniste disait : « C'est une bénédiction que nous n'ayons pas été au pouvoir. Car nous aurions déclaré la guerre quarante-huit heures plus tôt et nous aurions eu la moitié de l'Angleterre contre nous. » L'idée que lord Lansdowne serait un mauvais Anglais ne doit pas être envisagée, si l'on veut comprendre son acte.

Lord Lansdowne a simplement demandé aux Alliés, à la veille de la conférence de Paris, c'est-à-dire en temps opportun, de préciser leurs buts de guerre. Il demande à la diplomatie des pays qui luttent pour la justice de travailler plutôt à rendre la paix possible qu'à rendre la guerre éternelle. C'est là tout son crime et les clameurs qui l'ont accueilli de part et d'autre de la Manche ont de quoi surprendre.

Il faut dire, toutefois, pour être exact, que ces clameurs n'ont pas été aussi unanimes que les services d'agences ont voulu le faire croire. Lord Northcliffe n'est pas toute l'Angleterre, s'il en est le porte-voix. L'indignation de certains grands organes franco-anglais nous a semblé d'autant moins indiquée que ces mêmes feuilles ont chaleureusement approuvé le message de M. Wilson.

Nous voyons bien les raisons diplomatiques conseillant de ménager le président des Etats-Unis et d'être sévère à l'égard de l'ancien ministre britannique Mais cette différence de traitement n'est pas fondée dans la pensée des deux hommes. L'un et l'autre cherchent à mettre le plus de clarté

possible dans les buts de guerre des Alliés ; l'un et l'autre veulent traiter le peuple allemand avec équité : ni l'un ni l'autre ne songent à lui interdire à tout jamais la vie économique. Ce sont deux systèmes analogues.

Il est clair, lorsqu'on demande aux Alliés de préciser leurs projets, qu'on leur demande par là même de faire preuve de modération. L'exposé public de visées impérialistes serait pire que le silence. Mais les Alliés ont inscrit la justice sur leurs drapeaux et le monde ne craint pas de les leur voir dérouler.

Il y a, chez les Alliés, des gens qui raisonnent autrement. Ils craignent que le spectacle de leur modération n'encourage les Allemands à poursuivre la lutte ; ils cherchent leur meilleure arme morale dans la terreur et agitent devant les Allemands le spectre de la ruine économique.

Ce système peut se soutenir, bien que nous le croyions objectivement mal fondé. Mais ce qui est impossible, c'est la conciliation de deux systèmes contradictoires.

Les Allemands ont, dès l'origine, mis tout leur espoir dans leur propre force et la crainte qu'elle inspire. Ils ont méprisé l'opinion du monde et, dans la troisième année de la guerre, ils ont bravé gratuitement et délibérément toutes les Amériques. Les Alliés, au contraire, n'ont cessé de faire appel à la sympathie mondiale. Ils ont vu dans l'approbation des neutres une force pour leurs armes. Ils ont recueilli les fruits de leur modération et des neutres très nombreux se sont joints à eux, moralement ou militairement. Mais ils ne peuvent prétendre à la fois aux avantages de la douceur et à ceux de la brutalité.

PAUL MORISSE.

LA VIE ANECDOTIQUE

Noëls — Les Noëls ne sont-ils point parmi les plus curieux monuments de notre poésie religieuse et populaire? Ce sont, en tout cas, les ouvrages qui reflètent peut-être le mieux l'âme et les mœurs de la province dont ils viennent :

Les noëls bressans ne sont certes pas des noëls de temps de [illegible].

Les énumérations rabelaisiennes de victuailles y contrastent avec les restrictions de l'époque dépouillée où nous vivons.

Dès que la ville de Bourg — En apprit la nouvelle, — On fit battre le tambour — Pour mettre tout par écuelles. — Les bécasses, les levrauts — les cailles, les chapons gras — Furent pris chez *Carnillon* — Pour faire la bourdifaille — Furent pris chez *Carnillon* — Pour faire le réveillon.

Gog porta trois dindonneaux — Et farcit une belle oie, — Et d'une longe de veau — Il fit un bon ragoût ; — Sa femme fit du boudin — Et prit chez monsieur *de Choin* — Une grande bassine d'argent, — Pour y, pour y, pour y mettre — Une grande bassine d'argent — Pour y mettre son présent.

On alla vite appeler — L'hôte de la *Bonne Ecole* — Qui porta des godiveaux — Et prit une belle Endouille ; — Il mêla des fricandeaux — Avec des oreilles de veaux — Et porta trois barillets — De mou, de mou, de moutarde, — Et porta trois barillets — De moutarde de Dijon.

Quand l'hôte de Saint-François — Entendit qu'on faisait bruire — Les

poêles et les léchefrites — Dans le quartier de Tesnière, — Il fit faire à son valet — Une *potringue* de poulet — Qu'on s'en léchait taut droit — Les ba, les ba, les babines — Qu'on s'en léchait tout droit — Les babines et les cinq doigts.

Dès que l'hôte de l'*Ecu* — Vit qu'on partait au clair de lune, — Il mit pour quatre écus — De sucre dans de la farine — Pour lui faire des gâteaux — Qui semblèrent des châteaux ; — Ils sont meilleurs que le pain — Pour les, pour les, pour les dames, — ils sont meilleurs que le pain — Pour les dames et les enfants.

Neren mit dessus une planche — Du boudin blanc comme neige — Et douze langues de bœuf — Qui étaient noires comme pain ; — Et puis de son bon vin vieux — Que j'ai souvent bu, — Et boirai, s'il plaît à Dieu. — Jusqu'à, jusqu'à, jusqu'à Pâques, — Et boirai, s'il plaît à Dieu, — Plus qu'il ne veut m'en donner.

A nous deux, père Alexis, — Il nous faut faire une offrande — Et nous joindre cinq ou six — Pour toucher une sarabande ; — Avec notre gros bourdon — Nous chanterons tout de bon ; — Noël, Noël est venu — Nous ferons la bourdifaille ; — Noël, Noël est venu, — Nous ferons du brouet moulu.

Après ce noël de réveillon, en voici un autre plus gracieux qui a été entendu encore il y a quelques années aux environs de Saint-Quentin :

Chantons, je vous prie, — Noël hautement — D'une voix jolie — En solennisant — De Marie pucelle — La Conception — Sans originelle — Maculation.

Cette jeune fille — Native elle était — De la noble ville — Dite Nazareth, — De vertu remplie — De corps gracieux — C'est la plus jolie — Qui soit sous les cieux.

Elle allait au Temple — Pour Dieu supplier ; — Le conseil s'assemble — Pour la marier : — La fille tant belle — N'y veut consentir, — Car Vierge et pucelle — Veut vivre et mourir.

L'Ange leur commande — Qu'on fasse assembler — Gens en une bande, — Tous à marier ; — Et duquel la verge — Tantôt fleurira — A la noble Vierge — Vrai mari fera.

Tantôt abondance — De gentils galants — La vierge plaisante — S'en vont souhaitant : — A la noble fille — Chacun s'attendait, — Mais le plus habile — Sa peine y perdait.

Joseph prit sa verge, — Pour s'y en venir : — Combien qu'à la Vierge — N'eût mis son désir ; — Car toute la vie — N'eut intention — Vouloir ni envie — De conjonction.

Quand furent au Temple — Trétous assemblés, — Etant tous ensemble — En troupe ordonnés, — La verge plaisante — De Joseph fleurit, — Et au même instant — Porta fleur et fruit.

En grande révérence — Joseph on retint, — Qui par sa main blanche — Cette vierge prit ; — Puis après le prêtre, — Recteur de la loi, — Leur a fait promettre — A tous deux la foi.

Baissant les oreilles — Ces gentils galants — Tant que c'est merveille,

— s'en vont murmurants, — Disant c'est dommage — Que ce père gris — Ait en mariage — Cette vierge pris.

La nuit ensuivante, — Autour de minuit, — La Vierge plaisante, — En son livre lit, — Que le Roi céleste — Prendrait nation — D'une pucelette — Sans corruption.

Tandis que Marie — Ainsi contemplait — Et du tout ravie — Envers Dieu était, — Gabriel archange — Vint subitement — Entrant dans sa chambre — Tout visiblement, — D'une voix doucette — Gracieusement — Dit à la fillette — En la saluant : — Dieu vous gard, Marie, — Pleine de beauté, — Vous êtes l'Amie — Du Dieu de bonté.

Dieu fait un mystère — En vous merveilleux, — C'est que serez mère — Du roi glorieux ; — Votre pucelage — Et virginité — Par divin ouvrage — vous sera gardé.

A cette parole — La Vierge consent, — Le fils de Dieu vole, — En elle descend. — Bientôt fut enceinte — Du prince des Rois, — Sans mal ni complainte — Le porta neuf mois.

La noble besogne — Joseph pas n'entend. — A peu qu'il n'en grogne, — S'en va murmurant ; — Mais l'ange céleste lui dit, en dormant, — Qu'il ne s'en déhaite, — Par Dieu est l'enfant.

Joseph et Marie — Tous deux Vierges sont, — Qui par compagnie — En Bethléem vont. — Là est accouchée — En pauvre déduit — La Vierge sacrée — Autour de minuit.

Y fut consolée — Des anges des cieux, — Y fut visitée — Des Pasteurs joyeux, — Y fut révérée — De trois nobles Rois, — Et fut rejetée — Des riches bourgeois.

Or, prions Marie — Et Jésus, son fils, — Qu'après cette vie — Ayons Paradis — Et, notre voyage — Etant achevé, — Nous donne en partage — Le ciel azuré.

C'est à May-en-Multien que se chante encore sans doute ce Noël charmant dont voici un couplet :

Berger qu'on s'assemble — Au signal donné — Pour aller ensemble — Saluer tourelourirette — Saluer louladerirette — Le roi nouveau né.

et aussi celui où

Saint Liphard alla prendre — La Dame du Chemin — A dessein de s'y rendre — tenant tous en leurs mains — Hautbois, Luths et Guitares — Pour faire des fanfares, — Trompettes et tambours — Pour jouer tout le jour.

Voici un Noël que j'ai entendu chanter à Paris, mais qui doit être d'ailleurs que de l'Ile-de-France. En tout cas, il est bien champêtre et plein de saveur.

Laissez paître vos bêtes, — Pastoureaux par monts par vaux, — laissez paître vos bêtes — Et venez chanter Nau.

J'ai ouï chanter le Rossignol — Qui chantait un chant si nouveau — Si haut, si beau, — Si raisonneau, — Il m'y rompait la tête, — Tant il prêchait et caquetait, — Ai donc pris ma houlette — pour aller voir Nolet (*Refrain*).

Je m'enquis au Berger Nolet : — As-tu ouï le Rossignolet — Tant joliet —

qui gringottait — Là-haut sur une épine? — Ah oui! dit-il, je l'ai ouï, — j'en ai pris ma bucine — Et m'en suis réjoui (*Refrain*).

Nous dîmes tous une chanson,— Les autres sont venus au son.— Or,sus, dansons. — Prends Alizon! — je prendrai Guillemette, — Margot prendra le gros Guillot. — Qui prendra Péronnelle? — Ce sera Talebot (*Refrain*).

Ne dansons plus, nous tardons trop; — Allons tôt, courons le trot, — Viens-t'en bientôt. — Attends, Guillot, — J'ai rompu ma courette, — Il faut raccorder mon sabot. — Or, tiens cette aiguillette, — Elle te servira trop (*Refrain*).

Comment, Guillot,ne viens-tu pas? — Eh oui,j'y vais tout le doux pas,— Tu n'entends pas — Du tout mon cas; — j'ai aux talons les mules,— C'est pourquoi je ne puis trotter; — Prises m'ont les froidures, — En allant straqueter (*Refrain*).

Marche devant, pauvre mulard, — Et t'appuye sur ton billart; — Et toi, Coquard,— Vieux Loriquart, — Tu dois avoir grand honte — De rechigner ainsi les dents, — Et dois n'en tenir compte — Au moins devant les gens (*Refrain*).

Nous courûmes de telle roideur, — Pour voir Notre doux rédempteur — Et créateur — Et formateur; — Il avait, Dieu le sache, — De drapeaux assez grand besoin; — Il gisait dans la crèche — Sur un petit de foin (*Refrain*).

Or, nous avions un grand paquet — De vivres pour faire un banquet; — Mais le muguet — De Jean Huguet — Et une grande Levrière — Mirent le pot à découvert; — Puis ce fut la bergère — qui laissa l'huis ouvert (*Refrain*).

Pas ne laissâmes de gaudis; — je lui donnai une brebis; — Au petit fils— une mauvis — Lui donna Péronnelle, — Et Margot lui donna du lait — — Une toute pleine écuelle — Couverte d'un volet (*Refrain*).

Or,prions tous le roi des rois — Qu'il nous donne à tous bon Noël — Et bonne paix — De nos méfaits, — Ne veuille avoir mémoire — De nos péchés, nous pardonner, — A ceux du Purgatoire — Leurs péchés effacer (*Refrain*).

Voici un Noël délicat et délicieux dont je regrette de ne connaître que ce passage :

Je me suis levé par un matinet — Que l'aube prenait son blanc mantelet. — Chantons Nolet, Nolet, Nolet, — Chantons Nolet encore.

Et ce Noël farci :

— Célébrons la naissance — Nostri salvatoris — Qui fait la complaisance — Dei sui patris.— Ce sauveur tant aimable — In nocte media — Est né dans une étable — De Casta Maria.

J'ai trouvé encore ce Noël dans la région que dévaste la guerre, la Champagne de La Fontaine et de Paul Fort :

Les filles de Cernay — Ne furent endormies. — Avecque beurre et lait — Aux champs ell's se sont mies, — Et celles de Taissy — Ont passé la chaussée — Après avoir ouï — Le bruit — Et le charmant débat — La, la! — De cell's de Sillery.

Et pour finir voici un couplet d'un gracieux Noël d'enfant. La date doit en être récente.

Une petite abeille — Bourdonnant en frelon — S'approcha du poupon, — Lui disant à l'oreille : — J'apporte du bonbon ; — Il est doux à merveille ; — Goûtez-en, mon mignon.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

René Schewœbel : *La divine magie;* chez tous les libraires. 3 50

Histoire

Edouard Driault ; *Tilsitt ;* Alcan. 10 »
A. Perroud : *La Proscription des Girondins ;* Alcan. 3 85
Emile Vandervelde : *Trois aspects de la Révolution russe;* Berger-Levrault. 2 50
Veritas : *Le Monténégro ;* Figuière. 2 50
Commandant Weil : *La morale politique du grand Fréderic d'après sa correspondance ;* Plon. 12 50

Littérature

Albert Bessières : *De l'Art à la Foi : Jean Thorel;* Beauchesne. 1 50
André Germain : *Renée Vivien ;* Crès. 4 »
Jean-Bernard : *La Vie de Paris 1915 ;* Lemerre. 3 50
Jean-Bernard : *La Vie de Paris, 1916;* Lemerre. 3 50
Charles Maurras : *L'Avenir de l'intelligence ;* Nouv. Libr. Nat. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Enée Bouloc : *Tu ne tueras pas...,* Plon. 3 50
L. Dumont-Wilden : *Les Jours inquiets ;* Bloud. 3 50
Georges d'Esparbès : *De l'An 14;* Flammarion. 3 50
André Fribourg : *Croire, Histoire d'un soldat ;* Payot. 4 »
P. G. La Chesnais : *Le Manifeste à tous les peuples ;* Action nationale. » »
Friedrich Naumann : *L'Europe centrale ;* Payot. 9 »

Philosophie

L. Dugas : *La Mémoire et l'oubli ;* Flammarion. 4 »

Poésie

Claude Duboscq : *En majeur et en mineur ;* Figuière. 3 50
Albert Flory : *La Chanson du poilu ;* Jouve. 1 »
Albert Heumann ; *De la souffrance et de la haine ;* Jouve. 1 25

Publications d'art

Louis Bréhier : *L'Art chrétien.* Avec 241 grav ; Laurens. » »
Henri Brémond : *Sainte Catherine.* Avec 41 illust ; Laurens. » »
Henri Guerlin : *L'Art enseigné par les maîtres : Le Dessin ;* Laurens. 4 »
Louis Hautecœur : *Madame Vigée-Lebrun.* Avec 24 pl. h. t. ; Laurens. 2 50
Lucien Magne : *Décor du métal : Le cuivre et le bronze.* Avec 135 gravures ; Laurens. 6 »
Auguste Marguillier : *Saint Nicolas.* Avec 42 illust. ; Laurens. » »
Henry Martin : *Saint Martin.* Avec 42 illust ; Laurens. » »
A. D. Sertillanges : *Sainte Geneviève.* Avec 45 illust. ; Laurens. 2 »

Questions maritimes

J. Charles-Roux : *Le péril de notre marine marchande ;* Renaissance du livre. 2 »

Roman

Jean Ajalbert : *La Tournée*; Fasquelle. 3 50
Art Roé : *Monsieur Pierre*; Plon. 3 50
André Blancan : *Jacques Danglemont* Martory. 4 »
Eugène Jolicleroc : *Little Dolly*; Renaissance du livre. 4 »
Jean des Vignes-Rouges : *André Rieu*; Flammarion. 3 50

Sociologie

Baruch Hagani : *Le Sionisme politique et son fondateur : Théodore Herzl*; Payot. 4 »
Georges Renard : *Les répercussions économique de la guerre actuelle sur la France*; Alcan. 10 »

Varia

Th. Botrel : *Jean-Gouin*. Illust. de Granchi-Taylor; Laurens. 2 50
Burger : *Histoire et aventures du baron de Munchhausen*. Illust. de Robida; Laurens. 6 »
Dr Henry Labonne : *Chezal-Benoit*; Gaignault, Issoudun. » »
Voltaire : *Jeannot et Colin*, d'après Voltaire. Illust. de René Prinet; Laurens. » »

Voyages

E. Gomez Carrillo : *Le Sourire du Sphinx*. Trad. de l'espagnol par J. Chaumié. Préface de H. Lavedan; Fasquelle. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — A propos du jubilé de Dante. — La Déviation des torpilles. — Baudelaire réminiscent. — Poilus. — Dostoievski et la foi chrétienne. — Le Droit pénal allemand dans l'avenir. — Le 22e anniversaire verlainien. — Renoir et la Guerre. — Les Œuvres posthumes de Strindberg. — Où va l'âme? — Les Livres et la Guerre. — Une omission. — Coquilles, Annonces et Diurnaliana.

Prix littéraires. — L'académie Goncourt vient de décerner son prix annuel à M. Henri Malherbe pour son ouvrage *la Flamme au poing*.

Le prix de *la Vie Heureuse* a été décerné à un ouvrage anonyme : *L'Odyssée d'un transport torpillé*.

§

A propos du jubilé de Dante.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de faire les plus expresses réserves sur certaines remarques présentées par le Commandant Z., *Mercure* du 16 novembre 1917, à propos de l'orthodoxie de Dante.

Certes, je ne veux pas critiquer l'érudition de votre correspondant, ni la patience qu'il a montrée à traduire en alexandrins les rudes hendécasyllabes de l'Alighieri. Il y a même des détails savoureux. Le distique :

Celle qui se souillait d'un amour adultère
Et livrait sa pudeur aux princes de la terre,

pour traduire le :

Quando colei, che siede sopra l'acque,
Puttaneggiar coi regi a lui fu vista;

vaut seul un long poème.

Mais laissons de côté l'esthétique pour les idées.

Que le commandant Z. se rassure : ni ce passage ni aucun autre de la

Divina commedia n'a jamais été condamné par la congrégation de l'Index, qualifiée à bon droit de fameuse. Jamais cette congrégation n'a condamné de fragments d'ouvrage, mais les ouvrages entiers, en s'abstenant de désigner les passages incriminés. Or je ne sache pas qu'elle ait jamais songé à condamner en bloc tout le poème dantesque.

Non, reconnaissons-le : Dante est rigoureusement catholique. Il le reste parce qu'il a voulu l'être, parce qu'à dessein il a fait œuvre de théologien orthodoxe, qu'il est l'héritier de l'école spiritualiste de Bologne et le disciple de saint Thomas. Si quelques critiques trop méticuleux ont fait des réserves sur la doctrine dantesque, elles portent sur des points tout à fait spéciaux, et peu nombreux, qu'il serait long d'exposer ici. En tout cas, mettre en doute cette orthodoxie à propos d'un passage où le poète flagelle la simonie avec tant de vigueur peut sembler paradoxal. A-t-on jamais songé à taxer d'athéisme les vieux maîtres, tel le Beato Angelico, parce que dans leurs enfers ils ont représenté des moines, des prélats et des papes?

Dante a crié plus que vivement leurs vérités à des pontifes? La belle affaire! A-t-il été plus loin qu'un certain Jacopone, franciscain originaire de Todi, ou que la dominicaine Caterina Beninçara? Non certes! Et cependant Iacopone da Todi et Catherine de Sienne ont été l'un et l'autre canonisés.

C'est d'ailleurs ainsi que l'ont entendu les contemporains du Dante. Le magnifique culte que l'on continue de rendre à Dante en Italie a eu une origine ecclésiastique. C'est dans une église de Florence qu'en chaire Jean Boccace a fait le premier commentaire public de la Divine Comédie, continué aujourd'hui par les *lecturæ* que l'on fait dans toutes les grandes villes.

En dehors de ces arguments historiques, il est affligeant de constater une fois de plus notre manque d'objectivisme qui nous fait nous lancer les grands hommes à la tête pour des considérations philosophiques trop actuelles. L'autre jour, P. Souday, dans le *Temps*, s'évertuait à démontrer que Bossuet avait des idées *boches*. Aujourd'hui, on veut faire passer Dante pour un hérétique! Il serait plus sain de démontrer que tous les deux ont eu dans leur plénitude les idées de leur temps. C'est pour cela qu'ils sont grands. Les tirailler dans nos querelles de partis, ce n'est pas les amoindrir, mais se méprendre sur leur œuvre.

L'attaque à Bossuet a déjà été relevée en France. L'assertion un peu spéciale que vous avez publiée sur Dante surprendrait peu favorablement les littérateurs italiens, familiarisés avec son œuvre.

Je vous prie d'agréer...

PAUL GUITON.

§

La Déviation des torpilles.

Mon cher ami,

C'est au sujet de la « Déviation des Torpilles », écho du *Mercure de France*, 1er novembre, page 182.

Déjà cette annonce par la presse :

Edison et ses soixante-quinze ingénieurs, désireux de *neutraliser* la guerre sous-

marine et de rendre les sous-marins *inoffensifs*, cherchent à découvrir un moyen de produire l'électricité à bord des navires de façon à *faire dévier* les torpilles lancées par les sous-marins ou de les *faire exploser* avant qu'elles atteignent leur but *(sic)*.

déjà cette annonce, dis-je, me rappelait, l'été dernier, que, dès l'ouverture des hostilités, j'exposai des données sur ce passionnant sujet.

A sir Edward Carson, premier lord de l'Amirauté, j'écrivais, il y a près d'un an, ceci :

...Certes les convois escortés, les chalutiers patrouilleurs, les mines, les filets, les hydravions, tout cela est fort bien. Mais encore ne vaudrait-il pas mieux supprimer radicalement le mal que le conjurer partiellement ? Tuer la mort sournoise en *neutralisant*, en *inoffensivant*, en destituant, voir en ridiculisant la torpille allemande, voilà ce qui faudrait pouvoir... (*suivait un exposé*)... J'exprime le vœu que ces idées, au cas où elles ne seraient pas applicables, possédassent du moins une vertu indicative, et pussent servir, en qualité d'idées-mères ou d'idées-clefs, à en découvrir ou à engendrer d'autres, meilleures, plus directes et plus expressives.

Je me défends d'être le moindrement technicien et je veux m'en tenir à mon modeste office d'imaginateur, suggérant ici des systèmes soit pour *aspirer* par attraction, soit pour *faire exploser* la torpille en dehors de son but, etc...

Mais, sans doute, l'une d'entre mes instigations — déjà vieille, je le répète — vous apparaîtra-t-elle plus spécialement presciente, en sa ressemblance flagrante avec l'invention récente du puissant physicien américain.

La voici, en réduction schématique :

Armer le navire attaquable d'un foyer Z, sorte de récepteur extra-puissant (à créer), le lance-torpille du sous-marin agresseur étant considéré comme foyer A, sorte de transmetteur lui aussi. Ces rapports établis mathématiquement, *faire*, par les ondes énergiquement impressionnantes et toujours vigilantes du tyrannique foyer Z, *dévier*, à une distance calculée, et selon un angle proportionné à la protection du navire, la torpille lancée. — De plus, pour amplification, envisager l'incroyable et presque extravagante possibilité, en malléant la torpille ainsi désaxée de son trajet, de subjuguer celle-ci et de la traiter en quasi-satellite au point, après l'avoir *dédirigée*, de la *rediriger* automatiquement vers le degré initial de transmission, c'est-à-dire contre le sous-marin lui-même.

Où ça devient quasi troublant, c'est que cette suggestion, par moi soumise à l'Amirauté britannique comme à d'autres milieux alliés, qui la mirent d'ailleurs à l'étude, porte ce titre en quelque sorte divinatoire :

Boomerang des Barbares

Or, votre écho du *Mercure* dit :

... Le projectile perdu (celui écarté par le système d'Edison) fut décrit par les passagers (du navire américain attaqué) comme étant une torpille genre tire-bouchon ou *boumerang*. L'un des officiers a rapporté que c'était un nouveau modèle de torpille qui marchait dans le sens d'un tire-bouchon vers son but, de manière à ce qu'il soit difficile de s'en garer, et que si, par hasard, le vaisseau l'évitait d'un côté, elle pût *revirer et frapper sur le côté opposé*. Cette marche erratique décrite par ceux qui l'ont observée est la caractéristique, dit-on, des effets obtenus en pratique par l'invention de M. Edison, et le saut final en dehors de l'eau, ou le changement brusque de direction est un résultat que *produit le déviateur lorsque la torpille arrive à portée de son champ d'action*...

Cette « marche erratique » est-elle du fait merveilleux d'Edison? Si oui, réjouissons-nous ! Ou bien — à l'inverse et comme du tac au tac — serait-elle due à l'occulte prémunition si bien organisée des boches ? En ce se-

cond cas, ne pourrait-on se demander si ma petite autant que significative communication ne fût pas victime d'une fuite quelconque ?

Je n'accuse personne, m'empressé-je d'ajouter. De mon simple observatoire je constate, voilà tout ; et avec d'autant plus d'ingéniosité que, n'est-ce pas, tout le monde aujourd'hui a certainement trouvé l'idée de ce *boomerang des barbares* qui, voilà trois ans bientôt, faisait tant et tant rire mon entourage qu'il semblait se transformer lui-même en ce « tire-bouchon » dont parle votre écho. — SAINT-POL-ROUX.

§

Baudelaire réminiscent. — Se rapportant à la dernière ligne du second projet de préface (publié dans les *Œuvres Posthumes* éditées par le *Mercure de France*) que Baudelaire avait l'intention d'écrire pour la seconde édition des *Fleurs du Mal*, on connaît cette note du poète :

Note sur les plagiats. — Thomas Gray. Edgar Poe (2 passages). Longfellow (2 passages). Stace. Virgile (tout le passage d'*Andromaque*). Eschyle. Victor Hugo.

On sait, en effet, que deux quatrains, l'un de Gray, l'autre de Longfellow, inspirèrent le sonnet *le Guignon*. Notamment les vers :

Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres...

ne sont, en quelque sorte, que la traduction du texte anglais :

Our hearts... like muffled drums,
Are beating funeral marches to the grave.

Avec la seconde moitié de la pièce *A Helen*, Edgar Poe peut réclamer l'inspiration littérale de maints alexandrins du *Flambeau Vivant :*

Ils marchent devant moi, ces yeux pleins de lumières...
Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau ;
Ils sont mes serviteurs et je suis leur esclave ;
Tout mon être obéit à ce vivant flambeau...

Mais quel trappeur littéraire a retrouvé les traces des autres « imitations » signalées par Baudelaire lui-même : Stace, Virgile, Eschyle et Victor Hugo ?

Aussi bien y a-t-il beaucoup de hasard dans ces découvertes d'imitations (car le mot *plagiat* est, en l'occurrence, bien gros) qui ne sont, sans aucun doute, la plupart du temps, que de simples réminiscences... Ainsi en est-il, plus que certainement, d'une phrase récemment trouvée par nous dans une œuvre singulière et charmante qu'en général nous avons tous lue, au collège, entre quatorze et dix-huit ans, dans la précieuse petite Bibliothèque Nationale à vingt-cinq centimes, et qu'il nous arrive de relire avec quelque plaisir dans l'âge mur : nous voulons parler du *Diable amoureux*, de Jacques Cazotte, dont, par hasard, une mignonne édition de 1847 (Paulin, à Paris) nous tomba l'autre jour dans les mains.

Or, voici comment, à la page 88 de cette édition, le démon hermaphrodite Biondetto-Biondetta parle au seigneur Alvare de Maravillas :

Ingrat, place la main sur ce cœur qui t'adore... Laisse couler dans tes veines un peu de cette flamme délicieuse par qui les miennes sont embrasées ; adoucis, si tu peux, le son de cette voix, si propre à inspirer l'amour, et dont tu ne te sers que

trop pour effrayer mon âme timide : dis-moi, enfin, s'il t'est possible, mais aussi tendrement que je l'éprouve pour toi : *mon cher Beelzébuth, je t'adore...*

Relisez maintenant, dans *les Fleurs du Mal*, les deux tercets du sonnet *le Possédé :*

Allume ta prunelle à la flamme des lustres !
Allume le désir dans les regards des rustres !
Tout de toi m'est désir, morbide ou pétulant ;

Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore ;
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant
Qui ne crie : *O mon cher Belzébuth, je t'adore !*

S'il y avait eu, en ces derniers mots, imitation volontaire, il est plus que probable que Baudelaire eût ajouté le nom de Cazotte à ceux de Gray, de Poe ou de Longfellow. Aussi ne voulons-nous voir en cette similitude de texte qu'une simple réminiscence, évadée du subconscient du poète ; — mais il faut avouer, à tout le moins, qu'elle est, en somme, assez curieuse. — GEO. MAUR.

§

Poilus. — Il y a fagot et fagot, chacun le sait, mais on ignore en général qu'il y a poilu et poilu ; en un mot, le poil, s'il fait le poilu, ne fait le bon poilu que dans certaines conditions. Cette importante question n'avait pas échappé à Platon, Aristote et autres bons esprits de l'antiquité, non plus qu'à Hippocrate, le père de la médecine. Un médecin napolitain du xvᵉ siècle, J.-B. Porta, recueillit ces précieuses observations dans un ouvrage intitulé : *De la Physiognomonie humaine.*

Les courts extraits qui suivent montreront que, s'il faut être poilu, il y a la manière.

Au livre IV, chap. V, *Des Poils*, nous lisons :

Après le teint, parlons des poils, d'abord en général, ensuite en particulier.
Estime paresseux et lents, dit Polémon, ceux que tu verras le corps couvert de poils rudes et serrés. Adamantius qualifie de tels individus : bovins, ce qui implique paresse et lenteur.

Cela commence mal pour les poilus ! Mais heureusement ces opinions légères et aventurées vont être anéanties, voyez plutôt :

Hippocrate, au livre de l'air de l'eau et des terrains, dit : Là où le pays est nu et rude, froid l'hiver, brûlé par le soleil en été, tu trouveras des hommes poilus, tenaces, fiers, et d'un caractere plutôt farouche que bénin...

Est-ce assez vu ? Tout y est, les intempéries des tranchées, la dévastation du pays, l'influence de ce milieu sur la population, ce caractère fier et tenace de nos poilus, un peu farouche peut-être, mais on ne saurait leur en tenir rigueur.

Ce qu'il faut éviter par-dessus tout, c'est le poil dans la bouche, car, dit Aristote, « le lièvre seul a du poil dans la bouche et sous les pattes. Villosissimus animalium lepus », ajoute Pline. Voyez quelle prudence il faut apporter dans l'examen du poilu : le plus poilu des animaux est celui précisément qui l'est le moins. Que penser du service de santé ? ces signes non équivoques du mauvais soldat ne sont signalés dans aucune circulaire.

La barbe est un ornement, elle donne au mâle un aspect imposant, mais pas trop n'en faut :

Cicéron a reproché à Pison ses mauvaises mœurs, or il avait de la barbe jusqu'aux yeux.

Galien affirme courageux celui qui a une large poitrine hirsute, car il ressemble au lion. Il ajoute que ce signe indique aussi le bon conseil et la grandeur d'âme. Adamantius y voit au contraire un signe de duplicité, mais ceux d'un tempérament chaud et humide qui ont du poil sur tout le corps sont exceptés, car la pilosité est un signe de force et de virilité.

Aristote a dit d'Alexandre que la poitrine et le ventre velus annoncent une nature originale, sans peur et batailleuse. Le même auteur, dans une traduction arabe que le patriarche d'Antioche m'a montrée à Rome, écrit : Le menton pointu est un signe de force et de courage, rappelant le lion. Il faut de toute évidence corriger ce texte. Aristote a voulu parler non du menton, mais de la barbe, d'abord parce qu'il fait allusion au lion qui n'a pas le menton pointu, et ensuite parce que cette phrase se trouve dans un chapitre où il est traité des poils et non d'autres parties du corps.

Hector, brave et courageux guerrier, avait une belle barbe.

Par contre, Polémon estime efféminés les hommes sans barbe; il leur attribue de mauvaises mœurs, la ruse, la brutalité, et toute sorte de crimes. Platon rapporte que Melitus Pitteus, son accusateur, avait la barbe rare.

Quant à la femme à barbe, il faut la saluer à coups de pierres.

HENRI GROS.

§

Dostoievski et la foi chrétienne. — On vient de publier à Munich la correspondance de Dostoievski. Nous en extrayons ces deux passages qui éclairent le fond de l'âme du grand Russe. Voici ce qu'il écrivait, en mars 1854, peu après être sorti de la prison de Omsk :

Je crois qu'il n'est rien de plus beau, de plus profond, de plus sympathique, de plus raisonnable, de plus humain et de plus parfait que le Sauveur ; je me dis, avec un amour jaloux, que non seulement il n'a point son semblable, qui d'ailleurs ne saurait exister. Je veux dire plus encore : Si quelqu'un m'avait prouvé que le Christ est en dehors de la vérité, et si, en fait, la Vérité se trouvait en dehors du Christ, je préférerais demeurer avec lui qu'avec la Vérité.

Puis, dans une de ses dernières lettres :

Je resterai avec le peuple, car il n'y a rien à attendre que de lui, et non de la société cultivée, qui, d'ailleurs, n'est pas même cultivée... Parce que je prêche la foi en Dieu et dans le peuple, on voudrait me faire disparaître de la face de la terre... et l'on m'a, récemment encore, estampillé comme un réactionnaire et un fanatique.

§

Le droit pénal allemand dans l'avenir. — Le nouveau code pénal allemand devait paraître en 1915, vers Pâques. La guerre vint en empêcher la réalisation. Mais voici, d'après la grande revue berlinoise *Deutsche Politik*, dans quel sens les réformes seront faites.

Toutes sont, d'abord, d'ordre psychologique. Elles s'adapteront notamment aux quatre catégories suivantes : les jeunes gens, les anormaux, les alcooliques, les récidivistes.

Pour les enfants, porter la majorité pénale de 12 à 14 ans, mais éviter autant que possible la répression et la remplacer par une éducation sévère.

Les anormaux devront être jugés par cas individuels. Il ne faut pas que la médecine arrive à les soustraire aux sanctions, mais c'est la justice qui doit les protéger contre eux-mêmes et protéger la société contre eux.

Pour les alcooliques, la commission législative semble avoir rétabli la punition, non pour le délit lui-même, mais pour le fait d'alcoolisme, crime envers l'individu dont il atténue les facultés et la responsabilité. Le code

pénal allemand distingue nettement entre l'ivrognerie chronique et l'ivresse occasionnelle, pourrait-on dire, c'est-à-dire sans maladie.

Pour la question des récidivistes, il y aurait lieu d'établir une aggravation proportionnelle des peines appliquées au même individu. La seconde infraction, fût-elle plus légère que la première, doit être beaucoup plus sévèrement réprimée que la première.

§

Le 22me anniversaire Verlainien. — Les amis de Paul Verlaine sont invités à se réunir, comme d'habitude, au Jardin du Luxembourg, le deuxième dimanche de janvier, 13 janvier 1918, à onze heures du matin. Comme chaque année, des feuilles seront mises à la disposition des assistants pour recevoir leurs signatures.

§

Renoir et la guerre. — M. Ambroise Vollard nous apprend, dans *le Correspondant*, que, même depuis la guerre, le grand peintre Auguste Renoir n'a pu encore s'habituer à ce mot d' « infirmière ». Quand il a besoin de la sienne, il l'appelle ma « médecine ». Renoir prend le mot médecine comme le féminin de médecin.

La « médecine » lui prépare la palette, lui glisse le pinceau entre les doigts.

Si Renoir n'a pu s'habituer au mot d'« infirmière », il ne se désintéresse pas de la guerre.

Un jour qu'il avait jeté les yeux sur un journal illustré où l'on voyait les résultats du bombardement de la Cathédrale de Reims, il dit à M. Vollard :

« Cette pauvre cathédrale de Reims, quelle misère que ces anges décapités, là, dans les gravures de ce journal! Et le malheur, c'est qu'on va, après la guerre, reconstruire tout cela... Il suffit de voir la façade de l'église de Vézelay, comme on l'a arrangée!...

« Prenez une colonne gothique dont le motif est une feuille de chou. Eh bien, je vous défie de trouver une seule de ces feuilles de chou qui soit juste en face de l'autre et tournée de la même façon. De même pour les colonnes, aucune n'est jamais tout à fait en face de l'autre, ni exactement pareille. Aucun architecte moderne, à commencer par Viollet-Le-Duc, n'a compris que l'esprit du gothique est l'irrégularité absolue ; ils ont mieux aimé admettre que ces gens ne savaient pas! J'ai fait, un jour, pouffer de rire un tas d'architectes en leur disant que le Parthénon lui-même était irrégulier... Cette irrégularité, on la retrouve dans tous les primitifs, même en Chine et au Japon; c'est l'esprit moderne et les professeurs qui ont inventé la régularité au compas!

« Vous avez bien lu l'article de Pelletan qui proposait de faire reconstruire par les prisonniers allemands une cathédrale toute neuve à côté de l'ancienne. Au fond du cœur, ce brave Pelletan était persuadé qu'elle serait beaucoup plus belle que l'autre! »

§

Les œuvres posthumes de Strinbderg. — Le professeur Carlheim-Gyllensköld, de Stockholm, qui avait mis en ordre les manuscrits de Strindberg, avait publié un projet de publication des œuvres posthumes.

Les lettres, revues par M. Gyllenskôld, devaient paraître à part.

Parmi les œuvres inachevées, il y avait un drame en trois actes : *A travers le désert*. La première partie intitulée *Vers la terre promise*, comprend 21 cahiers; la seconde, intitulée *Hellade*, en comprend 19; la troisième enfin, qui s'intitule *le Loup et l'agneau* en comprend 15.

Outre des drames plus ou moins esquissés ou élaborés en partie, il y avait, déjà publiés en partie : *Jean III*, *Merlin*, *le Docteur Faust*. Il y avait de très nombreux essais de critique, des travaux de philologie, notamment *les Secrets de la langue maternelle*; un dictionnaire suédois continue jusqu'à la lettre F; de très nombreuses poésies et un roman écrit par Strindberg quand il avait quinze.

Où en sont donc ces projets de publication ?

§

Où va l'âme. — Sir Arthur Conan Doyle, le fameux auteur de *Sherlock Holmes*, s'est converti à l'occultisme. Il se demande où va l'âme pendant l'inconscience. Mais la question n'est-elle pas oiseuse ? « Que non ! » répond Conan Doyle, et il raconte que le gaz hilarant lui ayant été administré par un dentiste, il n'éclata point de rire, mais, ramené chez lui encore sous l'influence de l'anesthésique, il eut conscience de son voyage en voiture.

Une autre fois, son fils Adrien, âgé de 5 ans, avait une pneumonie et se trouvait dans le coma par 41 degrés de fièvre. Sa mère le quitta un instant pour aller dans une pièce éloignée voir ce que faisaient les autres enfants. L'un d'eux, Denis, jouait avec des soldats de plomb et justement il venait d'en écraser quelques-uns avec ses pieds. Quelques jours après, ce petit malade revenu à lui eut comme premières paroles : « Méchant Denis, qui casse mes soldats de plomb ! » On peut rappeler, à ce propos, le cas de Sir E. Rider Haggard qui avait perdu un chien fvaori. En songe, il le vit sur une voie ferrée, où on trouva, effectivement, le corps écrasé de la pauvre petite bête.

§

Les Livres et la Guerre. — Les récentes enchères sur un exemplaire de la première édition des *Fleurs du Mal* qui atteignait 16.000 francs montrent que l'intérêt suscité par les livres n'a pas diminué depuis la guerre. Une revue de Boston dit que beaucoup de nouveaux riches d'Amérique se sont faits collectionneurs de livres. Les livres précieux deviennent de jour en jour plus rares, à cause des nouvelles bibliothèques qui se forment un peu partout, en Amérique comme en Australie.

Il paraît qu'en Amérique il y a beaucoup de bibliophiles parmi les gens d'affaires et cela depuis longtemps. C'est ainsi qu'il y avait à Boston un Frederick W. French et Evert Jansen Wendell qui possédait une collection de pièces de théâtre qui n'avait que deux rivales au monde.

D'autre part, des livres rares, qui s'étaient cachés jusqu'ici, paraissent sur le marché à cause des ruines causées par la guerre, particulièrement en Angleterre.

Les prix extraordinaires payés en ce moment pour les exemplaires précieux les font sortir des bibliothèques, et ils prennent le chemin de l'Amérique d'où ils ne reviendront pas.

§

Une omission. — On nous fait observer que dans la liste des œuvres de M. Jean Ajalbert publiée dans notre livraison du 16 décembre nous avons omis : *Dans Paris la Grand' Ville* et l'*Aviation au-dessus de tout*, deux ouvragee parus en 1916 à la librairie Georges Crès et Cie.

§

Coquilles, annonces et diurnaliana. — Il est bon, de temps en temps, d'ajouter quelques traits aux mœurs des diurnales. En voici quelques-uns qui eussent fait le bonheur de feu Loyson-Bridet et, par ricochet, de Marcel Schwob lui-même.

Une paix qui n'abattrait pas le militarisme prussien ne vaudrait pas une paix de la fin. *Manus*, député de Lyon. (*Lyon-Passe-Partout*, 8 juillet 1917.)

Quant au raffinage des cherchemerdes, nos usines suffiraient à l'opérer. C'est là le seul moyen de faire face aux exigences pressantes de la situation. Toute autre combinaison ne constituerait qu'une illusion susceptible de nous conduire à de dangereuses déceptions. (D'un article sur *les Pétroles algériens*, dans l'*Heure*, 6 septembre 1917.

Le terme insolite est une coquille pour « huiles lourdes ».

La *Tribune*, sous le titre en français « La Fayette », dit : (Feuille de l'*Agence Havas*, 7 septembre 1917.)

Pauvre Russie ! Faut-il donc désespérer ? Mais non. Une loi fatale, que la physique même nous enseigne, veut que les fléchissements les plus inquiétants provoquent les redressements les plus virils. Souhaitons et attendons... (M. Arthur Meyer dans *le Gaulois*, 22 septembre 1917.)

Il a été perdu en descendant les vaches de la montagne un veau (femelle) ayant deux trous à l'oreille gauche. La personne qui l'aurait réclamée est priée d'en donner des nouvelles à M. Foulquier, à Laplague, par Bozoult (Aveyron). (*L'Union catholique* de Rodez, 23 octobre 1917.)

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. RGY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le 16 décembre a marqué la clôture de l'émission de notre troisième emprunt ional, et bien qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes, l'on n'en connaisse les ultats d'une façon précise, on sait de source sûre que les opérations se sont oulées de la façon la plus heureuse. Dès cette date, et même quelques jours s tôt, les ventes effectuées en vue de réalisations de capitaux pour souscrire nouvel emprunt, se firent moins nombreuses, et l'amélioration des tendances marché se maintient depuis lors très favorablement. Des avances de cours se rsuivent précisément sur les titres qui avaient été offerts, de telle sorte qu'ils retrouvent à peu près à leur niveau d'il y a un mois.

Nos rentes sont fermes, notamment le 5 o/o à 88 fr. 10. Quant à celles de ssie, naturellement mal influencées par l'anarchie qui prédomine de plus en s en ce malheureux pays, la baisse s'accentue largement sur elles : Russe o 1901 45 fr. 75 ; Consolidé 4 o/o 3e série 42 fr. 90 ; 4 1/2 o/o 1909 48 fr. ; o 1906 55 fr. 50 ; 3 o/o 1891 37 fr. 25. — Notons toutefois qu'aucune nou- e de source officielle ne permet d'affirmer que la Russie refuse de connaître me valables les contrats d'emprunts passés par l'ancien régime, et que le vernement français a déclaré que, d'accord avec ses Alliés, il prendrait toutes ures utiles pour sauvegarder, dans la mesure du possible, les intérêts légiti- engagés en Russie.

es chemins de fer français sont plus lourds, ainsi que le compartiment des ques où l'on note sur plusieurs quelques réactions sans importance,

Crédit foncier à 665 fr. et le Crédit Mobilier à 434 fr. sont en progrès mar- ainsi que la Société Générale à 529 fr. Les cours de cette dernière se can- aient depuis des années à 490 fr., et la hausse signalée est due aux projets quisitions, par un groupe, d'un lot important d'actions de cette société. groupe comprendrait, dit-on, plusieurs banques ainsi que des firmes mé- rgiques.

s valeurs de cuivre font bonne contenance et à New-York on espère que le officiel du métal sera élevé prochainement à 25 cents : Rio 1820 fr. ; Mon- ni 116 francs.

s valeurs mexicaines se sont inscrites en vive reprise ; signalons entre autres nque centrale Mexicaine et l'Estrellas.

valeurs métallurgiques, il y a eu de la reprise sur Peñarroya, les usines de sse-Loire et les Aciéries de la Marine.

elques valeurs de caoutchouc comme la Financière, Padang, se sont amélio- tandis qu'aux Mines Sud-Africaines l'indécision est toujours aussi grande.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

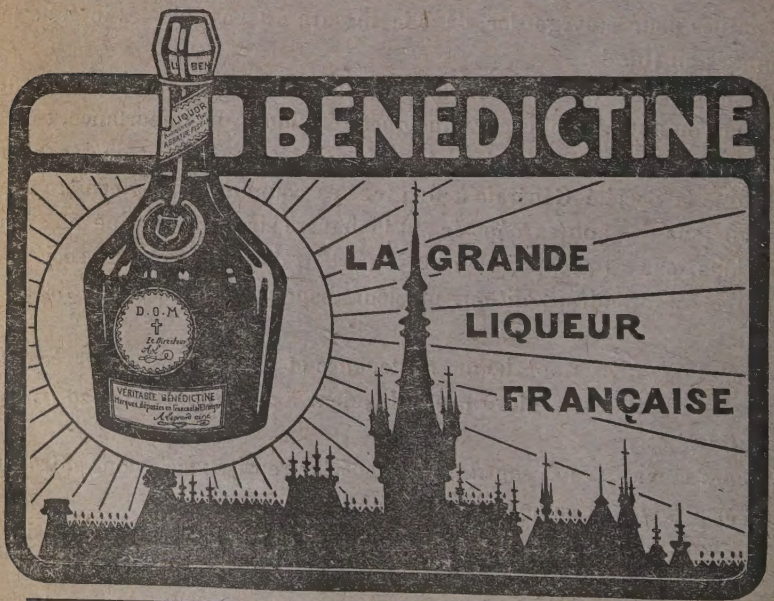
ABONNEMENT

TARIF POUR 1918

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.



Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.